ngt-sixième Année

ALMANACH PROPHÉTIQUE

POUR 1866

Orné de 120 Vignettes

PAR LES PREMIERS ARTISTES.



x : **50** centimes.

PARIS.
PLON, ÉDITEUR, RUE GARANCIÈRE, 8.
ôt central des Almanachs publiés à Paris,
PAGNERRE, RUE DE SEINE, 18.

TABLE DES MATIÈRES.

Paris. Typographie de HENRI PLON, rue Garancière, 8.

ALMANACH

PROPHÉTIQUE,

Pittoresque et Utile,

POUR 1866,

PUBLIÉ PAR UN NEVEU DE NOSTRADAMUS;

et illustré

PAR MM. HORACE VERNET, GAVARNI, DAUMIER, TRIMOLET, CH. VERNIER, STAAL, GRÉVIN, GEOFFROY, BERTALL ET L. BRETON.

Prix : 50 cent.

PARIS,

AU DÉPÔT CENTRAL DES ALMANACHS PUBLIÉS A PARIS,

CHEZ PAGNERRE, LIBRAIRE,

RUE DE SEINE, 18.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

CALENDRIER POUR 1866.

L'année 1866 répond aux années :

6579 de la période Julienne.

2642 des Olympiades. La 1re année de la 662e Olympiade commence en juillet 1866.

2619 de la fondation de Rome (1er mars de l'an 754 avant l'ère chrétienne).

2613 de l'ère de Nabonassar, qui part du 26 février de l'an 747 avant Jésus-Christ.

1866 de la naissance de Jésus-Christ. Elle commence le 1er janvier selon le calendrier grégorien, qui est le nôtre, et le 13 janvier, suivant le calendrier Julien, qui est celui des Russes.

1282 de l'Hégire ou des Turcs. Elle est lunaire et, commencée le 6 juin 1865, elle finit le 26 mai 1866.

COMPUT (SUPPUTATION) ECCLÉSIASTIQUE.

NOMBRE D'OR (cycle ou révolution de dix-neuf ans pour accorder l'année lunaire avec l'année solaire)	5
EPACTE (nombre des jours que le soleil a en plus sur l'année lunaire)	XIV
CYCLE SOLAIRE (il est de 28 ans).	27
INDICTION ROMAINE (période de 15 ans, employée dans les bulles du saint-siége)	9
LETTRE DOMINICALE (qui indique le dimanche). .	G

QUATRE-TEMPS.

Du Carême	21, 23, 24 février.
De la Pentecôte	23, 25, 26 mai.
De septembre	19, 21, 22 septembre.
De l'Avent	19, 21, 22 décembre.

FÊTES MOBILES.

Septuagésime,	28 janvier.	Pentecôte,	20 mai.
Les Cendres,	14 février.	Trinité,	27 mai.
Pâques,	1er avril.	Fête-Dieu,	31 mai.
Rogations,	7, 8 et 9 mai.	1er dimanche de l'Avent, 2 décembre.	
Ascension,	10 mai.		

COMMENCEMENT DES QUATRE SAISONS.

TEMPS MOYEN DE PARIS.

Printemps,	le 20 mars,	à 8 h. 4 m. du soir.
Été,	le 21 juin,	à 4 h. 43 m. du soir.
Automne,	le 23 septembre,	à 6 h. 59 m. du matin.
Hiver,	le 21 décembre,	à 0 h. 59 m. du matin.

AVIS IMPORTANT

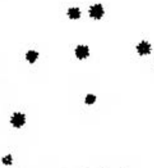
A NOS LECTEURS, — A NOS CORRESPONDANTS.

Les lettres, articles, prophéties, pronostics, observations critiques ou autres, doivent être adressés *franco* à M. le Rédacteur en chef de l'*Almanach prophétique*, à l'imprimerie de M. Henri Plon, éditeur de l'*Almanach prophétique*, rue Garancière, 8.

1866. NIVOSE. JANVIER. MOIS DES NEIGES.

Les jours croissent env. de 23 min. le matin et de 43 min. le soir.

SOLEIL.			LUNE.			
	Lever.	Coucher.		Lever.	Coucher.	
le 1,	7 h. 56 m.	4 h. 12 m.	le 1er,	5h 4m s.	7h 28m m.	P. L.
le 11,	7 h. 53 m.	4 h. 24 m.	le 8,	minuit.	11h 9m m.	D. Q.
le 21,	7 h. 46 m.	4 h. 38 m.	le 16,	7h 3m m.	4h 36m s.	N. L.
			le 23,	10h 52m m.	minuit.	P. Q.
			le 30,	4h 59m m.	6h 47m m.	P. L.



Signe par les étoiles.

Le soleil se trouve placé sous les étoiles formant le signe du VERSEAU.



Moyen de régler les horloges d'après le méridien.

Les mouvements de la terre n'étant pas réguliers relativement au soleil, l'heure du méridien ne peut être d'accord avec une pendule bien réglée.

Voici, pour chaque mois, cette différence approximativement. C'est ce qu'on appelle le TEMPS MOYEN au midi vrai.

Midi étant au méridien, une horloge devra marquer :

Du 1er au 5, midi 4 minutes.
Du 6 au 10, midi 6
Du 11 au 20, midi 10
Du 21 au 30, midi 13

Ce n'est que dans le 19e siècle que l'on a adopté l'usage de régler les horloges d'après le TEMPS MOYEN. Avant cette époque on était obligé de déranger souvent les horloges de leur marche régulière.

Proverbes ruraux et prophétiques.

Nota. Ces proverbes méritent plus d'importance qu'on ne leur en attribue quelquefois, car ils sont le fruit de l'observation et de l'expérience :

Janvier d'eau chiche
Fait le paysan riche.
A la Saint-Vincent,
Tout gèle ou tout fend;
L'hiver se reprend,
Ou se rompt la dent.

1 lun CIRCONCISION. — S. Fulgence (*brillant*) (1). — S. Odilon (*riche*). — Ste Euphrosine, Phrosine (*prudence* et *gaieté*). — S. Amalque ou Télémaque, martyr.

2 mar S. Basile le Gr., arch. (de Basileos, *royal*). — S. Concorde, m.
Effet de grande marée vers le soir.

Nota. Voir page 41 : PHÉNOMÈNES DES MARÉES : ce que l'on en peut pronostiquer.

3 mer Ste GENEVIÈVE, patronne de Paris, morte 512. — S. Salvator, év. (*sauveur*).

4 jeu S. Rigobert ou Robert, év. (*illustre*). — S. Titus, disciple de S. Paul et év. (*honorable*).

5 ven *Veille des Rois. Vigile* (*veille*) sans jeûne. — Ste Amélie ou Emilie, mart. (*aimable* et *douce*). — Ste Aimée, abbesse.

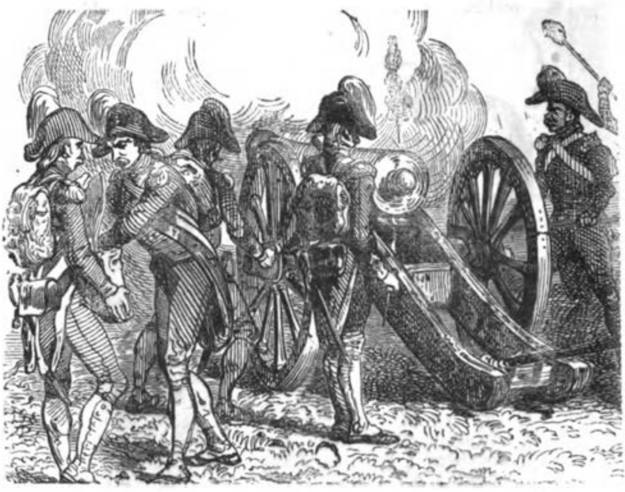


6 sam EPIPHANIE. Adoration de N.S. J.C. par les rois mages Gaspar, Melchior, Balthasar.

---

(1) Les mots *italiques* placés entre parenthèses à la suite des noms sont la traduction de ces noms tirés presque tous du grec ou du latin.

7 DIM S. Lucien, év. (*lumineux*).
8 lun Ste Gudule, patronne de Bruxelles (*adolescence*). — S. Apollinaire, év.
9 mar S. Julien, év. (*douceur*), patron des voyageurs. — S. Adrien (*vaillance*). — Ste Marcienne, vierge et martyre (*martiale*).
10 mer S. Paul, premier ermite (*repos*). — S. Marcien (*martial*).
11 jeu S. Théodose, abbé. — S. Hortense, év. de Césarée, Hortensia (d'*hortus*, *jardin*).
12 ven S. Arcadius, martyr. — Ste Césarine, ab.
13 sam Baptême de N. S. — Ste Véronique (*vraie image*), patronne des ouvriers en lin.



14 DIM S. Hilaire, abbé (*gai*). — Bataille de Rivoli, 1797.
15 lun S. Maur ou Maury, abbé (*Maure* ou *Africain*), patron des chaudronniers. — S. Bon ou Bonet, év., patron des potiers de terre.
16 mar S. Guillaume, év., Guillemette, Guillelmine, Williams, Wilhem, Willelmine (*protecteur*). — S. Roland, moine.

17 mer S. Antoine, Antony, Tony, ermite en Egypte, où il fut tenté par le démon. (*Ce nom vient d'*Anton, *fils d'Hercule.*) Patron des bouchers, charcutiers (1), fruitiers, même des confiseurs. — Ste Léonide ou Léonille, m. (*lionne*).

18 jeu Chaire S. Pierre à Rome. — S. Fazius, orfévre.

Effet de grande marée vers 9 heures du matin.

19 ven S. Sulpice, archev. (*secourable*). — S. Maris ou Marius, martyr (*fermeté de caractère*).

20 sam S. Sébastien, martyr, Bastien (*respect*), patron des archers. — S. Fabien, pape, martyr (*vénérable*).

21 DIM Ste Agnès, vierge et martyre (*chaste*). — S. Epiphane (*illustre*). — S. Publius, év. d'Athènes, martyr. — Mort de Louis XVI, 1793. — 1er PLUVIOSE.

22 lun S. Vincent, martyr (*vainqueur*), patron des vignerons, à cause de la syllabe *vin*.

23 mar S. Ildefonse, év. — Ste Emérence, vierge et martyre (*personne méritante*).

24 mer S. Babylas, év.

25 jeu Conversion de S. Paul. — S. Prix, év.

26 ven Ste Paule, Paula, dame romaine (emblème du *repos*).

27 sam Ste Angèle, Angélique, fondatrice des Ursulines.

28 DIM *Septuagésime*, ou septième dimanche avant la *Passion*. — S. CHARLEMAGNE, empereur, Carle, Charlotte (*Charles le Grand*), fête des collégiens. — S. Hermine, m. à Trévi, Herminie.

29 lun S. François de Sales, év. de Genève, Francis, Francisque, Fritz (*frank, franc, libre*).

30 mar Ste Bathilde, reine de France. — Ste Aldegonde, vierge, Olga, diminutif (*guerrière distinguée*). — Mariage de l'Empereur Napoléon III, 1853.

31 mer Ste Marcelle, dame romaine.

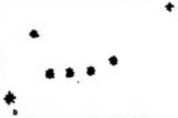
---

(1) Le cochon est l'attribut de la gloutonnerie, il pourrait être aussi un emblème de reconnaissance si l'on en croit la légende que voici : On rapporte qu'une laie amena un jour aux pieds de saint Antoine tous ses petits frappés de cécité à leur naissance ; le saint en eut pitié, et par son intercession ils devinrent clairvoyants. Dans sa gratitude, l'excellente mère ne voulut plus quitter le bienfaiteur de sa jeune famille. Les peintres ont immortalisé cette preuve de la bonté du saint en le représentant toujours accompagné de la laie reconnaissante, exemple que les ingrats devraient méditer sans cesse. La laie est la cousine du cochon, et l'on a fait confusion dans cette parenté.

(Voir le *Bréviaire du gastronome*. 2 fr., franco, chez Audot.)

Les jours croissent envir. de 47 min. le matin et de 45 min. le soir.

SOLEIL.		LUNE.		
Lever.	Coucher.	Lever.	Coucher.	
le 1, 7 h. 32 m.	4 h. 56 m.	le 7, minuit 24^{m}	10^{h} 35^{m} m.	D.Q.
le 11, 7 h. 17 m.	5 h. 12 m.	le 15, 6^{h} 49^{m} s.	5^{h} 46^{m} s.	N. L.
le 21, 6 h. 59 m.	5 h. 29 m.	le 22, 10^{h} 55^{m} m.	1^{h} 10^{m} m.	P.Q.



Signe par les étoiles.

Le soleil se trouve placé sous les étoiles formant le signe des POISSONS.



Temps moyen pour régler les horloges.

Midi étant au méridien, une horloge devra marquer :
Du 1er au 20, midi 14 minutes.
Du 21 au 28, midi 13.

Proverbes ruraux et prophétiques.

Pluie en février
Vaut du fumier.

Jamais février n'a passé
Sans voir groseillier feuillé.

Si février est chaud,
Croyez bien, sans défaut,
Que par cette aventure
Pâques aura froidure.

Février, entre tous les mois,
Le plus court et le moins courtois.

A la Chandeleur,
Les grand'douleurs.

La veille de la Chandeleur
L'hiver se passe ou prend vigueur.

Si février n'est pas un peu froid, mars produit trop d'herbes dans les champs.

Février doit remplir les fossés,
Mars, après, les rendre séchés.

---

1 jeu S. Ignace, év. d'Antioche, martyr.
Effet de grande marée vers 8 heures du matin.

2 ven Purification de la Ste Vierge au temple, Chandeleur (bénédiction des cierges, *chandelles*).

3 sam S. Blaise, év. et martyr, patron des tisserands, cardeurs, maçons. — Carnaval.

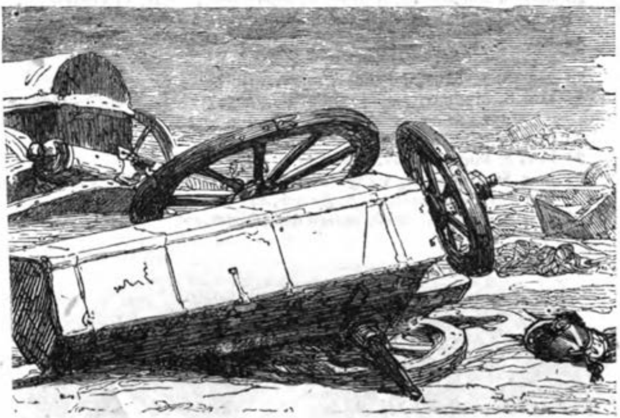
4 DIM Ste Jeanne de Valois, reine de France, fille de Louis XI, femme de Louis XII, Jeannette, Jenny (*très-gracieuse*). — S. Phileas, martyr.

5 lun Ste Agathe, vierge et martyre en Sicile. — Ste Agathe, comtesse de Carinthie (*bonne*).

6 mar S. Amand, év.

7 mer Ste Dorothée, vierge et martyre (*don de Dieu*).

8 jeu S. Jean de Matha. — Bataille d'Eylau, 1807.



9 ven Ste Apolline ou Apollonie, vierge et martyre (*astre*).

10 sam Ste Scholastique, vierge, sœur de S. Benoît (*aimant l'étude*).

11 DIM S. Severin, abbé. — Ste Théodora, impératrice (*don de Dieu*). — S. Adolphe, év. (*secours de Dieu*).

12 lun Ste Eulalie de Barcelonne, vierge et martyre (d'*agréable conversation*). — S. Lucius, évêque.

13 mar S. Martinien, ermite à Athènes. — S. Polyeucte, martyr (*qui prie*). — S. Ephise, martyr (*sage*). — MARDI GRAS.

14 mer S. Valentin, prêtre et martyr (*fort*), jour très-fêté en Angleterre par les garçons, qui envoient aux filles des lettres galantes appelées *Valentines*. — *Cendres*.

15 jeu S. Faustin, martyr (*signe de bonheur*). — S. Samuel (*don de Dieu*). — S. Guillery, chanoine.

16 ven Ste Julienne, vierge et martyre (*douceur*). — S. Elie, martyr (*force divine*). — S. Onésime, évêque (*obligeant*).

Effet de très-grande marée vers 10 heures du soir.

17 sam S. Silvain, év. (*ami des bois*). — S. Théodule, mart. (*servant Dieu*).

18 DIM S. Siméon, év. de Jérusalem (*auditeur*).

19 lun S. Barbat, év.

20 mar S. Eucher, év. d'Orléans (*réjouissant*). — 1er VENTOSE.

21 mer Ste Vitaline, vierge (*donnant la vie*). 4 *Temps*.

22 jeu S. Limnée, solit. — Révolution de 1848, deuxième République française.

23 ven S. Sérénus, jardinier, martyr. 4 *Temps*.

24 sam S. Mathias, apôtre (*présent de Dieu*). — S. Flavien, martyr (*fauve, blond*). 4 *Temps*.

25 DIM S. Césaire, médecin.

26 lun S. Porphyre, év. (*de couleur pourpre*).

27 mar Ste Honorine, vierge et mart. (*victorieuse*). — S. Léandre, év. (*douceur*). — S. Nestor, év. et martyr (*souvenir*).

28 mer S. Romain, abbé, patron des toiliers.



Les jours croissent envir. de 63 min. le matin et de 47 min. le soir.

SOLEIL. Lever.	Coucher.	**LUNE.** Lever.	Coucher.
le 1, 6 h. 44 m.	5 h. 41 m.	le 1, 6h 3m s.	6h 22m m. P. L.
le 11, 6 h. 24 m.	5 h. 57 m.	le 9, 1h 05m m.	10h 24m m. D. Q.
le 21, 6 h. 3 m.	6 h. 12 m.	le 16, 5h 49m m.	5h 52m s. N. L.
		le 23, 10h 36m m.	1h 7m m. P. Q.
		le 31, 7h 1m s.	6h 44m m. P. L.



Le soleil se trouve placé sous les étoiles formant le signe du

BÉLIER.



Signe par les étoiles.

Temps moyen.

Du 1er au 8, midi 12 minutes.
Du 9 au 12, midi 11
Du 13 au 23, midi 8
Du 24 au 31, midi 5

PAQUES est fixé, chaque année, au dimanche après la pleine lune qui suit l'équinoxe ou commencement du printemps, afin de ne pas concorder avec la Pâque des juifs.

Les jours du carême sont maigres, excepté les dimanches, lundis, mardis, jeudis, depuis le 1er jeudi jusqu'au mardi de la semaine sainte, au principal repas et moyennant aumône.

Pendant le carême, les mariages sont interdits, sauf dispenses.

Proverbes ruraux et prophétiques.

Hâle de mars, pluie d'avril, rosée de mai,
Rendent août et septembre gais.

Quand mars fait l'avril,
L'avril fait mars.

Brouillards en mars, gelées en mai.
Des fleurs en mars ne tiens grand compte.

En mars quand il tonne,
Chacun s'en étonne.
En avril s'il tonne,
La nouvelle est bonne.

Taille tôt ou taille tard,
Il n'est tel que taille de mars.
Arrivée des hirondelles.
Mais une hirondelle
Ne fait pas le printemps.

1 jeu S. Aubin ou Albin, év. (*blanc*). — S. David, arch. (*bien-aimé*). — Ste Eudoxie, martyre (*bonne réputation*).

2 ven Ste Camille, vierge (*fille noble*).

Effet de très-grande marée vers minuit.

3 sam Ste Cunégonde, impératrice et vierge (*femme noble, royale*). — S. Guignolé, abbé. — S. Marin. — S. Astère (*étoile*).

4 DIM S. Casimir, prince de Pologne (*chef dans la maison*), patron des tailleurs.

5 lun S. Théophile, év. (*aimant Dieu*). — S. Virgile, év. d'Arles (*élevé dans les lauriers*). — S. Roger, capucin (*orateur*).

6 mar Ste Colette, ou petite Nicolle, vierge; nom dérivé de Nicolas. — S. Fridolin, abbé (*caractère pacifique*).

7 mer Ste Perpétue, martyre.

8 jeu S. Jean de Dieu. — Ste Pélagie, comédienne à Antioche et pénitente (*de la mer*). — MI-CARÊME.

9 ven Ste Françoise, dame romaine. — Ste Rose de Viterbe, vierge, prédicatrice, diplomate et commandante de la force armée pour sauver son pays.

10 sam Les 40 martyrs de Sébaste. On leur attribue très-mal à propos le malheur de faire geler pendant 40 jours.

11 DIM S. Constantin, martyr. — Ste Rosine (*petite rose*).

12 lun S. Grégoire le Grand, jour de sa mort (*vigilance*), patron des chantres comme ayant établi le *chant grégorien*. — S. Maximilien, martyr, Max, abréviation. — S. Théophane, abbé (*Dieu annoncé, manifesté*). — S. Tanneguy, abbé.

13 mar Ste Euphrasie, vierge (*gaieté décente*).

14 mer S. Lubin, évêque. — Ste Mathilde, épouse de l'empereur Henry l'Oiseleur (dérivé de Mathieu, participe de *donner*).

15 jeu S. Zacharie, pape.

16 ven COMPASSION. — S. Abraham, ermite.

17 sam S. Patrice, apôtre d'Irlande. — Ste Gertrude, vierge. — S. Agricole, évêque.

Effet de grande marée vers le soir.

18 DIM PASSION. — S. Cyrille, évêque (*de cyr, seigneur*). — S. Alexandre, év. de Jérusalem.

19 lun S. Joseph, époux de la Ste Vierge, patron des charpentiers, Joséphine, Josepha (*augmenter, accroître*).

20 mar S. Guthbert ou Guibert, évêque. — Retour de Napoléon Ier, 1815. — 1er GERMINAL. — PRINTEMPS.

21 mer S. Benoît, fondateur de l'ordre des Bénédictins (de bénédiction, *bénit*). — S. Bienvenu, Benvenuto, évêque.

22 jeu Ste Lée ou Léa (*de lion, courage*). — S. Octave, Octavien, m., Octavie (*nombre huitième*).

23 ven S. Victorien, proconsul de Carthage.



24 sam L'Archange Gabriel.

25 DIM RAMEAUX. — S. Dizier, ermite.

26 lun S. Emmanuel, martyr en Orient (*promis de Dieu*).

27 mar S. Rupert ou Robert, évêque.

28 mer S. Gontran, roi de Bourgogne.

29 jeu S. Benjamin, martyr en Perse. — Ste Eustasie.

30 ven S. Zozime, évêque. — S. Rieul ou Regulus, martyr.
Eclipse de lune.

31 sam S. Guy, Guyon ou Guido. — B. Amédée, duc de Savoie. — Ste Cornélie, martyre. — *Vigile, jeûne.*

1866. GERMINAL. **AVRIL.** MOIS DE LA GERMINATION.

Les jours croissent env. de 58 min. le matin et de 44 min. le soir.

SOLEIL. Lever.	Coucher.	LUNE. Lever.	Coucher.
le 1, 5 h. 40 m.	6 h. 29 m.	le 8, $1^h 23^m$ m.	$10^h 51^m$ m. D. Q.
le 11, 5 h. 20 m.	6 h. 44 m.	le 15, $5^h 22^m$ m.	$7^h 17^m$ s. N. L.
le 21, 5 h. 00 m.	6 h. 58 m.	le 21, $10^h 31^m$ m.	minuit 43^m P. Q.
		le 29, $6^h 55^m$ s.	$4^h 40^m$ m. P. L.

La *lune rousse* est celle qui, commençant en avril, devient pleine à la fin de ce mois ou dans le commencement de mai. Des gelées malfaisantes peuvent avoir lieu pendant ce temps; mais les savants ne les attribuent point à l'influence du rayonnement de cette lune. Le froid qui survient provient de la fonte des neiges sur les hautes montagnes, laquelle enlève une grande quantité de la chaleur que la terre avait déjà acquise.



Signe par les étoiles.

Le soleil se trouve placé sous les étoiles formant le signe du TAUREAU.



Temps moyen.

Midi étant au méridien, une horloge devra marquer :
Du 1er au 8, midi 3 minutes.
Du 9 au 24, midi.
Du 25 au 30, 11 heures 57 minutes.

Proverbes ruraux et prophétiques.

Il n'y a point d'avril sans épis.

Avril doux,
Lorsqu'il tourne est le pire de tous.

Gelée d'avril ou de mai
Misère nous prédit au vrai.

Bourgeon qui pousse en avril
Met peu de vin au baril.

La pluie d'avril remplit les greniers

Avril et mai de l'année
Font eux seuls la destinée.

Avril pluvieux, mai venteux
Font l'an fécond et gracieux.

Il n'est si gentil mois d'avril
Qui n'ait son chapeau de grésil.

Arrivée des hirondelles, si elles ne sont venues fin mars.

Dans certaines années, la température de l'hiver produit un retard dans la végétation qui inquiète les cultivateurs, mais alors ils se rappellent le vieux proverbe :

Saison tardive | Ne fut jamais oisive.

Et ils comptent souvent, avec raison, sur la fertilité de l'année.

1 DIM **PAQUES.** — **S. Hugues ou Hugo, év.** (*homme prévoyant*).
Effet de grande marée vers le soir.

2 lun *Passion.* — **S. François de Paule, fondateur des Minimes.**

3 mar **S. Richard, évêque. — Ste Irène, martyre** (ce mot, en grec, signifie *la paix*). — **Ste Agape, martyre** (*amour*). — **S. Nicetas, abbé.**

4 mer **S. Isidore, évêque de Séville** (*venant d'Isis*). — **S. Ambroise, archevêque de Milan** (*immortel*). — **Ambroisine.** — **S. Platon, abbé.**

5 jeu **S. Vincent Ferrier, évêque.**

6 ven **S. Célestin Ier, pape.**

7 sam **S. Prudence, év. — S. Hégésippe, auteur ecclésiastique** (ce mot signifie *commandant la cavalerie*).

8 DIM *Quasimodo.* — **B. Albert, patriarche de Jérusalem** (*noble*). — S. Fidèse, martyr — Abdication de Napoléon Ier, 1814.



9 lun ANNONCIATION. S. Gaucher, chanoine. — S. Chrétien ou Christian, martyr.
10 mar S. Macaire, archevêque.
11 mer S. Léon le Grand, pape (*lion*, *force*). — S. Isaac, solitaire.
12 jeu S. Jules, pape (*doux au toucher*). — S. Zénon, év. (*vivant*).
13 ven B. Ida, mère de Godefroy de Bouillon.
14 sam S. Tiburce, martyr (*né à Tibur, Tivoli*). — S. Valérien, martyr (*puissance*).
15 DIM Ste Anastasie, dame romaine, martyre (*qui revit*). — S. Gonzalès, patron des mariniers d'Espagne.
16 lun S. Fructueux, archev. — S. Drogon, Druon ou Dreux, berger, patron des bergers.

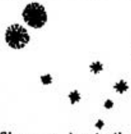
Effet de très-grande marée vers le soir.

17 mar S. Anicet, pape et martyr (*invincible*). — B. Rodolphe, enfant martyr : même nom que Raoul (*secourable*).
18 mer S. Apollonius, mart. (*astre bienfaisant*). S. Parfait, pr. et mar.
19 jeu S. Léon IX, pape. — S. Elphége, archev. (*ingénieux*). — S. Timon, diacre et m. à Corinthe.
20 ven S. Théotime, évêque (*estimé de Dieu*). — Ste Emma.
21 sam S. Anselme, archevêque. — 1er FLORÉAL.
22 DIM Ste Opportune, vierge, abbesse (*obligeante*). — S. Léonide ou Léonidas, martyr (*né d'un lion*). — S. Caïus, pape. — S. Apelle, de Smyrne.
23 lun S. Georges, Georgina, Georgette (*cultivateur*), patron des maîtres d'armes. — S. Adalbert, évêque (*noblesse*). — S. Fortunat, martyr (*fortuné*).
24 mar S. Robert, abbé (*illustre, orateur*). — S. Fidèle, soldat, martyr. — Ste Beuve, abbesse. — S. Léger, prêtre. — S. Ariste, de Bérithe.
25 mer S. Marc, évangéliste (*né en mars*), patron des vitriers. — Jour de supplications : prières pour les biens de la terre.
26 jeu S. Clet ou Anaclet et S. Marcelin, papes et martyrs. — S. Riquier, abbé.
27 ven Ste Zite, servante (*paix et silence*).
28 sam S. Vital, martyr.
29 DIM Ste Marie Egyptienne.
30 lun Ste Catherine de Sienne. — S. Eutrope, év. et m.

1866. FLORÉAL. MAI. MOIS DES FLEURS.

Les jours croissent env. de 39 min. le matin et de 39 min. le soir.

SOLEIL. Lever.	Coucher.	LUNE. Lever.	Coucher.	
le 1, 4 h. 42 m.	7 h. 13 m.	le 7, minuit 39m	10h 45m m.	D. Q.
le 11, 4 h. 26 m.	7 h. 27 m.	le 14, 4h 31m m.	7h 22m s.	N. L.
le 21, 4 h. 13 m.	7 h. 40 m.	le 21, 11h 31m m.	minuit 32m	P. Q.
		le 29, 7h 40m s.	4h 20m m.	P. L.



Le soleil se trouve placé sous les étoiles formant le signe des

GÉMEAUX.



Signe par les étoiles.

Temps moyen.

Midi étant au méridien, une horloge devra marquer :
Du 1er au 31, 11 heures 56 minutes.

Proverbes ruraux et prophétiques.

Au mois de mai la chaleur
De tout l'on fait la valeur.
Cependant on dit aussi :
Frais mai et chaud juin
Amènent pain et vin.
Maï *froid* n'enrichit personne.
En avril nuée,
En mai rosée.

En mai
Blé et vin naît.

Mars aride,
Avril humide,
Mai, le gai, tenant des deux,
Présagent l'an plantureux.

A la mi-mai fin d'hiver.

Effet de très-grande marée vers 9 heures du matin.

1 mar S. Jacques et S. Philippe le Mineur, apôtres (Philippe signifie *aimant l'équitation*). — Ste Florine, v. et m. en Auvergne (*petite fleur*). — S. Sigismond, roi de Bourgogne et martyr (*amant chéri de la victoire*). — S. Amateur, év. d'Auxerre. — S. Arige ou Arey, évêque.

2 mer S. Athanase, patriarche d'Alexandrie (*immortel*).

3 jeu S. Juvénal, év. (*jeunesse*). — Invention, c'est-à-dire découverte de la vraie croix à Jérusalem par l'impératrice Hélène.

4 ven Ste Monique, mère de S. Augustin, patr. des veuves. — S. Florian, martyr (*florissant*).

5 sam S. Ange, martyr. — S. Pie V, pape (*pieux*). — Mort de Napoléon Ier, 1821.

6 DIM S. Jean l'évangéliste, martyr à Rome, devant la porte Latine, patron des typographes, libraires et relieurs.

7 lun S. Stanislas, évêque et martyr (*gloire*). — Ste Gisèle, épouse de S. Etienne, roi de Hongrie (*compagne*). — ROGATIONS, *maigre* en quelques lieux; processions et prières pour les biens de la terre.

8 mar S. Désiré, évêque de Bourges. — S. Elade, év. d'Auxerre (*de la Hellade, grec*). — Ste Aglaé, dame romaine (*beauté et joie*). — ROGATIONS, 2e jour.

9 mer S. Grégoire de Nazianze, arch. de Constantinople (*homme vigilant*). — ROGATIONS, 3e jour.



10 jeu ASCENSION. — S. Antonin, archev. de Florence. — S. Hermas, disciple des apôtres (*gardien*).

Effet de très-grande marée vers 2 heures du matin.

11 ven Ste Solange, vierge et martyre. — Ste Palmyre, église orientale (*palmier, palme*).
12 sam Ste Flavie (*blonde*), vierge et martyre. — S. Achille, mart. à Rome (*nouveau-né*).
13 DIM S. Servais, évêque. — S. Mucius, prêtre et martyr (*brave et dévoué*).
14 lun S. Erembert, év. de Toulouse. — S. Pons ou Ponce, martyr (abrégé de pontife, *constructeur de ponts*).
15 mar S. Isidore, laboureur (d'*Isis*), patron des laboureurs. — S. Cassius ou Cassien, martyr (*sévérité, équité*). — Entrée des Français à Milan, 1796.

Temps de la sortie des orangers à Paris.

16 mer S. Honoré, évêque d'Amiens, patron des boulangers. — S. Jean Népomucène, martyr (*enfant des Grecs*). — S. Ubalde, évêque (*hardiesse*). — S. Germer, év. de Toulouse (*guerrier, chef*).

Effet de très-grande marée vers 3 heures du matin.

17 jeu S. Pascal, franciscain (*pâques*, en hébreu, signifie *passage*, en mémoire de plusieurs passages dans l'histoire juive). — Prise de Puebla, au Mexique, 1863.
18 ven S. Eric, roi de Suède (*diminutif de Henry*). — S. Venance, martyr. — Napoléon I[er] élu empereur, 1804.
19 sam S. Yves, avocat, puis curé, patron des gens de loi. — S. Dunstan, arch. de Cantorbéry. — *Vigile, Jeûne.*
20 DIM PENTECOTE. — S. Bernardin, religieux.
21 lun Ste Virginie. — S. Théobald ou Thibaut, év. (*hardiesse*). — 1[er] PRAIRIAL.
22 mar Ste Julie, Julia, Julienne, Juliette, vierge et martyre (*jeunesse, adolescence*). — S. Emile, mart. en Afrique (*douceur aimable*).
23 mer S. Didier, év. et martyr (*désiré*). — *4 Temps.*
24 jeu S. Donatien, martyr. — Esther (*étoile*) du calendrier hébraïque.
25 ven S. Urbain, pape et martyr (*de la ville*). — *4 Temps.*
26 sam S. Philippe de Néri. — S. Bérenger, moine, Bérengère (*baron, baronne*). — *4 Temps.*
27 DIM TRINITÉ. — S. Eutrope, év. d'Orange. — S. Hildevert, patr. des tablettiers et des drapiers. — S. Olivier, pèlerin, Olivia.
28 lun S. Germain, év. de Paris, patron des danseurs (*guerrier*).
29 mar S. Maximin, évêque.
30 mer Ste Emilie, mart. (*aimable, douce*). — S. Félix, m. (*heureux*). — Jeanne d'Arc est brûlée à Rouen, 1431.

Effet de grande marée vers minuit.

31 jeu FÊTE-DIEU. — Ste Pétronille, vierge.

Les jours croissent de 3 m. le mat. du 1er au 8, et de 7 m. jusqu'au 9 le soir. Ils décroissent de 5 m. du 12 au 30 le soir.

SOLEIL. Lever.	Coucher.	**LUNE.** Lever.	Coucher.	
le 1, 4 h. 3 m.	7 h. 52 m.	le 6, minuit	5h 7m m.	D.Q.
le 11, 3 h. 58 m.	8 h. 0 m.	le 12, 3h 53m m.	7h 20m s.	N.L.
le 21, 3 h. 58 m.	8 h. 5 m.	le 19, 11h 33m m.	11h 58m s.	P.Q.
		le 28, 8h 3m s.	4h 32m m.	P.L.



Signe par les étoiles.

Le soleil se trouve placé sous les étoiles formant le signe de

L'ÉCREVISSE.



Temps moyen.

Midi étant au méridien, une horloge devra marquer :
Du 1er au 13, 11 heures 58 minutes.
Du 14 au 24, midi.
Du 25 au 30, midi 2 minutes.

Proverbes ruraux et prophétiques.

S'il pleut non loin de Saint-Médard,
Le tiers des biens est au hasard.

S'il pleut le jour de Saint-Médard,
Il pleut pendant quarante jours....
[*quelque part!*

L'eau de Saint-Jean ôte le vin;
Elle ne donne point de pain.

Quand les fèves sont en fleur,
Les fols sont en vigueur.

Fève fleurie
Temps de folie.

L'année en foin fertile
Est souvent année stérile.

Beau temps en juin,
Abondance de grain.

S'il pleut au jour de Saint-Gervais,
Pour les blés c'est signe mauvais.

Saint-Pierre et St-Paul pluvieux
Pour trente jours sont dangereux.

---

1 ven S. Pamphile, martyr.
2 sam S. Erasme ou Elme, ou Edme, évêque et martyr (*amour*).
3 DIM Ste Clotilde, reine de France, femme de Clovis (*illustre*), patronne des notaires. — S. Cécilius.
4 lun S. Quirin, évêque et mart. — Bataille de Magenta, 1859.
5 mar S. Boniface, archevêque.

6 mer S. Norbert, archev. — S. Claude, archev. (*boiteux*).



7 jeu Octave Fête-Dieu. — S. Marcelin, év. (de mars, *martial*).
8 ven S. Médard, évêque de Noyon, patron des marchands de parapluies (*hardiesse, puissance*).
9 sam S. Félicien, martyr (de Félix, *heureux*). — Ste Pélagie, vierge et martyre à Antioche (*venant de la mer*).
10 dim Sacré cœur selon l'usage romain. — S. Landri, évêque de Paris (*puissance*). — La bienheureuse Diane (*lumière*).
11 lun S. Barnabé, apôtre (*consolation*). — Ste Roseline, chartreuse (*semblable à la rose*). — Ste Basilide (*royale*).
12 mar S. Olympe, évêque (*brillant*).
13 mer S. Antoine de Padoue, capucin. — S. Vivant, pr.
14 jeu S. Valère, martyr (*puissance*). — S. Elysée. — Bataille de Marengo, 1800. — Bataille de Friedland, 1807. — Annexion de la Savoie et de Nice à la France, 1860.

Effet de très-grande marée vers 10 heures du matin.

15 ven S. Modeste, martyr. — Ste Crescentia, martyre (*croissance*), patronne des nourrices.
16 sam S. Fargeau, évêque.
17 dim S. Aurélien, évêque (*soleil*). — S. Prior, ermite. — S. Isaure, diacre et m. — S. Ismaël, m. en Chalcédoine.

18 lun Ste Marine, vierge. — S. Fortuné, évêque. — Bataille de Waterloo, 1815.
19 mar S. Gervais et S. Protais, martyrs.
20 mer S. Silvère, pape et martyr.
21 jeu S. Leufroy. — S. Raoul ou Rodolphe, archev. de Bourges (*secourable*). — 1er MESSIDOR, ÉTÉ.
22 ven S. Paulin de Nola, Pauline (*repos*). — St Alban.
23 sam Ste Ethelrède, vulg. Audry, épouse de deux princes, vierge et abbesse. — S. Jacob, évêque de Toulouse. — *Vigile*, sans jeûne.
24 DIM S. Jean-Baptiste, Jeanne, Jeannette, Jenny (naissance : la Décollation, 29 août) (signification de Jean : *très-gracieux*). — Bataille de Solferino, 1859.
25 lun S. Prosper, docteur de l'Église (*bonheur, prospérité*) — S. Salomon, roi de Bretagne (*pacifique*).
26 mar S. Jean et S. Paul, martyrs à Rome.
27 mer S. Ladislas, roi de Hongrie. — S. Adelin, solitaire (*noblesse*). — S. Ferdinand ou Fernand, évêque.
28 jeu S. Irénée, év. de Lyon (*pacifique*). — *Vigile*, jeûne.



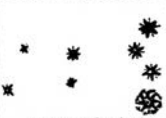
29 ven S. Pierre et S. Paul, apôtres ; S. Pierre, patron des serruriers, maçons, plâtriers, tailleurs (Pierre : *rocher* ou *pierre* ; Paul : *repos*).

Effet de très-grande marée vers 4 heures du soir.

30 sam S. Martial, év. (de *Mars*).

Les jours décroissent env. de 32 min. le mat. et de 27 min. le soir.

SOLEIL.		LUNE.		
Lever.	Coucher.	Lever.	Coucher.	
le 1, 4 h. 2 m.	8 h. 5 m.	le 5, 11h 49m s.	midi 10m.	D.Q.
le 11, 4 h. 10 m.	8 h. 0 m.	le 12, 4h 39m m.	7h 48m s.	N.L.
le 21, 4 h. 20 m.	7 h. 51 m.	le 19, midi 28m	11h 19m s.	P.Q.
		le 27, 7h 21m s.	4h 18m m.	P.L.



Signe par les étoiles.

Le soleil se trouve placé sous les étoiles formant le signe du

LION.



Temps moyen.

Midi étant au méridien, une horloge devra marquer :
Du 1er au 31, midi 5 minutes.

Proverbes ruraux et prophétiques.

En juillet
La faucille au poignet.

A la Madeleine (22)
La noix est pleine.

A la Saint-Laurent (10 août)
On fouille dedans.

Qui veut bon navet
Le sème en juillet.

---

1 DIM S. Léonore, év. (dont on a fait Eléonore) (*lion, courage*).
2 lun VISITATION DE LA SAINTE VIERGE. — Napoléon commence la conquête de l'Egypte. 1798.
3 mar S. Anatole, évêque (*aurore* ou *approche d'un astre*). — S. Héliodore, év. (*présent du soleil*). — S. Bertrand, év. de Mons.
4 mer Translation de S. Martin, S. Martin d'été, fête des tonneliers. — Ste Berthe, abbesse (*très-illustre*). — S. Odon, archev. de Cantorbéry. Voir 18 nov.
5 jeu Ste Zoé, martyre (*vie*).
6 ven S. Ulric, évêque (*heureux*).
7 sam Ste Hedelburge ou Aubierge, abbesse. — S. Eudes ou Odo, év. en Espagne (*riche*). Voir 18 nov.
8 DIM Ste Elisabeth, reine de Portugal (*serment de Dieu*). On a fait de ce nom : Elisa, Elise, Lisbeth, Babet. — FÊTE DU SACRÉ COEUR DE JÉSUS (rite parisien).
9 lun S. Ephrem, docteur.

10 mar Ste Félicité et ses sept enfants, martyrs (de Félix, *heureux*).
11 mer Translation de S. Benoît.
12 jeu S. Gualbert, abbé. — Paix de Villafranca. 1859.

Effet de grande marée vers 6 heures du soir.

13 ven S. Eugène de Carthage.
14 sam S. Bonaventure, cardinal. — Révolution de 1789.
15 DIM S. Henry, emper. d'Allemagne (*honneur* et *puissance*). Ary est l'abrégé de Henry.— Ste Sarah, v. en Egypte (*parfum*).



16 lun Ste Renelde, vierge, sœur de Ste Gudule.
17 mar S. Alexis, confesseur de la foi (*secourable*). — Ste Marceline, vierge (de Marcel, *martial*).
18 mer S. Thomas d'Aquin (*admirable*). — S. Arnoul, év., patron des brasseurs.
19 jeu S. Vincent de Paul. — S. Arsène, anachorète (*fermeté*) — S. Frédéric, év. et m. (*pacifique*).
20 ven Ste Marguerite, vierge et mart. (*diamant, pierre précieuse*), patronne des femmes en couches. — 1er THERMIDOR.
21 sam S. Victor, mart. (*triomphateur*). — Bat. des Pyramides, 1798.
22 DIM Ste Marie-Madeleine, amie de Jésus-Christ, non pécheresse, non pénitente, et qu'il ne faut pas confondre, selon une tradition erronée, avec la femme pécheresse. Voir les preuves dans l'*Almanach prophétique*, 1861.

Ste Madeleine, dont le nom signifie *magnificence*, est la patronne des parfumeurs et gantiers, à cause des parfums dont on suppose qu'elle fit usage.

23 lun Ste Hérondine, vierge romaine. — S. Apollinaire, év. et m., patron des épingliers (*astre*).

24 mar Ste Christine, vierge et martyre.

25 mer S. Jacques le Majeur, apôtre, patron des meuniers et des chapeliers. — S. Christophe, martyr, patron des portefaix, à cause de sa taille colossale.

26 jeu S. Marcel, év. de Paris, translation.

27 ven S. Pantaléon, médecin. — S. Aurèle, martyr en Espagne. — Révolution de 1830.

28 sam Ste Anne, Anna, Annette, Anaïs, Nanine, Ninette, Ninon (*grâce*), patronne des institutrices et des menuisiers. — S. Joachim, père de la sainte Vierge.

29 DIM Ste Marthe avec Marie-Madeleine étaient hôtesses et amies de Jésus-Christ (*piquante*, *agaçante*). — Ste Béatrix ou Béatrice, martyre à Rome (*béate* ou *heureuse*).

Effet de grande marée vers 4 heures du matin.

30 lun S. Ignace de Loyola.

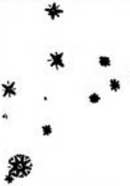
31 mar S. Germain l'Auxerrois, évêque.

Les almanachs placent ordinairement au 24 de ce mois la *canicule*, et cela sans raison. La canicule (traduction : *petit chien*) est le temps où la chaleur extrême fait tomber les animaux dans la langueur et l'abattement. Il n'y a donc aucune raison d'annoncer cette époque à jour fixe. Elle s'annonçait autrefois par l'apparition de la constellation du chien qui contient l'étoile *Sirius*.



Les jours décroissent env. de 43 m. le matin et de 54 min. le soir.

SOLEIL.		LUNE.		
Lever.	Coucher.	Lever.	Coucher.	
le 1, 4 h. 34 m.	7 h. 37 m.	le 3, 11h 1m s.	midi 24m	D. Q.
le 11, 4 h. 48 m.	7 h. 21 m.	le 10, 4h 39m m.	7h 0m s.	N. L.
le 21, 5 h. 2 m.	7 h. 3 m.	le 18, 1h 13m s.	10h 53m s.	P. Q.
		le 26, 6h 56m s.	5h 22m m.	P. L.



Signe par les étoiles.

Le soleil se trouve placé sous les étoiles formant le signe de la VIERGE.



Temps moyen.

Midi étant au méridien, une horloge devra marquer :
Du 1er au 20, midi 5 minutes. | Du 21 au 31, midi.

Proverbes ruraux et prophétiques.

Quand il pleut en août
Il pleut miel et bon moût (vin).

S'il pleut à la Saint-Laurent,
Cette pluie arrive à temps.

---

1 mer Ste Sophie (*sagesse*). — Ste Espérance, Ste Foi et Ste Charité, ses filles, martyrisées toutes ensemble à Rome. S. Spire, év.
2 jeu Susception ou réception d'un morceau de la vraie croix à N. D. de Paris en 1109. — S. Etienne, pape, Etiennette (*couronne, couronnée*). — S. Gustave (*auguste*).
3 ven Ste Lydie, mde de pourpre à Philippe, hôtesse de S. Paul.
4 sam S. Dominique, fond. des Dominicains (de *Dominus*).
5 DIM N. D. des Neiges. — S. Yon, prêtre. — S. Oswald, roi d'Angleterre (*brave*). — S. Abel, archev. — S. Gassien, év. d'Autun, patron des écrivains et maîtres d'école.
6 lun Transfiguration de N. S. J. C.
7 mar S. Gaëtan. — S. Albert, carm. Voy. aussi 8 avril.
8 mer S. Justin, martyr.
9 jeu S. Romain, m. à Rome. — Avénem. de Louis-Philippe, 1830.

10 ven S. Laurent, mart. (de *laurus*, laurier), patron des verriers. Voyez Laurence, 8 oct. — Ste Philomène, v. et m. (*courageuse*). — Prise des Tuileries, chute de Louis XVI, 1792.
11 sam Ste Susanne, v. et m. à Rome; Suzon, Suzette (*fleur splendide*). — S. Alexandre, charbonnier, puis év. — Réception par S. Louis de la sainte couronne d'épines à Paris, 1239.
12 DIM Ste Claire ou Clara, institutrice de l'ordre du *silence perpétuel;* Clary, Clarisse, Clairette (*illustre*), patronne des miroitiers, vitriers, cristalliers, doreurs et brodeurs.

Effet de grande marée vers 3 heures du matin.

13 lun S. Hippolyte, soldat, martyrisé avec S. Etienne (*écorché par les chevaux*). — Ste Radegonde, reine de France. — S. Raimond Nonat.
14 mar S. Eusèbe, prêtre. — Maigre et jeûne.



15 mer ASSOMPTION de la sainte Vierge Marie; Maria, Marianne, Mariette (*amertume*). — S. NAPOLÉON, Néopole ou Neopolus, martyr à Alexandrie sous Dioclétien. Naissance de Napoléon Ier, 1769.
16 jeu S. Roch. — S. Raoul, moine; même nom que Rodolphe (*secourable*).
17 ven S. Mammès, berger. — S. Carloman, duc des Français et moine, huitième siècle.
18 sam Ste Hélène, impératrice.
19 DIM S. Louis, évêque de Toulouse. — 1er FRUCTIDOR.
20 lun S. Bernard, abbé. — S. Philibert, abbé de Jumiéges (*brave*).
21 mar S. Privat, évêque.

22 mer S. Symphorien, martyr à Autun.

23 jeu Ste Chantal, fondatrice des Visitandines, aïeule de madame de Sévigné. — S. Sidoine, évêque.

24 ven S. Barthélemy, ap., patron des tailleurs et des tanneurs.

25 sam S. Louis, roi de France; Ludovicus, Ludovic, Loys, Aloys; Louise, Louisa, Louisette, Louison, Lise, Lisette, Héloïse (*illustre*), patron des limonadiers, coiffeurs, bonnetiers, passementiers, éventaillistes.

26 DIM S. Zéphirin, pape. — S. Genès, comédien et martyr à Rome, patron des comédiens. — S. Eulalius, év. de Nevers.

27 lun S. Césaire, évêque d'Arles.

Effet de grande marée vers 4 heures du soir.

28 mar S. Augustin, docteur de l'Eglise (*croissance*). — La B. Adelinde, abbesse. — S. Vivien, évêque.

29 mer Décollation de S. Jean-Baptiste. — S. Adelphe, év. de Metz; Adelphine, Delphine (*fraternité*). — S. Nicias ou Nicéas, m. (*triomphateur*). — S. Albéric, soldat (*commandement*).

30 jeu S. Fiacre, anachorète, patron des horticulteurs. — Ste Rose de Lima, vierge. — S. Eone, év. — S. Agile ou Aile, abb.

31 ven Ste Isabelle, vierge, sœur unique de S. Louis, fondatr. du couvent de Longchamps, près Paris (*serment sacré*). — S. Ovide, martyr à Rome. — S. Moïse, d'abord voleur de grand chemin, puis pénitent, anachorète et martyr. — S. Aristide, philosophe d'Athènes converti.



Les jours décroissent env. de 43 min. le mat. et de 62 min. le soir.

SOLEIL. Lever.	Coucher.	LUNE. Lever.	Coucher.	
le 1, 5 h. 17 m.	6 h. 41 m.	le 2, 11h 17m s.	1h 44m s.	D.Q.
le 11, 5 h. 32 m.	6 h. 20 m.	le 9, 5h 47m m.	6h 28m s.	N.L.
le 21, 5 h. 46 m.	5 h. 59 m.	le 17, 1h 42m s.	10h 59m s.	P.Q.
		le 24, 5h 56m s.	5h 27m m.	P.L.



Signe par les étoiles.

Le soleil se trouve placé sous les étoiles formant le signe de la

BALANCE.



Temps moyen.

Midi étant au méridien, une horloge devra marquer :
Du 1er au 8, midi.
Du 9 au 15, 11 heures 56 minutes.
Du 16 au 25, 11 53
Du 26 au 30, 11 50

Proverbes ruraux et prophétiques.

Si l'osier fleurit,
Le raisin mûrit.

Quinze jours avant Saint-Michel
L'eau ne demeure pas au ciel.

Septembre est le *mai* d'automne.

A la Saint-Leu
La lampe au cleu (clou).

A la Saint-Matthieu, les jours
Égaux aux nuits dans leur cours.

Départ des hirondelles.

---

1 sam S. Leu ou Loup, *lupus*, év. de Sens. — S. Gilles, abbé.
2 DIM S. Lazare, frère de Ste Marthe. — Jour néfaste du massacre dans les prisons de Paris, 1792.
3 lun S. Grégoire le Grand, pape, jour de son sacre, sa mort 12 mars.— Ste Phébé, diaconesse (*lumière*).
4 mar Ste Rosalie, vierge et solitaire, princesse du sang impérial de Charlemagne (*rosée*); Rosette, Rosita, Rosine. Elle est le sujet d'une grande fête à Palerme, où sont ses reliques dans une grotte célèbre qu'elle a habitée. — S. Marin, maçon et ermite, fondat. de la rép. de Saint-Marin.
5 mer S. Bertin, abbé. — S. Victorin, abbé. — Le B. Gentil, m.
6 jeu S Eleuthère, abbé (*libre*). — Ste Reine, vierge et mart.

7 ven S. Cloud, petit-fils de Clovis, patron des cloutiers; grande et célèbre fête près Paris.

8 sam Nativité de N. D.



9 dim S. Omer, évêque. — La B. Séraphine, abbesse. — Prise de Sébastopol, 1855.

10 lun Ste Pulchérie, impératrice (*très-belle*). — Temps du départ des hirondelles.

Effet de grande marée vers midi.

11 mar S. Hyacinthe, évêque (*précieuse fleur*). — S. Patient. — S. Emilien, év. (*doux, aimable*).

12 mer S. Raphaël, archange (*guérison par la divinité*). — Ste Bone ou Bonne, vierge.

13 jeu S Amé ou Aimé, évêque. — S. Maurille.

14 ven Exaltation (*triomphe*) de la sainte croix par Constantin et par Héraclius. — Entrée des Français à Moscou, 1812.

15 sam S. Nicétas, martyr. — S. Nicomède, prêtre. — S. Alfred le Grand, roi d'Angleterre (*pacifique*).

16 dim Ste Euphémie, vierge et m. (*parole agréable*). — S. Cyprien, évêque (*natif de Chypre*). — S. Corneille, pape. — Ste Eugénie, abbesse (d'*heureuse naissance* ou *génération*).

— Ste Edithe, fille du roi Edgard d'Angleterre, morte sœur de charité après avoir refusé la couronne (*noblesse*). — S. Ninias, apôtre des Pictes.

17 lun S. Lambert, évêque, patron de la ville de Liége (*puissant*).

18 mar S. Jean Chrysostome, doct. de l'Eglise. — S. Thomas de Villeneuve, archev. — Temps de la rentrée, à Paris, des plantes d'orangerie.

19 mer S. Janvier, évêque. Très-célèbre à Naples, où son sang, conservé, se liquéfie le jour de sa fête. — 4 *Temps*.

20 jeu S. Eustache, martyr. — Bat. de Valmy, 1792.

21 ven S. Matthieu, évangéliste (*don, présent* ou *homme savant*). — Ste Iphigénie, vierge en Ethiopie. — Etablissement de la République française, 1792. — 4 *Temps*.

22 sam S. Maurice (*né en Mauritanie*), commandant de la Légion Thébaine, et martyrisé avec toute sa légion de dix mille hommes, patron des militaires et aussi patron des teinturiers. — 4 *Temps*.

23 DIM Ste Thècle, v. et m. — 1er VENDÉMIAIRE. — AUTOMNE.

24 lun Ste Susanne, vierge et m. en Palestine; Suzon, Suzette (*fleur splendide*). — S. Andoche, prêtre.

25 mar S. Firmin, prem. évêq. d'Amiens, m. (*fermeté*).

26 mer Ste Justine, martyre à Padoue, dont elle est la patronne, ainsi que de Venise, avec S. Marc (*justice, équité*).

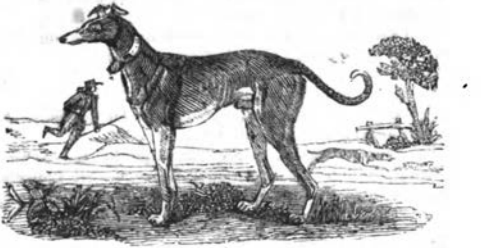
Effet de très-grande marée vers 2 heures du matin.

27 jeu S. Côme et S. Damien, martyrs, patrons des chirurgiens. — S. Florentin, m. — S. Elzéar, dim. d'Eléazar. — Le vénér. Armand, moine (*guerrier*).

28 ven S. Ceran, év. de Paris. — S. Théodore, soldat, m. (*don de Dieu*). — S. Venceslas, duc de Bohême.

29 sam S. Michel, ange tutélaire de la France (*représentation* ou *portrait de Dieu*). — Fête de tous les anges.

30 DIM S. Jérôme, doct. de l'Eglise (*nom saint, nom sacré*).



Les jours décroissent env. de 47 min. le mat. et de 59 min. le soir

SOLEIL. Lever.	Coucher.	LUNE. Lever.	Coucher.	
le 1, 6 h. 0 m.	5 h. 38 m.	le 1, 11h 11m s.	1h 34m s.	D. Q.
le 11, 6 h. 15 m.	5 h. 18 m.	le 8, 5h 46m m.	5h 24m s.	N. L.
le 21, 6 h. 31 m.	4 h. 58 m.	le 16, 1h 5m s.	10h 36m s.	P. Q.
		le 24, 5h 34m s.	6h 50m m.	P. L.
		le 30, 11h 15m s.	1h 0m s.	D. Q.


Signe par les étoiles.

Le soleil se trouve placé sous les étoiles formant le signe du SCORPION.



Temps moyen.

Midi étant au méridien, une horloge devra marquer :
Du 1er au 10, 11 heures 48 minutes.
Du 11 au 31, 11 45

Proverbes ruraux et prophétiques.

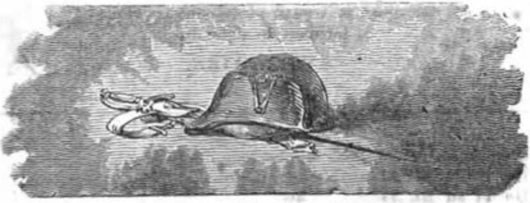
A la Saint-Remi
Tous perdreaux sont perdrix.
Saint Crépin, la mort aux mouches.
Au négligent laboureur,
Les rats mangent le meilleur.

A la Saint-Simon
Une mouche vaut un pigeon.
Courts rameaux, longue vendange.

---

1 lun S. Remi, évêque de Reims. — S. Waston ou Gaston, patron de Condé en Hainaut (*hôte*, de *gasthaus*).
2 mar Les Saints Anges gardiens. — S. Léger, év. et martyr.
3 mer S. Denis l'Aréopagite, premier évêque d'Athènes et mart.
4 jeu S. François d'Assise, fondateur de l'ordre des Franciscains (capucins). (*Franck, franc, libre.*)
5 ven Ste Aure, abbesse. — Ste Placide, m.
6 sam S. Bruno, fondateur des chartreux.
7 DIM S. Serge, Sergius, martyr, célèbre en Russie. — Jour où ont eu lieu les noces de Cana.
8 lun Ste Brigitte, veuve. — Ste Thaïs, pénitente. — Ste Pélagie, pénitente. — S. Amour, diacre. — Ste Laurence, m. à Ancône. Voyez Laurent, 10 août. — *Vigile*, sans jeûne. Eclipse de soleil.

9 mar S. Denis, apôtre des Gaules et év. de Paris, martyrisé à Montmartre avec ses compagnons Rustique et Eleuthère. — S. Démétrius, Dimitri, Dmitri, m. (*venant de Dieu*).
10 mer S. Paulin, évêque.
Effet de grande marée vers 5 heures du matin.
11 jeu S. Nicaise, prêtre.
12 ven S. Wilfrid, évêque.
13 sam S. Edouard le confesseur, roi d'Angleterre, ou Edgar (*constant dans sa croyance*). — Napoléon à Ste-Hélène, 1815.



14 DIM S. Caliste, pape. — Bataille d'Iéna, 1806.
15 lun Ste Thérèse, fond. des carmélites déchaussées (*farouche*).
16 mar S. Anastase, ermite (*revivre*). — S. Gal, évêque. — Mort de la reine Marie-Antoinette, 1793.
17 mer S. Cerbonay, évêque.
18 jeu S. Luc, év., médec. et peintre (*vive lumière*), pat. des peintres.
19 ven S. Savinien, premier évêque de Sens.
20 sam S. Caprais, abbé. — S. Fauste, év. de Riez.
21 DIM Ste Ursule, abbesse, et ses 11 compagnes, martyres (non 11,000, comme on le dit à Cologne) (d'*ursa*, *ourse*, *petite ourse*). — Ste Céline, vierge; Cœlina, Célina, Célinie. — S. Hilarion, fond. de la vie monastique en Palestine.
22 lun S. Mellon, premier évêque de Rouen. — Ste Alodie, martyre.
23 mar S. Théodoret, prêtre. — S. Gratien, év. — 1er BRUMAIRE.
24 mer S. Magloire, évêque. — S. Evergite, év.
25 jeu SS. Crépin et Crépinien, cordonniers, martyrs à Soissons, patrons des chaussuriers.
26 ven S. Rustique, év. de Narbonne. — S. Evariste, pape (*très-bon*).
Effet de très-grande marée vers minuit.
27 sam S. Frumence, apôtre de l'Ethiopie.
28 DIM S. Simon (*obéissant*), S. Jude, apôtres, patrons des maçons.
29 lun S. Narcisse, év. — Ste Ermelinde, vierge (*fille de guerrier*).
30 mar S. Lucain, martyr.
31 mer S. Quentin, martyr. — *Maigre et jeûne.* 2

1866. BRUMAIRE. **NOVEMBRE.** MOIS DES BRUMES.

Les jours décroissent env. de 45 min. le mat. et de 34 min. le soir.

SOLEIL. Lever.	SOLEIL. Coucher.	LUNE. Lever.	LUNE. Coucher.	
le 1, 6 h. 48 m.	4 h. 39 m.	le 7, 6h 43m m.	4h 53m s.	N. L.
le 11, 7 h. 4 m.	4 h. 23 m.	le 15, midi 51m	11h 31m s.	P. Q.
le 21, 7 h. 20 m.	4 h. 12 m.	le 22, 4h 50m m.	6h 53m m.	P. L.
		le 29, minuit	midi 40m	D. Q.



Signe par les étoiles.

Le soleil se trouve placé sous les étoiles formant le signe du

SAGITTAIRE.



Temps moyen.

Midi étant au méridien, une horloge doit marquer :

Du 1er au 10, 11 heures 43 minutes.
Du 11 au 20, 11 46
Du 21 au 30, 11 47

Proverbes ruraux et prophétiques.

Entre la Toussaint et Noël
Ne peut trop pleuvoir ni venter.

Notre-Dame après
Pour boire il est prêt.

A la Saint-Martin bois le bon vin,
Et laisse l'eau pour le moulin.

A la Toussaint les blés semés
Et tous les fruits bien enserrés.

---

1 jeu FÊTE DE TOUS LES SAINTS. — St Amable, patron de Riom en Auvergne.
2 ven *Commémoration des morts :* Fête des âmes.
3 sam S. Marcel, év. de Paris, patron des gainiers, merciers, drapiers, menuisiers. — S. Hubert, fête des chasseurs.
4 DIM S. Charles Borromée, archev. de Milan; Caroline et Charlotte sont dérivées de Charles, ainsi que Carle. — S. Emmeric ou Emery, prince de Hongrie.
5 lun Ste Elisabeth, mère de S. Jean-Bapt., omise dans les vies des saints. Voir 8 juill. et 19 nov. — Ste Bertilde, abbesse de Chelles.
6 mar S. Léonard, ermite, patron des pauvres prisonniers.
7 mer S. Amarante, m. — S. Florent, évêque. — S. Hercule, év. de Pérouse et m. — S. Ernest,, martyr à la Mecque.
8 jeu Fête de toutes les saintes reliques.

9 ven S. Mathurin, prêtre. — Journée du 18 brumaire; Consulat, 1799.

Effet de grande marée vers 10 heures du matin.

10 sam S. Juste, arch. — Ste Florence, m. — Ste Nymphe, vierge, en Sicile.

11 DIM S. Martin, patron, avec S. Maurice, des militaires, patron encore des tisserands, tanneurs, corroyeurs. — Epoque restée dans les campagnes celle des fermages. — Eté de la St-Martin.

12 lun S. René (*qui renaît*), patron d'Angers. — Ste Estelle, vierge (*heureuse étoile*).

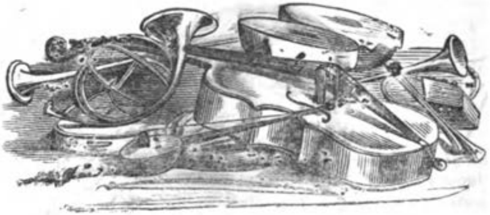
13 mar S. Brice, év. — Prem. entrée des Français à Vienne, 1805.

14 mer S. Maclou, Malo ou Mahout, évêque.



15 jeu S. Eugène, martyr à Deuil, près Paris. — FÊTE DE L'IMPÉRATRICE EUGÉNIE.

16 ven S. Edme ou Edmond, archev. (*heureux maître*), voir au 20. — S. Léopold le Pieux, marquis d'Autriche, onzième siècle (*bon seigneur*).
17 sam S. Agnan, év. — S. Alphée, m. (*secourable*). — Passage du pont d'Arcole, 1796.
18 DIM S. Othon, Odon, Odo, Aude, ou encore Eudes, abbé de Cluny (*contraction* de *dominus*, seigneur); Eudes est la traduction latine du nom de Odo. — Ste Aude, vierge.
19 lun Ste Elisabeth de Hongrie, miracle des roses, veuve du landgrave de Thuringe, et morte de misère dans l'hôpital fondé par elle; patronne des dentellières. Voy. 8 juill. et 5 nov.
20 mar S. Edmond, roi d'Angleterre.
21 mer PRÉSENTATION de la Ste Vierge au temple.
22 jeu Ste Cécile, patronne des musiciens (*bonne maîtresse*). —



S. Philémon (*baiser d'amour*) et Ste Apple, sa femme, mart. — 1er FRIMAIRE.
23 ven S. Clément, pape.
Effet de très-grande marée vers 10 heures du soir.
24 sam S. Séverin, solitaire à Paris. — Ste Flore, m.
25 DIM Ste Catherine, fête des demoiselles (*pureté*).
26 lun Ste Geneviève des ardents. — Ste Delphine, épouse de S. Elzéar et vierge. — S. Conrad, év.
27 mar S. Maxime, évêque (*très-grand*).
28 mer S. Sosthène, disciple de S. Paul (*force morale*). — S. Conrad, Conradin (*hardi*).
29 jeu S. Saturnin de Toulouse.
30 ven S. André, apôtre.

Les jours décroissent de 22 min. le mat. dans le mois, et de 3 min. le soir jusqu'au 9. Ils croissent le soir de 10 min. du 16 au 31.

SOLEIL.		LUNE.			
Lever.	Coucher.		Lever,	Coucher.	
le 1, 7 h. 34 m.	4 h. 4 m.	le 7,	7^h27^m m.	4^h44^m s.	N. L.
le 11, 7 h. 45 m.	4 h. 1 m.	le 15,	midi 21^m	minuit.	P. Q.
le 21, 7 h. 53 m.	4 h. 4 m.	le 21,	4^h21^m s.	6^h48^m m.	P. L.
		le 28,	minuit.	11^h38^m m.	D. Q.



Le soleil se trouve placé sous les étoiles formant le signe du

CAPRICORNE.



Signe par les étoiles.

Temps moyen.

Midi étant au méridien, une horloge devra marquer :
Du 1er au 10, 11 heures 50 minutes,
Du 11 au 20, 11 — 55 —
Du 21 au 31, midi.

Proverbes ruraux et prophétiques.

Si l'hiver ne fait son devoir
Aux mois de décembre et janvier,
Au plus tard il se fera voir
Dès le deuxième février.

A Noël au balcon,
A Pâques au tison.

Quand on voit un hiver avant Noël,
On est sûr d'en avoir deux.

A Noël les moucherons,
A Pâques les glaçons.

Qui se chauffe au soleil à Noël le saint jour
Devra brûler du bois quand Pâque aura son tour.

A la Saint-Thomas les jours sont au plus bas.

---

1 sam S. Éloi, orfèvre, maître des monnaies, puis év. de Noyon; patron des orfévres, forgerons, serruriers (*bon jugement*).
2 DIM AVENT. — S. Léonce, soldat et martyr; Léontiue (*lion*). — Sacre de Napoléon Ier, 1804. — Bataille d'Austerlitz, 1805. — Chute de la deuxième République française, 1852. — Napoléon III empereur, 1852.
3 lun S. François Xavier, apôtre des Indes.
4 mar Ste Barbe, martyrisée en Egypte (*barbare*), patronne des artilleurs, arquebusiers, artificiers, mineurs, pompiers, marins; patronne aussi des hommes et des femmes mariés. — S. Osmond, év. — Entrée des Français à Madrid, 1808
5 mer S. Sabas, abbé. — S. Nisier, Nicièce ou Nicet, évêque. Ste Crispine, m.

6 jeu S. Nicolas, Colin, Colas, Nicole, Nicolette (*victoire*), fête des garçons et férie en grand renom en Russie; patron aussi des épiciers, des fleuristes et des emballeurs.
7 ven Ste Fare, abbesse. — S. Ambroise : son Ordination.
8 sam IMMACULÉE CONCEPTION de la sainte Vierge.

Effet de grande marée vers 5 heures du soir.

9 DIM Ste Léocadie, vierge et martyre.
10 lun Ste Valère, vierge et mart. (*force, puissance*). — Napoléon III président de la deuxième République, 1848.
11 mar S. Daniel stylite.
12 mer S. Valéry, abbé. — Ste Odile, abbesse.
13 jeu Ste Luce ou Lucie, v. et m.; Lucile, Lucinde (*lumière*).
14 ven S. Nicaise, évêque de Reims.
15 sam S. Mesmin, abbé.
16 DIM Ste Adélaïde, impératrice, femme d'Othon le Grand (*fille noble*). On dérive de ce nom : Adèle, Adeline, Adelina, et même, par contraction : Alice, Alix, Alice, Aline, Délia. — Ste Blanche, vierge.
17 lun Ste Olympiade, veuve (*qui brille au plus haut des cieux*); Olympe, Olympie.
18 mar S. Gatien, premier évêque de Tours.
19 mer Ste Meuris, martyre. — S. Timothée, martyr. — 4 *Temps*.
20 jeu S. Philogone, évêque.
21 ven S. Thomas, apôtre. — 1er NIVOSE. — 4 *Temps*.
22 sam S. Thémistocle, berger, m. — S. Honorat. — Ste Angelina, abbesse. — 4 *Temps*. — HIVER.
DIM Ste Victoire, vierge et martyre.

Effet de très-grande marée vers 9 heures du matin.

24 lun S. Delphin, év. — Ste Trasille et Ste Emilienne, vierge. — Ste Irmine, abb. — *Vigile, jeûne*.
25 mar NOEL. On en tire les noms de Natal, Natalis, Natalie (*naissance*).
26 mer S. Etienne, diacre, premier martyr.
27 jeu S. Jean, ap. et évangéliste, patron des parcheminiers.
28 ven Saints Innocents.
29 sam Ste Mélanie, dame romaine (*brune* ou *noire*).
30 DIM Ste Colombe, martyre à Sens.
31 lun S. Sylvestre, pape. — Il y a huit saints de ce nom.

N. B. Avant le Concordat, dans la série de 16 jours, depuis le 24 décembre (ce jour étant dimanche) jusqu'au 7 janvier (dimanche), ceux qui étaient fêtés et chômés étaient au nombre de 10.

TABLEAU DES ÉCLIPSES DE 1866.

Il y aura pendant l'année 1866 trois éclipses de soleil et deux éclipses de lune.

I. Eclipse partielle de soleil, le 16 mars, invisible à Paris. — Commencée à 8 h. 59 m. du soir, elle finira à 11 h. 1 m. du soir.

II. Eclipse totale de lune le 31 mars, en partie visible à Paris.

Entrée dans la pénombre	à 1 h. 37 m. du matin.
— dans l'ombre	à 2 h. 47 m.
Commencement de l'éclipse totale	à 3 h. 53 m.
Milieu de l'éclipse	à 4 h. 42 m.
Fin de l'éclipse totale	à 5 h. 31 m.
Sortie de l'ombre	à 6 h. 38 m.
Sortie de la pénombre	à 7 h. 48 m.

III. Eclipse partielle de soleil, le 15 avril, invisible à Paris. — Commencée à 5 h. 20 m. du matin, elle finira à 8 h. 41 m. du matin.

IV. Eclipse totale de lune, le 24 septembre, invisible à Paris.

Entrée dans la pénombre	à 11 h. 31 m. du matin.
— dans l'ombre	à 0 h. 29 m. du soir.
Commencement de l'éclipse totale	à 1 h. 28 m.
Milieu de l'éclipse	à 2 h. 16 m.
Fin de l'éclipse totale	à 3 h. 4 m.
Sortie de l'ombre	à 4 h. 3 m.
Sortie de la pénombre	à 5 h. 1 m.

V. Eclipse partielle de soleil, le 8 octobre, en partie visible à Paris.

Commencement de l'éclipse générale			à 3 h. 1 m. du s.
Milieu	—	—	à 4 h. 53 m.
Fin	—	—	à 5 h. 46 m.

SIGNES DU ZODIAQUE.

			Degrés.
0	♈	*Aries*, le Bélier, Mars	0
1	♉	*Taurus*, le Taureau. Avril	30
2	♊	*Gemini*, les Gémeaux. Mai	60
3	♋	*Cancer*, l'Écrevisse. Juin	90
4	♌	*Leo*, le Lion. Juillet	120
5	♍	*Virgo*, la Vierge. Août	150
6	♎	*Libra*, la Balance. Septembre	180
7	♏	*Scorpius*, le Scorpion. Octobre	210
8	♐	*Sagittarius*, le Sagittaire. Novembre	240
9	♑	*Capricornus*, le Capricorne. Décembre	270
10	♒	*Aquarius*, le Verseau. Janvier	300
11	♓	*Pisces*, les Poissons. Février	330

☉ Soleil. ☾ Lune.

PLANÈTES.

☿ Mercure.	♁ La Terre.	♃ Jupiter.	♅ Uranus.
♀ Vénus.	♂ Mars.	♄ Saturne.	♆ Neptune.

PLANÈTES ENTRE MARS ET JUPITER DANS L'ORDRE DES DÉCOUVERTES.

Cérès.	Massalia,	Lætitia.	Olympia.
Pallas.	Lutetia.	Harmonia.	Concordia.
Junon.	Calliope.	Daphné.	Danaé.
Vesta.	Thalie.	Isis.	Echo.
Astrée.	Thémis.	Ariane.	Erato.
Hébé.	Phocéa.	Nysa.	Eusonia.
Iris.	Proserpine.	Eugénia.	Angelina.
Flore.	Euterpe.	Hestia.	Maximiliana.
Métis	Bellone.	Aglaïa.	Maja.
Hygie.	Amphitrite.	Doris.	Asia.
Parthénope.	Uranie.	Palès.	Leto.
Victoria.	Euphrosyne.	Virginia.	Hesperia.
Égérie.	Pomone.	Nemausa.	Panopea.
Irène.	Polymnie.	Europa.	Niobé.
Eunomia.	Circé.	Calypso.	Feronia.
Psyché.	Leucothée.	Alexandra.	Clytia.
Thétis.	Atalante.	Pandore.	Galathea.
Melpomène.	Fides.	Melæte.	Freia.
Fortuna.	Léda.	Mnémosyne.	Frigga. Diana

PHÉNOMÈNE DES MARÉES :

CE QUE L'ON EN PEUT PRONOSTIQUER.

Les astres s'attirent entre eux par le phénomène que l'on appelle en conséquence *attraction.*

Cet effet se produit d'une manière sensible sur la mer, que le soleil et la lune attirent et soulèvent successivement deux fois par jour à mesure de leur passage au-dessus des eaux.

L'action de ces deux astres y contribue, mais surtout celle de la lune, que l'on compte pour les trois quarts dans l'effet, et c'est aussi d'après ses phases que l'on prédit à l'avance le moment juste où cet effet aura lieu. Quand l'attraction du soleil se combine avec celle de la lune, la force est plus puissante, et c'est ce qui produit les *grandes marées;* alors les eaux s'élèvent de plusieurs mètres pendant six heures, c'est le *flux*, puis elles retombent pendant les six heures suivantes, ce qu'on nomme le *reflux*. Alors les eaux sont refoulées avec une grande force dans tous les fleuves affluents, les nettoient de leurs impuretés, et ce flux donne aux vaisseaux la possibilité d'entrer dans les ports.

Si le vent vient pendant ce temps du côté de la mer, sa force est plus grande, de grands désordres peuvent avoir lieu dans l'atmosphère et amener des pluies abondantes sur les continents. Telle est la conséquence des marées pour produire des changements dans la température.

C'est pour cette raison que nous avons placé dans le calendrier l'indication des jours de l'influence des grandes marées, afin que l'on puisse, en combinant les indications du vent et du baromètre, se rendre compte autant que possible de la température à prévoir.

Du reste l'élévation des marées est proportionnelle avec la grandeur et la profondeur de la mer ; dans les mers étroites ou intérieures, il n'existe que peu ou point de

marée; la Méditerranée en a une à peine sensible; la *mer Noire* et la *mer Caspienne* n'en ont aucune.

D'après ces données, on pourra rejeter les prétendues *influences* de la lune, considérées par les savants comme à peu près nulles par elles-mêmes, sauf ce que nous avons dit de l'effet des marées, la force d'attraction de la lune se bornant à soulever de quelques mètres la surface de la mer.

GRANDES MARÉES DE 1866.

Le tableau ci-dessous renferme les hauteurs de toutes les grandes marées pour 1866. On a pris pour l'unité de hauteur la *moitié* de la hauteur moyenne de la *marée totale*, qui arrive un jour ou deux après la syzygie (*nouvelle* ou *pleine lune*), quand le soleil et la lune, au moment de la syzygie, sont dans l'équateur et dans leurs moyennes distances à la terre.

	Jours et heures de la syzygie.	*Haut. de la marée.*
Janv.	P.L. le 1 à 6 h. 5 m. mat.	0,95
	N.L. le 16 à 8 h. 46 m. soir.	0,92
	P.L. le 30 à 8 h. 38 m. soir.	0,94
Févr.	N.L. le 15 à 10 h. 22 m. mat.	1,03
Mars	P.L. le 1 à 0 h. 2 m. soir.	0,93
	N.L. le 16 à 9 h. 46 m. soir.	1,12
	P.L. le 31 à 4 h. 41 m. mat.	0,88
Avril	N.L. le 15 à 7 h. 12 m. mat.	1,12
	P.L. le 29 à 9 h. 32 m. soir.	0,82
Mai.	N.L. le 14 à 3 h. 7 m. soir.	1,07
	P.L. le 29 à 1 h. 27 m. soir.	0,78
Juin.	N.L. le 12 à 10 h. 16 m. soir.	1,00
	P.L. le 28 à 3 h. 45 m. mat.	0,79
Juill.	N.L. le 12 à 5 h. 44 m. mat.	0,97
	P.L. le 27 à 4 h. 22 m. soir.	0,87
Août	N.L. le 10, à 2 h. 46 m. soir.	0,96
	P.L. le 26 à 3 h. 43 m. mat.	0,79
Sept.	N.L. le 9 à 2 h. 24 m. mat	0,95
	P.L. le 24 à 2 h. 15 m. soir.	1.08
Oct.	N.L. le 8 à 5 h. 8 m. soir.	0,90
	P.L. le 24 à 0 h. 22 m. mat.	1,12
Nov.	N.L. le 7 à 10 h. 34 m. mat.	0,83
	P.L. le 23 à 10 h. 24 m. mat.	1,08
Déc.	N.L. le 7 à 5 h. 34 m. mat.	0,78
	P.L. le 21 à 8 h. 43 m. soir.	1,04

On a remarqué que, dans nos ports, LES PLUS GRANDES MARÉES SUIVENT D'UN JOUR ET DEMI LA NOUVELLE ET LA PLEINE LUNE. *Ainsi on aura l'époque où elles arrivent en ajoutant un jour et demi à la date des syzygies.* On voit par ce tableau que pendant l'année 1866 les plus fortes marées seront celles des 16 février, 18 mars, 16 avril,

16 mai, 14 juin, 26 septembre, 25 octobre, 23 novembre et 23 décembre. Ces marées, surtout celles des 18 mars, 16 avril et 28 octobre, pourraient occasionner quelques désastres si elles étaient favorisées par des vents venant de la mer.

Voici l'unité de hauteur pour quelques ports :

Port de Brest. . . .	3 m. 21	Port de Saint-Malo.	5 m. 98
Lorient. . .	2 24	Audierne. .	2 00
Cherbourg .	2 70	Croisic . . .	2 68
Granville. .	6 35	Dieppe . . .	4 40

L'unité de hauteur à Brest est connue avec une grande exactitude. Elle a été déduite d'un grand nombre d'observations de hautes et basses mers équinoxiales. La moyenne de ces observations a donné 6m,415 pour la différence entre les hautes et basses marées; la moitié de ce nombre, ou 3m,21, est ce qu'on appelle l'*unité de hauteur*.

Pour avoir la hauteur d'une grande marée dans un port, il faut multiplier la hauteur de la marée prise dans le tableau précédent par l'unité de hauteur qui convient à ce port.

Exemple. Quelle sera à Brest la hauteur de la marée qui arrivera le 18 mars, un jour et demi après la syzygie du 16? Multipliez 3m,21, unité de hauteur à Brest, par le facteur 1,12 du tableau, vous aurez 3m,60 pour la hauteur de la mer au-dessus du niveau moyen qui aurait lieu si l'action du soleil et de la lune venait à cesser.



LA LUNE ROUSSE.

On donne le nom de lune rousse à la lune qui vient après Pâques.

On sait l'influence que la lune exerce sur la terre; son action se fait sentir en plusieurs circonstances, notamment par le flux et le reflux de la mer, et dans certaines grandes marées. Mais on croit dans les campagnes qu'elle a aussi une grande influence sur les phénomènes de la végétation. Les savants ont rangé ces opinions parmi les préjugés populaires. M. Arago trouvait ce jugement un peu hasardé Il s'agit principalement ici de la lune rousse, qui commence en avril.

Les campagnards prétendent que les rayons de cette lune, en avril et en mai, exercent une fâcheuse action sur les jeunes pousses des plantes. Ils ont remarqué que la nuit, quand le ciel est serein, les feuilles et les bourgeons exposés à la lumière de la lune se roussissent et se gèlent, même quand le thermomètre se maintient à plusieurs degrés au-dessus de zéro. Ils ajoutent que si le ciel est couvert de manière à arrêter les rayons de la lune et les empêcher d'arriver jusqu'aux plantes, les mêmes effets n'ont pas lieu, sous des circonstances de température absolument semblables. Ces observations ne sont pas un préjugé; elles constatent un fait; seulement les causes qu'on lui attribue ne sont pas exactes.

La lune n'a aucune vertu refroidissante; et les remarques des paysans n'avaient pas été expliquées avant les découvertes de M. Wells, qui a exposé sur le sol en plein air de petites masses de coton, d'édredon et d'autres matières légères; et il a trouvé la nuit leur température de 6, de 7 et même de 8 degrés au-dessous de l'atmosphère environnante. Les végétaux étant dans le même cas, et cette différence de température n'ayant lieu que par un temps parfaitement serein, il a réhabilité la lune en expliquant le phénomène. Il a démontré aussi que l'observation des jardiniers était juste, mais incomplète.

USAGES POUR LES DEUILS.

Les GRANDS DEUILS se divisent en trois temps : 1° la laine; — 2° la soie; — 3° le petit deuil. Ils se portent pour Père et Mère, Grand-Père et Grand'Mère, Mari, Femme, Frère et Sœur.

L'usage en France prend assez généralement que les père et mère portent le deuil de leurs enfants.

Les DEUILS ORDINAIRES se divisent en deux temps : le *noir* et le *blanc*.

GRANDS DEUILS. *Père* et *mère :* six mois. — Habillement des dames les six premières semaines, laine noire; — les six semaines suivantes, soie noire ; — les trois derniers mois, blanc uni ou noir et blanc.

Grand-père et *grand'mère :* quatre mois et demi. — Dames, le premier mois, laine noire, garnie; — les six semaines suivantes, noir de soie; — le reste du temps, petit deuil noir et blanc.

Mari : un an et six semaines. — Les trois premiers mois, laine noire ; — les six mois suivants, soie noire ; — les trois autres mois, noir et blanc; — les six dernières semaines, blanc uni.

Epouse : six mois. — Les trois premiers mois, habit noir; — les trois derniers mois, petit deuil.

Frère et sœur : deux mois. — Dames, les premiers quinze jours, laine noire; — les vingt-cinq jours suivants, soie noire; — le reste du temps, petit deuil.

DEUILS ORDINAIRES. Dans les deuils ordinaires on peut porter les diamants.

Oncle et *tante :* trois semaines. — Dames, les quinze premiers jours, soie noire, et le reste du temps le petit deuil.

Cousin germain : quinze jours. — Dames, les huit premiers jours, soie noire ou noir et blanc; — les sept derniers jours, petit deuil.

Oncle à la mode de Bretagne : onze jours. — Dames, six premiers jours, soie noire ou noir et blanc ; — les cinq derniers jours, petit deuil. (Cousin germain du père ou de la mère.)

Cousin issu de germain : huit jours. — Dames, les cinq premiers jours, soie ; — les trois derniers jours, petit deuil.

Les hommes portent pendant la durée du deuil un crêpe au chapeau.

Les *fonctionnaires* en costume et les *militaires* en uniforme portent un crêpe au bras et à l'épée. Les *ecclésiastiques* en portent un au chapeau.

N. B. Ceci est en quelque sorte la *loi des deuils*, telle que son usage est établi à la Cour et inscrit dans *l'Almanach impérial*. Des coutumes particulières existent dans quelques provinces, et de plus, il est à remarquer qu'il y en a une qui tend à s'établir à Paris même.

Cette innovation consiste à *doubler* le temps des deuils, et à faire porter celui des enfants par les pères et mères.

Il est à désirer qu'elle ne s'établisse pas réellement, car on pourrait dire que la France est vouée *au noir*, et que certaines familles nombreuses y seraient engagées pour tout le temps de leur existence.



LA SCIENCE ET LE CHARLATANISME.

En toute chose, il y a le savant et le charlatan. Il y a eu l'astrologue qui n'est pas l'astronome. De nos jours, il y a le physicien, appliqué à l'étude des phénomènes magnétiques, et le somnambule de profession qui, pour cent



Il y a le savant et le charlatan.

sous, vous signale un trésor enfoui en terre; de sorte qu'on ne peut s'empêcher d'admirer son désintéressement, puisqu'il ne va pas déterrer le trésor. De même, pour les

phénomènes météorologiques, à côté de notre illustre Mathieu (de la Drôme), qui a posé les bases d'une science nouvelle, il y a le sorcier de village, qui prédit la grêle et guérit les moutons avec des médecines de cheval. — Le



Jeanne d'Arc et Charle VII.

peuple ne doit pas s'y tromper. C'est bien assez du tort que font les saltimbanques aux sciences surnaturelles, sans que les gens de la campagne soient encore exploités par les diseurs de bonne aventure.

On me demandera ce que j'entends par les sciences *surnaturelles*. J'entends par là l'observation de tous les phénomènes incontestables, irrécusables, qui se dérobent

à toute explication *naturelle*. La définition est simple et modeste, et elle dit tout.

Par exemple, certaines existences historiques ne peuvent se concilier avec la pure raison de l'homme. — Voyez Jeanne d'Arc, cette fille des champs naïve, illettrée, qui part de son village avec la mission révélée de chasser l'Anglais de France et de faire sacrer à Reims le roi Charles VII. La critique s'est épuisée à chercher la nature de l'*inspiration* qui transfigurait cette humble fille, simple, modeste, timide et au niveau de son éducation *naturelle* dans tous les actes de la vie qui ne touchaient pas à sa mission; puis, éloquente, hardie, discutant les choses de la guerre comme un vieux capitaine, confondant dans les conseils les plus sages et les plus habiles. — On n'a rien trouvé. Les Anglais ont dit : « C'est une sorcière », et ils l'ont brûlée. Depuis, chaque historien a tourné autour du problème, et s'est avoué vaincu. Inspiration divine, hallucination, seconde vue, magnétisme, somnambulisme, tout a été admis, rejeté ; rien n'a été démontré. Le problème demeure entier. Il y a là un cas de *surnaturel*.

Vainement le positivisme absolu voudrait lutter contre l'évidence. Le surnaturel nous enveloppe, pénètre dans notre vie, et s'y révèle par les accidents les plus vulgaires. — Qu'est-ce que le rêve ? N'est-il pas reconnu, et à l'abri de toute contestation, que des milliers de personnes ont reçu dans leur sommeil des avertissements qui intéressaient leur destinée ? Par exemple, pour citer quelque chose de bien vulgaire, n'est-il pas notoire que des individus ont vu en rêve les numéros de la loterie, disposés sur le tableau dans l'ordre de leur sortie? Qu'est-ce que cela ? — Quelle explication en donnera-t-on ? — L'histoire n'est elle pas pleine de révélations d'une importance supérieure faites aux plus humbles esprits.

Qu'est-ce encore que le pressentiment ? Le plus souvent quelque chose de très-vague; mais parfois aussi une révélation tellement nette et distincte qu'il est comme un décret de la destinée. Un exemple entre mille, et celui-là se trouve consigné dans tous les mémoires historiques du commencement de ce siècle.

Le premier consul avait dans son état-m
ordonnance qu'il affectionnait particuliè
ommait Steingel; — et ce nom, chose sing
rouve dans les paroles confuses que *le gra*
prononça dans le délire de l'agonie: « *Stein*
courez! prenez la charge! *ils sont à nous.* »
Mémoires de Sainte-Hélène.)



Des individus ont vu en rêve *les numéros de la loterie.*

Dans la soirée qui précéda *la journée de Marengo*, Steingel se présenta à la tente du *premier consul.* — *Il* tenait à la main un grand pli *cacheté de noir.*

— Qu'est-ce que cela, Steingel ? *dit Bonaparte.*

— Général, c'est mon testament. *Je serai tué demain;* j'ai arrêté mes dernières dispositions, *et je les remets* entre vos mains pour en garantir *l'exécution.*

— Voilà un beau pressentiment, *reprit le consul.* —

Parbleu ! il y aura beaucoup d'hommes tués demain ; mais pourquoi vous plutôt qu'un autre ?

— Parce que, général, j'ai reçu un avertissement spécial qui ne peut me laisser aucun doute, divers incidents de ma vie m'ayant déjà été ainsi annoncés par des songes qui se sont réalisés.



Je vis la mort armée de sa faulx.

— Voyons votre songe, Steingel...

— Général, c'était à un moment décisif de la bataille. Vous veniez d'ordonner une charge ; je lançai mon cheval en avant. Je me trouvai en présence d'un Croate immense. Il me parut avoir sept pieds. Il portait une cuirasse. Je la frappai de la pointe de mon épée. Elle résonna

comme un tam-tam et tomba en poussière, ainsi que les autres parties du vêtement de ce cavalier, et alors je vis la Mort armée de sa faulx. — Elle m'en porta un coup en ricanant, et je tombai.

Le premier consul essaya de plaisanter, mais de mauvaise grâce. Comme tous les hommes supérieurs, il croyait, lui aussi, à des puissances occultes et souveraines dont l'action échappe au vulgaire.

Le lendemain, Steingel fut trouvé sans vie sur le champ de bataille. Le premier consul demanda des détails sur sa mort.

— Général, lui fut-il répondu par les officiers qui avaient combattu à ses côtés, c'était au moment où les trompettes des guides du consul venaient de sonner la charge. Steingel s'élança. A quinze pas de lui, il vit un cavalier d'une stature très-élevée, un Croate. Il s'écria, ce que nous n'avons pas compris : « C'est lui, je le reconnais ! » et demeura comme paralysé sur la selle de son cheval. Cependant le cavalier avança. Steingel porta machinalement en avant son épée, qui rendit un bruit éclatant en touchant la cuirasse de l'ennemi. Mais par un mouvement rapide, que nous n'avons pas bien distingué, celui-ci à son tour porta à Steingel un coup mortel.

Bonaparte ne répondit rien. — Depuis, il a raconté dans son entourage ce trait, qui, je le répète, se trouve dans une foule de mémoires contemporains.

Le génie familier de Socrate, l'Égérie de Numa Pompilius, sont encore des indices de communication entre les hommes et des êtres d'un autre ordre, soit qu'ils se manifestent aux yeux, soit qu'ils demeurent invisibles.

Les esprits sains doivent donc tenir un milieu équitable entre les superstitions, qui n'ont aucune raison d'être, et une dénégation absolue de toute intervention du surnaturel en ce monde.

Par exemple, c'est une pure superstition qui, aux jours de foire, conduit les habitants de nos campagnes dans la baraque d'un diseur de bonne aventure. Quel est cet

homme? — Un saltimbanque qui n'a d'autre but que de tirer quelques sous de la poche de ses dupes. — Toute sa science occulte est renfermée dans un jeu de cartes; il a des *boniments* invariables et applicables à chaque profession. Ses prédictions se maintiennent dans ce vague qui berce l'esprit des plus flatteuses espérances, sans compromettre autrement le sorcier.

A un soldat il dira :

— Je vois, par le valet de cœur, que vous attendez une lettre de votre payse.



Vous attendez une lettre de votre payse.

Quel est le soldat qui n'attend pas une lettre de sa payse!

— Vous attendez également une réponse au sujet d'une demande d'argent...

Quel est le troupier qui n'a pas écrit à papa et à maman « de lui envoyer de l'argent vivement? »

— Je vois encore, c'est l'as de carreau qui me l'annonce, que vous ambitionnez les galons de caporal et la croix d'honneur.

Le sorcier aurait bien du malheur s'il tombait sur un soldat que ces deux ambitions n'auraient pas tenté.

C'est le moment de renvoyer le client satisfait, et le sorcier ajoute :

— Rassurez-vous, voici le roi de trèfle qui annonce que vos vœux seront prochainement exaucés, à la suite d'une chaude affaire où vous vous serez distingué. La blessure très-légère que vous aurez reçue n'aura d'autre conséquence que de vous procurer un congé de semestre, que vous irez passer dans vos foyers. Le neuf de cœur, combiné avec le neuf de trèfle, annonce que le myrte se mariera au laurier pour embellir votre existence.

Franchement, il faudrait n'avoir pas deux sous dans sa poche pour les refuser à un devin qui promet d'aussi belles destinées.

C'est maintenant le tour d'une jeune paysanne qui, confuse et rougissante, vient demander aux cartes le secret de l'avenir.

— D'abord, mademoiselle, je vois que le valet de pique a touché votre cœur de sa lance.

Quelle est la jeune fille qui ne pense pas un peu au valet de pique!

— Vous êtes tourmentée par les obstacles qui s'opposent à votre bonheur. Une femme blonde, la dame de carreau, est votre rivale, et elle cherche à mettre dans ses intérêts le valet de trèfle, un très-mauvais sujet, dont vous devez vous défier, parce qu'il voudrait vous compromettre. Mais la dame de cœur, qui vous veut du bien, paralyse ces manœuvres, et l'année prochaine tous vos vœux seront exaucés.

C'est encore deux sous, mais quand le bonheur est à ce prix, ce serait un crime de s'en priver.

Je finis par une petite anecdote qui, il y a une dizaine d'années, a réjoui, à la fête de Neuilly, toute la population foraine des environs.

Un diseur de bonne aventure avait établi sa baraque sur le champ de foire. Il avait déjà promis le bâton de maréchal de France à plusieurs soldats et des châteaux à diverses blanchisseuses, lorsqu'un gendarme entra dans son établissement.

— Voulez-vous me tirer les cartes? dit le gardien de l'ordre public.

— Bien volontiers, mon brave. — Ah! ah! je vois que dans six mois vous serez maréchal des logis...

— Fameux! dit le gendarme...

— Vous épouserez une belle dame, que vous aimez depuis longtemps et qui vous paye de retour...

— Ça c'est plus difficile, dit le gendarme, vu que je suis marié et père de trois enfants...

— C'est étonnant! reprit le sorcier, un peu décontenancé. — Ah! voilà! c'est que la dame de trèfle, que j'avais prise pour votre amoureuse, est votre épouse légitime...

— Probablement, dit le gendarme. Mais tenez, ajouta-t-il, je crois que vous n'êtes pas très-expert dans votre art. Changeons de rôle; c'est moi qui vais vous dire la bonne aventure...

— Comme vous voudrez, gendarme, dit le saltimbanque, un peu étonné de la proposition...

— D'abord, dit le gendarme en prenant un ton solennel, je vois par le huit de pique que vous vous appelez Jean-Joseph Ledru...

— Tiens, vous savez mon nom?...

— Je sais encore bien d'autres choses. — Le sept de trèfle me révèle que vous avez été condamné à sept années de réclusion pour vol qualifié, et que, au mois d'avril dernier, vous vous êtes évadé de la maison centrale de Gaillon.

— Ah! gendarme! êtes-vous superstitieux de croire des choses pareilles!

— Les cartes ne trompent jamais, continua le gen-

darme; et voici le roi de cœur qui m'annonce, à n'en pouvoir douter, que je vais vous conduire à la préfecture. De plus, le sept de cœur me fait pressentir que, avant huit jours, vous serez réintégré dans la prison de Gaillon pour y finir votre temps.



Le roi de cœur m'annonce que je vais vous conduire à la préfecture.

— Ma foi, gendarme, dit le sorcier, vous êtes plus malin que moi. Voilà pas mal de temps que je tire les cartes, et je n'avais pas deviné celle-là ; il est vrai qu'on ne peut pas appeler cela *la bonne aventure*.

AUGUSTE VILLEMOT.

LE JEUNE CISELEUR DE DORDRECHT[1].

Et l'on reconnut là qu'un songe
N'est pas tous les jours un mensonge.

LORET.

Il y avait en Hollande, au milieu du seizième siècle, un jeune ciseleur renommé, qui s'appelait Frans Backer. Melchior Backer, son père, l'avait élevé; et il le surpassait déjà dans l'art, alors très-estimé, de la ciselure. Il habitait Dordrecht, sa patrie, ville importante et riche. Toutes les églises de Dordrecht possédaient, de lui ou de son père, des vases précieux, de beaux ornements et des reliefs estimés. Il ciselait les armes des chevaliers, et vivait dans une splendeur honorable. Son père faisait en Allemagne des voyages fréquents. La Réforme vint, et Melchior fut tué, un jour, dans une des batailles que soulevaient partout les nouvelles doctrines. Son vieux sang catholique s'était ému; et il n'avait pu se défendre de prendre parti pour les fidèles enfants de l'Église. Frans, qui aimait son père, pleura amèrement sa mort, et, condamnant la vie de jeune homme quelque peu dissipée qu'il avait menée jusqu'alors, il pensa qu'il lui fallait dorénavant entrer dans les bornes d'une conduite réglée, gouverner sa maison avec sagesse, et ne plus compter, après Dieu, que sur lui-même.

Ayant toujours vécu dans l'aisance, il avait pensé qu'il trouverait la caisse de son père bien garnie. Mais, lorsqu'il l'ouvrit, il reconnut qu'elle était vide. Il n'en travailla qu'avec plus de courage, ne sortant qu'une heure chaque soir de sa petite maison du Gravenstraat, dessinant et ci-

[1] Voir *Légendes des douze convives du chanoine de Tours*. — Un vol. in-8°, avec miniatures or et couleur. Prix : 4 fr. — H. Plon, éditeur.

selant sans relâche et ne prenant de repos que les jours de dimanche et de fête.

Après qu'il eut passé l'année du deuil, il se maria sagement, épousant une honnête jeune fille, pieuse et bonne, et qu'il savait capable de conduire sa maison. Les travaux de la ville lui suffisant, il ne voyagea point, se trouvant heureux de l'état de ses affaires. Au bout de quatre ans de mariage, il lui était venu trois jolis enfants.



Les chefs des gueux.

Mais les guerres de religion vinrent de nouveau porter un rude coup aux arts. Les travaux cessèrent donc pour

le pauvre Frans. Dans ces jours de détresse, aucun seigneur ne faisait plus ciseler la poignée de son épée ni la garde de son poignard. Quant aux chefs des gueux, ils n'avaient pas besoin de recourir aux artistes : ils trouvaient tout ce qu'ils pouvaient souhaiter dans les pillages des villes et des monastères, et, s'ils détruisaient ce qui ne leur était pas d'un usage immédiat, ils savaient conserver les bonnes armes et les objets de prix, dont ils s'enrichissaient sans bruit.

Frans se vit, plus promptement qu'il ne pensait, au bout de ses avances; et bientôt, comme dit Simon Goulard, il ne sut plus de quel côté se tourner pour vivre.



Allez à Kempen (page 60).

Une nuit qu'il s'était endormi, après avoir longuement pesé les misères de sa situation présente, il fit ce songe singulier, qui donnerait à sa légende un certain air de

mystère, si elle n'était pas attestée par de nombreux témoignages. Il rêva donc que, se promenant seul hors de la ville de Dordrecht, dans les abords de la porte de Cologne, il rencontrait un étranger à la mine bienveillante, qu'il n'avait jamais vu. Était-ce son bon ange? Cet étranger l'aborda :

— Je sais, Frans, lui dit-il, le mauvais état de vos affaires. Si vous voulez suivre mon avis, je crois qu'il vous procurera le moyen de sortir des embarras où vous êtes. Allez à Kempen; vous trouverez dans cette ville la fin de toutes vos inquiétudes.

L'étranger disparut, sans spécifier autre chose, et Frans s'éveilla en sursaut. Vivement ému de son rêve, quoiqu'il ne lui accordât qu'une foi douteuse, il ne voulut pas avoir à se reprocher la négligence d'un avis qui pouvait être une planche de salut. D'ailleurs, il n'avait rien à faire. Ainsi, dès qu'il fit jour, sans oser encore confier à sa femme qu'il se mettait en route poussé par un songe, il prétexta vaguement l'espoir de quelques demandes, et partit courageusement.

Il ne fut pas plutôt arrivé à Kempen, que, refroidi par la fatigue du voyage, il commença à penser que sa course pouvait bien être une folie. Il était venu dans un pays où il ne connaissait personne, où il n'était pas connu. Il se promena jusqu'au soir dans Kempen, sans que qui que ce fût prît attention à lui, sans dire ni recevoir aucune parole.

— Je suis le jouet de mon imagination, se dit-il enfin; et je mérite ce qui m'arrive.

Comme il se disposait, l'air triste et la mine longue, à découvrir quelque gîte, un bonhomme enfin s'arrêta devant lui, parut touché de son air triste, et lui demanda ce qu'il cherchait, et quelle pouvait être la cause du chagrin qui paraissait sur son visage.

— Mon étourderie, répondit Frans, et je dois m'en punir en rougissant devant vous.

Alors il raconta ingénument son rêve. Le vieillard rit de tout son cœur.

— Oh! c'est très-réjouissant, dit-il; oh bien! mon brave homme, vous êtes plus léger que moi! Mais s'il

fallait tenir compte de toutes les idées qui nous passent par la tête, s'il fallait écouter les songes, je devrais voyager aussi; car moi aussi j'ai fait un rêve superbe. Dans ce rêve on m'a conseillé, si je voulais rétablir mes affaires que la Réforme n'a pas arrangées, d'aller à Dordrecht; on m'a déclaré que je trouverais là, dans le Gravenstraat, une maison de pierre, à laquelle on monte par quatre marches, dont deux sont rompues; derrière cette maison, un jardin de forme irrégulière; au fond de ce jardin, entre deux poiriers, un églantier à fleurs blanches, au



Frans creusa sous l'églantier (page 62).

pied duquel je pourrais déterrer un bon trésor. Vous voyez que le songe est bien détaillé, très-précis, fort engageant. Un autre y courrait : mais moi, pas si bête! Aller sur la foi d'un rêve à Dordrecht, où je n'ai jamais mis le pied! ah! ah! ah!

Le bonhomme pouvait rire et parler tout à son gré, Frans n'avait garde de l'interrompre. Frappé de stupéfaction, il reconnaissait, dans tous les détails que donnait si exactement ce vieillard, qui n'avait jamais mis le pied à Dordrecht, sa propre maison et son propre jardin, seuls biens que son père lui eût laissés. Il fut assez maître de lui pour ne pas faire paraître ce qui se passait en ce moment dans son cœur; il remercia le bonhomme de ses conseils, lui promit d'être plus sensé à l'avenir et de se conformer à sa manière de voir. Il passa, dans une mauvaise auberge, une nuit très-agitée, et retourna à Dordrecht le lendemain matin, avec l'empressement que le lecteur se figure. Il n'eut pas plutôt mis le pied dans sa maison, qu'il courut au jardin, creusa sous l'églantier, et y trouva, dans une petite caisse, cinquante mille florins en or que son père y avait cachés, et qu'une mort imprévue l'avait empêché de lui révéler.

Ce ne fut qu'en cet instant que, se voyant hors de peine, il raconta à sa femme toute sa bizarre aventure. Les récits du temps ajoutent que, revenu si merveilleusement à l'aisance, il n'oublia pas le petit bonhomme de Kempen, et que tout le reste de la vie de ce vieillard, laquelle se prolongea encore dix ans, il lui fit passer chaque année une petite pension, qui adoucit ses derniers jours.

J. COLLIN DE PLANCY.



BALZAC ET LA CHIROMANCIE.

RECHERCHES PHYSIOLOGIQUES.

Communication nerveuse entre la main et le cerveau établie par l'électricité. — Les lignes qui sillonnent la paume sont tracées par cette communication même.



VOULEZ-VOUS, lecteurs, savoir ce que c'est que la *chiromancie*, cette science profonde et pleine d'arcanes, antique et respectable comme le monde, négligée de notre siècle sceptique, mais qui n'en est pas moins la science des sciences pour les esprits chercheurs? —Ecoutez son grand prêtre, M. Desbarrolles, un homme d'esprit et un savant.

« A partir du moment où je commençai à m'occuper de chiromancie, c'est-à-dire dès qu'un assez grand nombre de preuves eurent attiré mon attention sur cette étrange science sans m'avoir toutefois convaincu ;

Je cherchai à m'en rendre compte en me basant sur l'harmonie universelle ;

J'étudiai le système des kabbalistes qui admettent l'influence des astres de notre système sur la création tout entière, et sur l'homme plus spécialement, et qui admettent surtout les rapports des instincts et même des passions avec les formes corporelles imposées, selon eux, en bien ou en mal, par la position heureuse ou néfaste

des astres de notre système au moment de la naissance, ou peut-être même au moment de la conception ;

Non sans faire toutefois une large part aux modifications apportées par l'hérédité et par le *moi*, ce noyau mystérieux qui constitue véritablement l'*être*, l'*individualité humaine*.

Et je me dis alors que ces prétentions métaphysiques, que je ne repoussais pas absolument, devaient être expliquées aussi par la physique, comme il doit en être de toute véritable science.

Et je commençai mon volume par exposer, avant toutes choses, les traditions de la kabbale.

Puis je m'efforçai d'amener les esprits sérieux à prendre mes études en considération, en m'adressant à la *physiologie ;*

Et je cherchai, en m'appuyant de l'autorité des plus célèbres physiologistes, à établir qu'un fluide nerveux, venu du dehors, est mis en vibration par le cerveau. Cet agent inconnu, semblable à la triple Hécate des anciens, porte dans ses diverses nuances les noms de lumière, électricité, magnétisme.



C'est cet agent qui, selon le philosophe Herder, préside aux opérations de l'âme. C'est, selon lui, l'âme elle-même. « Ma *pensée*, dit-il, n'est rien autre chose que cet esprit de lumière qui pénètre tout ce qui a vie sur terre et unit entre eux les pouvoirs les plus variés de la création. »

Je vais chercher maintenant si ce même fluide impondérable, si ce même agent ne met pas les mains, où réside le tact, en rapport direct avec le cerveau et s'il n'est pas la cause des lignes qui sillonnent la paume. C'est ainsi seulement que peuvent raisonnablement se faire admettre les divinations de la chiromancie.

Mais, avant d'en arriver à ces études sérieuses, il me

semble nécessaire d'exposer la base, le point de départ de mon système.

DANS LA NATURE TOUT SE TIENT, TOUT EST HARMONIE.

Pour en être convaincu, il suffit de jeter les yeux autour de soi. Chaque changement moral, soit progrès, soit déchéance, se reflète au dehors. La beauté, la distinction native s'effacent par la débauche et prennent un cachet vulgaire. La laideur s'embellit par l'expression de l'intelligence, ou par l'habitude seule d'un travail intellectuel.

Le moral agit sur le physique, et le physique à son tour agit sur le moral.

Il est évident, et les physiologistes l'ont reconnu, et ils sont en ceci en parfait accord avec les kabbalistes, que les formes du corps correspondent chez l'animal avec des instincts particuliers.

L'étude de chacune de ces formes, en rapport avec tel ou tel instinct, doit donc déceler, aux yeux de l'observateur, le caractère des hommes.

Ces formes *révélatrices*, que les anciens avaient nommées *signatures*, se trouvent et se lisent sur le corps tout entier, et non pas seulement sur le crâne et sur la face, comme le croyaient Gall et Lavater.



Dans le corps humain, tout concourt à établir une seule et complète individualité.

Tout est en rapport merveilleux pour créer une personnalité distincte.

Tout ! les traits du visage, les sinuosités du crâne, la grandeur, la longueur ou l'exiguïté des membres, la tournure, la démarche, le regard, la voix, les gestes, et même jusqu'à l'écriture.

Et ce qui forme les gestes et l'écriture : la main.

Tout est dans tout, disent les anciens philosophes, et si cela est vrai (et cela est vrai), pourquoi la main, si intelligente, si sensitive, si pleine d'expression, ne serait-elle pas le miroir fidèle de l'homme intérieur ?

Aristote a dit que la main est l'organe des organes, l'instrument des instruments dans le corps humain, et Balzac, de son côté, attachait à la main une importance non moins grande.



Ainsi nous lisons dans la *Physiologie du mariage :*

« De tout temps, les sorcières ont voulu lire nos destinées futures *dans les lignes qui n'ont rien de fantastique*, et qui correspondent *aux principes de la vie et du caractère.* »

Et puis il ajoute :

« Apprendre à connaître les sentiments, les variations atmosphériques de la main, que presque toujours une femme abandonne sans défiance, est une étude moins ingrate et plus sûre que celle de la physionomie.

» Ainsi vous pouvez, en vous armant de cette science, vous armer d'un grand pouvoir, et vous aurez un fil qui vous guidera dans le labyrinthe des cœurs les plus impénétrables. »

Balzac parle, nous l'avons vu, des divinations par les lignes de la main, qui, dit-il, *n'ont rien de fantastique.*

Mais il ne s'en tient pas là ; il explique plus clairement sa pensée dans le *Cousin Pons.*

Là il dit :

« Eh bien ! si Dieu a imprimé, pour certains esprits clairvoyants, la destinée de chaque homme dans sa physionomie, en prenant ce mot comme l'expression totale du corps, pourquoi la main ne résumerait-elle pas la physionomie, puisque la main est l'action humaine tout entière et son seul moyen de manifestation ?

» De là la chiromancie.

» La société n'imite-t-elle pas Dieu ? Prédire à un homme



les événements de sa vie à l'aspect de sa main. n'est-ce

pas un fait plus extraordinaire pour celui qui a reçu les qualités de voyant, que le fait de dire à un soldat qu'il se battra, à un avocat qu'il parlera, à un cordonnier qu'il fera des souliers ou des bottes, à un cultivateur qu'il fumera la terre et la labourera ? »

Balzac va plus loin encore.

« Remarquez, dit-il, que prédire les *gros événements de l'avenir* n'est pas, pour le voyant, un tour de force plus extraordinaire que celui de *deviner le passé.* »



Le passé et l'avenir sont également impossibles à savoir dans le système des incrédules.

Si les événements accomplis ont laissé des traces, il est vraisemblable d'imaginer *que les événements à venir ont leurs racines.*

Dès qu'un diseur de bonne aventure vous explique minutieusement les faits connus de vous seul dans votre vie antérieure, il peut vous dire les événements que produiront les causes existantes.

Le monde moral est taillé pour ainsi dire sur le patron

du monde naturel. Les mêmes effets doivent s'y retrouver avec les différences propres à leurs divers milieux.

Ainsi, de même que les corps se projettent réellement dans l'atmosphère, en y laissant subsister ce spectre saisi par le daguerréotype qui l'arrête au passage, de même les idées, créations réelles et agissantes, s'impriment dans ce qu'il faut nommer l'atmosphère du monde spirituel, y produisent des effets, y vivent spectralement, et dès lors certaines créatures, douées de facultés rares, peuvent apercevoir ces formes ou ces traces d'idées.

Balzac, il faut le remarquer, était bien plus enthousiaste que nous, puisqu'il affirme ici, et quelques pages plus loin plus énergiquement encore, que le don des révélations n'appartient qu'à de certaines natures exceptionnelles, tandis que nous prétendons, nous, que tout le monde peut, sans se mettre en extase et sans toucher au monde surnaturel, acquérir ces qualités précieuses, mais, évidemment (comme cela se voit dans toutes les sciences et dans tous les arts), à un degré plus ou moins élevé, selon l'intelligence plus ou moins grande, selon les efforts plus ou moins énergiques apportés dans ces études.

Balzac avait raison, à son point de vue.

Il est évident qu'il existe des personnalités qui possèdent une prescience instinctive de l'avenir : le don de seconde vue, *mais par instants seulement.*

Mais il existe dans toutes les sciences, dans tous les arts, deux manières de juger et de réussir.

Il y a les intuitions d'une part, et le calcul ou la science acquise de l'autre.

Le calcul, c'est l'empirisme, c'est-à-dire (car on se trompe souvent sur la signification de ce mot) l'expérience acquise par les faits, et le classement de ces faits à l'aide de la comparaison.

C'est ainsi que Gall a procédé dans l'étude des relations du caractère et des instincts.

Nous venons à notre tour vous proposer la conquête de la divination par le calcul.

Et le calcul a sur l'intuition ce grand avantage qu'il

est immuable, et que s'il va lentement, il va sûrement au progrès, tandis que l'illumination est inégale, par cela même qu'elle est basée sur la surexcitation nerveuse dont les accès ont rarement la même intensité, et qu'elle peut, lorsqu'il y a *excès* ou *insuffisance*, conduire également à l'erreur.

Cherchons maintenant, par des études plus abstraites, si ce calcul, malgré son point de départ métaphysique, ne peut pas trouver une base sérieuse dans la physiologie.

Les nerfs, qui couvrent le corps tout entier comme un réseau, font avec le sang circuler l'électricité vitale dont ils sont imprégnés. Creux, en forme de tube, ils contiennent un fluide transparent très-subtil qui constitue sans doute le moyen de transmission *sensitive*.

Un médecin de Londres, le docteur Bentley, disait déjà, en 1849, qu'un nerf doit être regardé comme un télégraphe électrique, et que les artères peuvent être comparées à un chemin de fer, parce que diverses substances corporelles y sont réellement transmises d'un point à un autre, à des époques déterminées, et d'après un ordre régulier.

Le système nerveux, selon lui, serait une télégraphie électrique dont le centre de direction serait en réalité l'encéphale (le cerveau); mais, ajouterons-nous, dont l'action premiere viendrait du dehors.



C'est du cerveau, en effet, que partent les nerfs dispensateurs de l'électricité, et il s'y porte cinq fois plus de sang que dans le reste du corps.

Or, nous l'avons dit, le *sang* contient avec les *nerfs* toute l'électricité vitale.

Le cerveau est donc le réservoir de l'agent impondérable (du fluide ou de l'électricité), représenté par le sang et les nerfs.

C'est au cerveau qu'est le siége de la vie, de l'intelli-

gence, et, selon toute probabilité, le siége de l'âme, puisque c'est là que se trouvent quatre des principaux agents de l'âme appelés sens : la vue, l'ouïe, le goût et l'odorat.

Le cinquième sens, le tact, est plus loin du cerveau, mais il n'y est pas moins étroitement lié que les autres sens. Peut-être même se trouve-t-il avec lui en relation plus active encore. C'est ce que nous allons examiner ici.

Il y a deux espèces de nerfs dont la mission est différente. Les uns sont consacrés au mouvement, les autres au sentiment ou à la sensibilité.

Dans les nerfs qui, partant de la moelle épinière et de la moelle allongée (du cerveau pour ainsi dire), vont se rendre à la main, les nerfs destinés à la sensibilité sont cinq fois plus importants que les nerfs destinés au mouvement.



Et il est à remarquer que chez les animaux dont l'état est imparfait et la force musculaire grande, comme, par exemple, le cheval, les nerfs de mouvement sont d'un tiers plus importants que les nerfs de sensibilité.

Et ce n'est pas tout encore. Des physiologistes prétendent que si les doigts sont des instruments de la vie de l'âme avec la *conscience d'action*, la paume, qui devient brûlante dans la fièvre, les maladies de consomption et les cas principaux de désorganisation par irritation, serait en quelque sorte le foyer de la vie *instinctive de l'âme*. Les agents de communication de cette exubérance de la vie instinctive seraient d'une part les monticules de la paume et un amas plus ou moins grand de *corpuscules paciniques* sur les nerfs qui s'y trouvent.

Ces corpuscules que l'on trouve dans la paume, les monticules et le bout des doigts de la main, au nombre de 250 à 300, sont des amas de nerfs, découverts à Pise par le docteur Pacini, qui constituent vraisemblablement, comme condensateurs de l'*innervation*, la propriété particulière de la main, par l'exercice du magnétisme; ils sont autant de *réservoirs d'électricité* et donnent à la main *une sensitivité inappréciable.*

Sans doute la vue et l'ouïe, et dans un ordre inférieur et plus matériel le goût et l'odorat, apportent des sensations au cerveau; mais ces quatre sens agissent isolément et sont impuissants à réagir extérieurement.

Ils avertissent le cerveau, mais négativement, et se reposent quand leur office de moniteur est terminé.

L'œil seul rejette les impressions, mais d'une manière incomplète et passive.

Il n'en est pas de même de la main, qui résume le sens du toucher. Elle est en rapport avec tous les sens et les réunit entre eux. Elle exécute les volontés du cerveau et de la pensée.

Sans elle les qualités des autres sens seraient inutiles ou deviendraient impuissantes; elle est l'auxiliaire de la voix humaine, ce don sublime de l'humanité, et si la parole manque, elle peut y suppléer par le geste.

Elle est la parole du pauvre sourd-muet.

Elle seule l'arrache à son isolement et le rattache à l'humanité.

En communauté avec le son et la vue, la main a sur eux l'avantage qu'elle agit et qu'elle exécute.

La main devient le cerveau lui-même dans la nuit, là où le toucher remplace la vue.

C'est en admirant les fonctions à la fois sublimes et vulgaires du *toucher*, c'est en le voyant tout ensemble en rapport avec l'intelligence et la matière, où il va *trier* la pâture de la pensée, que la plupart des philosophes se sont accordés à le regarder comme le sens directeur et réformateur de tous les autres.

Buffon, Herder, Richerand, ont pensé ainsi, et n'ont pas hésité à l'écrire.

Nous avons vu tout à l'heure ce qu'en pensaient Aristote et Balzac.

Et en effet la main, par sa sensitivité excessive, porte au cerveau les impressions qui en font jaillir les idées.



Si j'ai laissé subsister dans mon livre les doutes de Muller sur la question, de son temps encore indécise, à savoir : si le *fluide impondérable* se trouve conduit du cerveau à la périphérie ou des parties périphériques au cerveau ; — question aujourd'hui résolue ;

Si j'ai respecté la magnifique page d'Herder pour son style magistral, c'est qu'alors il s'agissait pour moi seulement d'établir, à l'aide de citations de physiologistes en honneur, le fluide impondérable même.

Mais, dès ma première édition, et sans connaître alors les leçons de physiologie expérimentale de notre célèbre Claude Bernard, qui ne laissent aucun doute à ce sujet, je doutais si peu moi-même que j'avais déjà basé tout mon système chiromancique sur l'*aspir*, allant de la périphérie au centre et *expiré* du centre à la périphérie ; système que j'expliquais en prenant pour point de comparaison le miroir, qui reçoit et rejette presque simultanément les rayons du soleil.

Ainsi donc la main, tout aussi bien que la vue, tout aussi bien que l'ouïe, par l'organe du *toucher*, par la forme même de ses doigts *aspirateurs*, porte non-seulement les impressions au cerveau, mais elle les apporte *rectifiées* par le contrôle positif du tact, et seule elle rejette la volonté par le fait, par l'accomplissement, qui n'auraient pas lieu sans elle.

Sans elle, la vie serait impossible, puisque l'action, le mouvement, c'est la création, c'est la vie.

Ce passage incessant, ce continuel va-et-vient des sensations éveillées par l'électricité, ne doit-il pas laisser des traces de son parcours ?

Ne voit-on pas dans la nature les marbres les plus solides changer leur forme sous le frottement continuel des pieds du passant ?

N'ai-je pas vu à l'église d'Ara Cœli, à Rome, les marches de l'escalier de pierre usées par les genoux des fidèles ? N'ai-je pas vu à Saint-Pierre les pieds de bronze de la statue de l'apôtre entamés par les baisers des pèlerins ?

Et un organe aussi sensitif, incessamment parcouru par la plus grande force terrestre, resterait plus intact et plus impassible qu'un marbre ou qu'un bronze ?

Le simple bon sens ne peut admettre cela.

Rien ne doit être indifférent dans un organe de cette

importance, et les lignes qui sillonnent la paume, cette paume si significative, au dire des physiologistes, qu'elle indiquerait seule au besoin par sa chaleur brûlante : la fièvre, les maladies de consomption et les cas principaux de désorganisation par irritation; ces lignes, dis-je, placées sur ce *foyer de la vie instinctive de l'âme*, inhérentes en quelque sorte à ces corpuscules paciniques, à ces réservoirs d'électricité dont j'ai parlé déjà, seraient dans leur diversité sans bornes un simple jeu du hasard, un caprice de la nature, qui a des irrégularités nécessaires, mais qui n'a pas de caprices !

En vérité, cela ne se peut pas.

Aristote, éclairé peut-être par les traditions des prêtres d'Egypte, avait attaché à ces lignes une signification importante, que l'homme devrait s'efforcer de découvrir.



Aristote a dit (*De cœlo et mundi causa*) *que les lignes ne sont pas écrites sans cause dans la main des hommes, et qu'elles viennent surtout de l'influence du ciel et de la propre individualité humaine.*

Et je crois être en parfait accord avec lui en attribuant à l'électricité ce qu'il attribuait aux influences célestes.

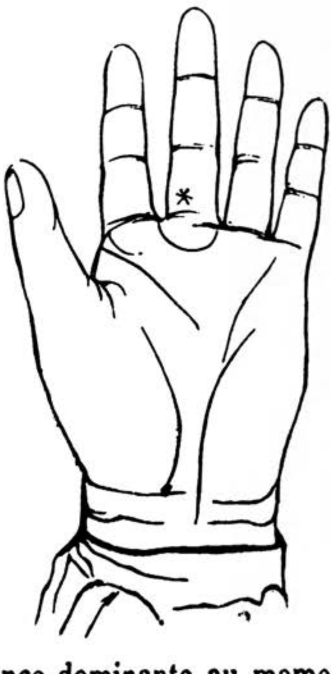
Depuis que les expériences incontestables de MM. Yung et Fresnel ont remplacé par le système du plein le système du vide, adopté par Newton et jusqu'alors généralement adopté par la science; depuis que l'on a reconnu que les espaces célestes sont pleins d'une substance gazeuse assez résistante dans sa fluidité pour retarder la marche des comètes, et qui, remplissant ainsi les espaces, fait communiquer les mondes entre eux; depuis que les découvertes de Melloni et la photographie lunaire ont prouvé que la lune jetait une chaleur sur la terre, il n'est pas trop déraisonnable de croire que l'électricité, qui est aussi lumière, chaleur et magnétisme, sert de lien à tous les mondes et porte d'un astre à l'autre les influences ré-

ciproques des corps célestes. Et sans aucun doute l'homme, petit monde lui-même, tient à cette chaîne immense d'universelle harmonie.

Cette idée, autrefois acceptée par Ticho-Brahé, Kepler, Bacon, n'est pas loin d'être, sinon admise, du moins tolérée par la science exacte.

A Cheltenham, le célèbre professeur d'Aubenay, qui présidait une des dernières réunions de l'assemblée britannique, disait dans son discours d'ouverture :

« Si la direction d'un morceau d'acier suspendu à quelques pieds de la terre peut, ainsi que l'a prouvé le colonel Sabine, être influencée par la position d'un corps comme la lune, située à deux cent mille lieues (compte anglais) de notre planète, qui peut accuser d'extravagance la croyance des anciens astrologues à l'influence des étoiles sur les destinées humaines? »



Nous prenons note de cet impartial aveu de la science. Mais pour le moment, et en nous appuyant sur *cet aveu* même, nous chercherons à prouver que l'électricité, ou toute autre force libre de même nature, âme et lien des mondes, est la cause des lignes qui signalent la paume.

Ainsi, nous l'avons vu, les anciens mages, et Aristote le répétait après eux, prétendaient que ces lignes, ainsi que les formes corporelles nommées signatures, étaient causées par l'influence des astres, et surtout par l'influence dominante au moment où l'enfant entrait dans le monde, influence toutefois modifiée par la personnalité ou l'individualité.

Et aussi sans doute, ce qu'Aristote n'a pas dit, et aussi par l'hérédité et le magnétisme terrestre.

Plusieurs physiologistes vous diront, il est vrai, que ces lignes sont formées par les mouvements de la main.

Mais les mains des ouvriers et des gens du peuple, qui sont évidemment plus agissantes que les mains de loisir, n'ont presque aucune ligne dans la paume, à l'exception des lignes principales, tandis qu'au contraire les gens du monde, et plus encore les *femmes oisives* de ce monde, ont les mains intérieurement couvertes de lignes.

Mais je donnerai ici une preuve plus énergique encore en faveur du système : les lignes existent déjà et très-faciles à distinguer dans la main des enfants nouveau-nés.

Chacun peut s'en convaincre, et nous l'affirmons parce que nous l'avons vu. Et d'un autre côté, et de ceci nous avons des preuves innombrables, basées sur une observation constante, les lignes qui sillonnent la paume changent selon la nature des occupations, et surtout des préoccupations, et plus encore par l'influence de la *volonté persistante*.

Il est certain, et tout le monde en conviendra, que les instincts peuvent être modifiés par l'éducation, et s'il le faut, par l'éducation impitoyable, l'éducation de la verge pour les natures perverses, mais surtout, *surtout* par les habitudes.

Si l'électricité, qui va sans cesse du monde extérieur au cerveau, et du cerveau au monde extérieur, suit, par *un effort de la volonté*, une direction *constante*, il est évident (en admettant que l'électricité contribue à tracer ces lignes dans la paume) que ce passage laissera des traces.

L'eau qui tombe goutte à goutte, mais sans cesse, à la même place, change la forme d'un rocher.

Et si, ce qui est incontestable, l'électricité est à la fois lumière, chaleur et magnétisme, avec des nuances diverses, nous vivons au milieu d'une électricité ambiante qui peut très-bien nous mettre en communication avec les astres, au moyen de l'éther inspiré et aspiré par notre système nerveux.

Ce sont des idées étranges, sans doute, comme je le

disais tout à l'heure, et on peut ne pas les admettre, mais il est impossible de donner des preuves du contraire, et tant que ces preuves ne nous auront pas été données, nous prétendrons, avec M. Daubenay de Cheltenham, que les anciens n'avaient pas tout à fait tort en admettant l'influence puissante des astres sur la terre.



Et maintenant examinons si les lignes de la main sont tracées par l'électricité allant de la main au cerveau, et du cerveau à la main.

Nous n'avons rien de mieux à faire ici que de donner des faits.

Voici donc ce que nous avons vu dans le cours de nos expériences.

Un jour, un monsieur vint nous consulter ; c'était en hiver. Il était couvert d'un manteau. Il me demanda la permission de le garder.

Nous l'invitâmes à ne se gêner en rien.

Il nous tendit sa main gauche, et aussitôt je lui dis :

« Vous êtes militaire.

— C'est possible, répondit-il, mais allez plus loin, je vous prie.

— Ce n'est pas sans intention, ajoutai-je, que je vous

ai dit tout d'abord que vous étiez militaire. J'avais vu dans votre main que vous aviez reçu une blessure, mais pas à la guerre.

— Pourquoi pas à la guerre ? répliqua-t-il tout surpris.

— Parce que, répondis-je, une blessure reçue à la guerre eût été favorable à votre avancement, et que celle-ci a brisé votre carrière. »

Le monsieur ne répondit pas. Il ôta son manteau.

Son bras droit était soutenu par une écharpe.

« Je voulais voir, dit-il alors, si vous pourriez deviner quelque chose ; mais, en vérité, c'est bien rencontré. Je n'ai pas en effet reçu cette blessure à la guerre, où je me suis trouvé à Solférino, au milieu du feu le plus vif, mais dernièrement en allant à la chasse. J'étais déjà dans une voiture, j'ai pris mon fusil par le canon pour l'attirer à moi. Le coup est parti, et j'ai reçu toute la charge à l'épaule. Les nerfs ont été attaqués. Depuis ce temps, ma main est insensible, presque morte, et je ne peux plus la mouvoir.

— Auriez-vous la complaisance, lui demandai-je, de me montrer cette main ?

— Bien volontiers, dit-il, mais vous n'y verrez rien de particulier ; elle est en tout semblable à l'autre, seulement elle est morte. »

En parlant ainsi, il nous pria de l'aider à débarrasser sa main de ses bandages.

Cela fait, nous l'examinâmes avec attention.

Sa main, en effet, était extérieurement tout à fait semblable à l'autre. Mais quelle ne fut pas notre surprise en l'examinant à l'intérieur !

Toutes les lignes de la paume avaient disparu.

La main intérieurement était tout à fait lisse.

Ainsi ces lignes avaient disparu du moment que les nerfs correspondant avec le cerveau avaient cessé de fonctionner. Mais alors ces lignes étaient donc formées et entretenues par cette correspondance même. Autrement la main serait restée inerte, morte en réalité, mais elle aurait conservé ces lignes.

Il me semble que cette preuve peut suffire, et si d'une

partie on voulait remonter à l'ensemble, on serait amené à penser que l'électricité, qui, en se retirant, donne la mort à une partie du corps, donnerait la mort totale en



quittant le corps tout entier, et que l'électricité serait peut-être l'agent universel de la puissance suprême qui en aurait fait le secret de la vie du corps.

La paralysie, nous a-t-on dit, produit les mêmes effets.

C'est évident, et nous l'avons vu.

Alors c'est une preuve de plus, et nous n'en cherchons pas d'autre.

Je m'étais engagé à expliquer physiologiquement la différence de la chiromancie et de la chirognomonie.

La voici. L'intérieur de la main, le côté positif, où résident le tact et la sensitivité nerveuse, renferme, nous l'avons dit, *deux cent cinquante à trois cents corpuscules paciniques*; l'extérieur de la main, le côté négatif, sur lequel est basée la chirognomonie, n'en renferme *pas un seul*.



Il sera facile de comprendre la différence du résultat de ces deux systèmes, quand j'aurai dit que le pouce des *idiots* ne renferme pas de corpuscules ou qu'ils y sont imperceptibles.

On comprendra, après ce simple exposé basé sur un fait irrécusable, et qu'il est impossible de démentir, que la chirognomonie soit restée impuissante, et qu'elle n'ait pu donner que des résultats sans importance, puisqu'elle ne peut absolument révéler, je le répète, que des instincts qui à chaque instant sont mis en défaut par la domination des passions, de l'intelligence, des aptitudes, et même par le type que la chiromancie étudie avec un si grand soin.

Je ne nie pas que j'aie dû commencer par la chirognomonie, mais j'en ai senti à l'instant même l'impuissance, et tout de suite j'ai cherché à aller plus loin, et j'ai étendu,

à l'aide de l'*éclectisme*, la science jusqu'à l'immensité, par les nuances et les modifications qui, à chaque instant, en élargissent le domaine à l'infini.

Passons maintenant à une question non moins importante.

Nous devons l'avouer, nous venons avancer des choses incroyables, impossibles même; mais dans le siècle où nous vivons, après les miracles de la vapeur et de l'électricité, n'est-on pas autorisé à croire un peu à l'impossible?

Du reste, la partie physiologique de la chiromancie, celle qui établit le rapport des formes extérieures avec les instincts et le caractère, est admise en grande partie.

Gall avait déjà frayé la route.

Nous allons plus loin, il est vrai, nous autres; nous prétendons lire dans le passé les événements importants de la vie, sans toutefois les spécialiser toujours, mais principalement les maladies graves et l'époque approximative où ces maladies ont eu lieu.

A la rigueur, ceci se conçoit encore.

Les grandes attaques à l'organisme, comme les maladies, les grandes secousses, comme les chagrins, peuvent laisser des traces sur la figure, en changer les traits et l'expression, y creuser des rides, faire blanchir les cheveux en une seule nuit sur le crâne. Ces traces peuvent aussi, par des stigmates correspondants, s'écrire dans la main comme sur la figure, puisque, comme nous l'avons prouvé, je crois, la main est intimement liée au cerveau.

Mais nous allons plus loin encore.

Nous prétendons indiquer l'époque, et même très-souvent l'espèce des maladies à venir.

Ne serait-il pas possible d'expliquer logiquement ces prétentions?

Chaque homme, si vigoureusement, si parfaitement constitué qu'il puisse être, naît avec un côté morbide, un germe destructeur. Il est soumis, un peu plus tôt, un peu plus tard, à une imperfection, une faiblesse physique qui doit un jour ou l'autre amener sa destruction.

Ce germe n'existe pas encore, il est à naître, mais à naître fatalement dans une partie quelconque de l'organisme, soit dans les viscères, soit dans le rachis, soit dans le cerveau; en un mot, il est à l'état latent, comme tous les germes.

Il est comme le germe du fruit dans la *sève de l'arbre.* Il surgira en rameau, en fleur, en fruit, il sera mûr au printemps, à l'automne, à l'hiver même, peu importe! Il devra fatalement mûrir à telle ou telle époque déterminée par la sagesse divine.

Il en est de même du germe morbide : il doit éclore et s'épanouir à une saison quelconque de la vie, au printemps, à l'été, à l'automne; il viendra quand le fruit sera mûr.

L'époque de l'éclosion est déjà fixée soit dans les viscères, soit dans le rachis.

Mais comme tous les organes se tiennent et correspondent ensemble, elle est aussi marquée dans le cerveau, et par même correspondance elle peut, elle doit être aussi marquée dans la main, en liaison si étroite avec l'encéphale.

Et elle est marquée en effet, et nous en donnerons, par le fait, quand le temps sera venu, d'incontestables preuves.

La nature a tout accordé à l'homme, mais à une seule condition, absolue, et nous le répéterons plus d'une fois encore, parce qu'on ne saurait trop le répéter, à la condition absolue du travail et de l'étude.

Car les révélations mêmes ne sont le plus souvent (et j'en prends pour exemple la poire de Newton) que des explosions subites d'une *concentrativité* opiniâtre sur un même sujet.

Pourquoi, s'il en est ainsi, n'aurait-elle pas marqué ostensiblement pour lui les époques dangereuses de son existence, afin qu'il puisse les prévenir, les éviter, les utiliser même comme principe d'un mouvement quelconque en exerçant ses qualités divines : sa sagesse et sa volonté?

Pourquoi enfin, voulant prévenir l'homme et le conseiller, n'aurait-elle pas écrit de préférence dans la main ces futures révélations utiles, puisque le crâne est caché sous les cheveux, et que le fourbe peut commander à l'expression de son visage ?



De toutes ces sciences psychologiques d'ailleurs, la chiromancie est la plus respectab e par son antiquité, qui lui fait une noblesse, puisqu'elle remonte aux premiers jours du monde.

Et, d'ailleurs, le temps des révélations calculées n'est-il pas venu, bien que nous ayons pris l'avance ? Aujourd'hui nous allons chercher nos auxiliaires dans le camp de nos adversaires, ou, pour mieux dire, nos adversaires viennent à nous.

L'Observatoire prédit, *par calcul*, c'est bien entendu ! et il prédit juste.

Il annoncera huit jours à l'avance une tempête, une bourrasque sur mer, en indiquant l'heure où cette tempête commencera.

Et les marins ne s'embarqueront pas, et ils éviteront la tempête et le naufrage.

Et huit jours c'est de l'avenir. C'est la fatalité combattue par la divination, par l'intelligence et aussi par le libre arbitre. C'est la con-écration de l'axiome kabbalistique d'Aristote :

Homo sapiens dominabitur astris.

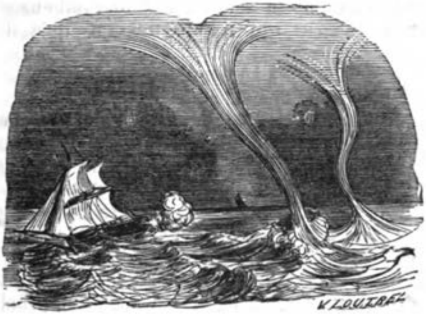
Et nous, faisons-nous autre chose ? Nous annonçons les tempêtes de la vie et l'époque de ces tempêtes, et nous disons aussi : Restez dans le port ou changez de voie ; et

vous éviterez la fatalité, du moment que vous serez avertis.

Si vous n'écoutez pas, tant pis pour vous! Faites-vous musulman, et tout sera dit.

Mais il y a une chose plus grave encore.

M. Mathieu (de la Drôme), le regrettable savant que nous venons de perdre, annonçait quatorze mois à l'avance des bourrasques, des inondations, et le fait, nous le savons tous, a prouvé la vérité de ses prédictions, et cela tout récemment, le mois dernier.



Et sur quoi Mathieu (de la Drôme) basait-il ses observations?

Sur les influences de la lune sur notre globe, sur l'astrologie par conséquent, sur l'astrologie qui fait la base réelle de notre science.

Ainsi, grâce à l'astrologie, l'avenir n'est plus limité à huit jours, c'est un an, quatorze mois.

Mais avec le progrès c'est plus encore, c'est dix ans, vingt ans, un siècle à l'avance.

Et si l'on peut prédire un an, quatorze mois, vingt ans à l'avance les perturbations causées à notre monde par les influences de la lune, pourquoi ne prédirait-on pas aussi vingt ans à l'avance les maladies causées par cette même influence lunaire? Car tout se tient dans la création.

Si les astres agissent sur notre monde, pourquoi n'agi-

raient-ils pas sur l'homme, qui est aussi un petit monde, un *microcosme*, comme l'a dit Schwedenborg après les kabbalistes ?

Et la chiromancie, basée non-seulement sur l'astrologie, mais aussi sur la logique et la physiologie telle que nous la comprenons, savez-vous ce qu'elle peut donner ?

Elle donne au jeune homme, à l'adulte, cette connaissance de l'humanité que la vieillesse achète, presque toujours inutilement, par l'expérience de toute sa vie.

Elle remplace par la science ces merveilleuses intuitions préservatrices qui n'appartiennent qu'à de rares personnalités.

Elle apprend aussi à se connaître soi-même.

C'est le Γνῶθι σεαυτόν des anciens sages.

Mais ce qu'il y a de plus important encore, elle révèle les aptitudes véritables d'un enfant, presque toujours trop longtemps ignorées. Elle lui trace dès le début sa *carrière*, *la seule* qui doit le mener à un but utile.

Elle désigne les obstacles qu'il faudra rencontrer dans la vie et l'époque où surviendront ces obstacles.

Mais ces obstacles sont-ils inévitables ?

Non ! il suffit de les connaître pour les éviter.

Lorsque, sur mer, un capitaine sage s'approche d'un port inconnu, il jette l'ancre, et fait des signaux pour appeler un pilote.



La rade est peut-être parsemée de bas-fonds et d'é-

cueils, le port étroit et difficile. Tout est danger pour l'ignorance.

Le pilote arrive, monte sur le pont du navire, prend le gouvernail et commande la manœuvre; et le navire, au milieu des récifs, entre glorieusement dans le port.

La chiromancie représente peut-être le pilote.

On trouvera sans doute que c'est beaucoup s'avancer que de proposer, même avec des restrictions, la chiromancie comme pilote dans la vie, surtout eu égard à une science longtemps décriée, à peine réhabilitée, et qui, nous l'avouerons, paraît inexplicable au premier coup d'œil, mais on ne pourra nier son utilité immense.

Je n'ai pas cherché à faire de cette science, autrefois proscrite, et avec raison sans doute, une arme de révolte, bien au contraire.

Et en étudiant la vérité dans la nature j'ai reconnu partout la hiérarchie, j'ai vu partout visiblement, incontestablement, la main d'un maître suprême, et ma confiance est devenue de la foi; et c'est pour cela que je ne crains pas d'affirmer que cette science est un humble hommage de plus rendu à la sagesse du Créateur, une glorification de sa puissance infinie proclamée par l'ordre universel. DESBARROLLES.

NOTE DE L'ÉDITEUR. — Nos lecteurs peuvent, par cette citation, se faire une idée du but sérieux du livre *les Mystères de la main* (un beau volume avec planches, *librairie du* PETIT JOURNAL). Pour affirmer la réalité de cette science, M. Desbarrolles vient de se rendre à Londres, où il a fait un appel public aux sociétés de médecine et a stupéfait les docteurs et les savants. Il se propose de parcourir prochainement la France pour expliquer ses doctrines dans des conférences suivies d'expériences publiques à l'appui de son système, et se soumettre au contrôle des principales sociétés de médecine de notre pays. La sixième édition de son volume est sous presse, et quiconque a pu voir à l'œuvre notre célèbre chiromancien se rendra compte de cette vogue honorable et si bien méritée.

LES HABITS NEUFS DU GRAND-DUC.

Il y avait autrefois un grand-duc qui aimait tant les habits neufs, qu'il dépensait tout son argent à sa toilette. Lorsqu'il passait ses soldats en revue, lorsqu'il allait au spectacle ou à la promenade, il n'avait d'autre but que de montrer ses habits neufs. A chaque heure de la journée, il changeait de vêtements, et comme on dit d'un roi : « Il est au conseil, » on disait de lui : « Le grand-duc est à sa garde-robe. » La capitale était une ville bien gaie, grâce à la quantité d'étrangers qui passaient; mais un jour il y vint aussi deux fripons qui se donnèrent pour des tisserands et déclarèrent savoir tisser la plus magnifique étoffe du monde. Non-seulement les couleurs et le dessin étaient extraordinairement beaux, mais les vêtements confectionnés avec cette étoffe possédaieut une qualité merveilleuse : ils devenaient invisibles pour toute personne qui ne savait pas bien exercer son emploi ou qui avait l'esprit trop borné.

« Ce sont des habits impayables! pensa le grand-duc; grâce à eux, je pourrai connaître les hommes incapables de mon gouvernement; je saurai distinguer les habiles des niais. Oui, cette étoffe m'est indispensable. »

Puis il avança aux deux fripons une forte somme, afin qu'ils pussent commencer immédiatement leur travail.

Ils dressèrent en effet deux métiers, et firent semblant de travailler, quoiqu'il n'y eût absolument rien sur les bobines. Sans cesse ils demandaient de la soie fine et de l'or magnifique; mais ils mettaient tout cela dans leur sac, travaillant jusqu'au milieu de la nuit avec des métiers vides.

« Il faut cependant que je sache où ils en sont, » se dit le grand-duc.

Mais il se sentait le cœur serré en pensant que les personnes niaises ou incapables de remplir leurs fonctions ne pourraient voir l'étoffe. Ce n'était pas qu'il doutât de lui-même; toutefois, il jugea à propos d'envoyer quelqu'un pour examiner le travail avant lui. Tous les habitants de la ville connaissaient la qualité merveilleuse de l'étoffe, et tous brûlaient d'impatience de savoir combien leur voisin était borné ou incapable,

« Je vais envoyer aux tisserands mon bon vieux ministre, pensa le grand-duc; c'est lui qui peut le mieux juger l'étoffe; il se distingue autant par son esprit que par ses capacités. »



L'honnête vieux ministre entra dans la salle où les deux imposteurs travaillaient avec les métiers vides.

« Bon Dieu ! pensa-t-il, en ouvrant de grands yeux, je ne vois rien. » Mais il n'en dit mot.

Les deux fripons l'invitèrent à s'approcher, et lui demandèrent comment il trouvait le dessin et les couleurs. En même temps, ils montrèrent leurs métiers, et le vieux ministre y fixa ses regards; mais il ne vit rien, par la raison bien simple qu'il n'y avait rien.

« Bon Dieu ! pensa-t-il, serais-je vraiment borné? Il faut que personne ne s'en doute. Serais-je vraiment incapable? Je n'ose avouer que l'étoffe est invisible pour moi.

— Eh bien ! qu'en dites-vous? dit l'un des tisserands.

— C'est charmant, c'est tout à fait charmant ! répondit le ministre en mettant ses lunettes. Ce dessin et ces couleurs.... oui, je dirai au grand-duc que j'en suis très-content.

— C'est heureux pour nous, » dirent les deux tisserands; et ils se mirent à lui montrer des couleurs et des dessins imaginaires en leur donnant des noms. Le vieux ministre prêta la plus grande attention, pour répéter au grand-duc toutes leurs explications.

Les fripons demandaient toujours de l'argent, de la soie et de l'or; il en fallait énormément pour ce tissu. Bien entendu qu'ils empochèrent le tout; le métier restait vide et ils travaillaient toujours.

Quelque temps après, le grand-duc envoya un autre fonctionnaire honnête pour examiner l'étoffe et voir si elle s'achevait. Il arriva à ce nouveau député la même chose qu'au ministre ; il regardait et regardait toujours, mais il ne voyait rien.

« N'est-ce pas que le tissu est admirable ? demandèrent les deux imposteurs en montrant et expliquant le superbe dessin et les belles couleurs qui n'existaient pas.

— Cependant je ne suis pas niais ! pensait l'homme. C'est donc que je ne suis pas capable de remplir ma place? C'est assez drôle, mais je prendrai bien garde de la perdre. »

Puis il fit l'éloge de l'étoffe, et témoigna toute son admiration pour le choix des couleurs et le dessin.

« C'est d'une magnificence incomparable, » dit-il au grand-duc. Et toute la ville parla de cette étoffe extraordinaire.

Enfin, le grand-duc lui-même voulut la voir pendant qu'elle était encore sur le métier. Accompagné d'une foule d'hommes choisis, parmi lesquels se trouvaient les deux honnêtes fonctionnaires, il se rendit auprès des adroits filous qui tissaient toujours, mais sans fil de soie ni d'or, ni aucune espèce de fil.

« N'est-ce pas que c'est magnifique? dirent les deux honnêtes fonctionnaires. Le dessin et les couleurs sont dignes de Votre Altesse. »

Et ils montrèrent du doigt le métier vide, comme si les autres avaient pu y voir quelque chose.

« Qu'est-ce donc? pensa le grand-duc, je ne vois rien. C'est terrible. Est-ce que je ne serais qu'un niais? Est-ce que je serais incapable de gouverner? Jamais rien ne pouvait m'arriver de plus malheureux. » Puis tout à coup il s'écria : « C'est magnifique! J'en témoigne ici toute ma satisfaction. »

Il hocha la tête d'un air content, et regarda le métier sans oser dire la vérité. Tous les gens de sa suite regardèrent de même, les uns après les autres, mais sans rien voir, et ils répétaient comme le grand-duc : « C'est magnifique! » Ils lui conseillèrent même de revêtir cette nouvelle étoffe à la première grande procession. « C'est magnifique! c'est charmant! c'est admirable! » exclamaient toutes les bouches, et la satisfaction était générale.

Les deux imposteurs furent décorés, et reçurent le titre de gentilshommes tisserands.

Toute la nuit qui précéda le jour de la procession, ils veillèrent et travaillèrent à la clarté de seize bougies. La peine qu'ils se donnaient était visible à tout le monde. Enfin, ils firent semblant d'ôter l'étoffe du métier, coupèrent dans l'air avec de grands ciseaux, cousirent avec une aiguille sans fil, après quoi ils déclarèrent que le vêtement était achevé.

Le grand-duc, suivi de ses aides de camp, alla l'examiner, et les filous, levant un bras en l'air comme s'ils tenaient quelque chose, dirent :

« Voici le pantalon, voici l'habit, voici le manteau. C'est léger comme de la toile d'araignée. Il n'y a pas de danger

que cela vous pèse sur le corps, et voilà surtout en quoi consiste la vertu de cette étoffe.

— Certainement, répondirent les aides de camp; mais ils ne voyaient rien, puisqu'il n'y avait rien.

— Si Votre Altesse daigne se déshabiller, dirent les fripons, nous lui essayerons les habits devant la grande glace. »

Le grand-duc se déshabilla, et les fripons firent semblant de lui présenter une pièce après l'autre. Ils lui prirent le



corps comme pour lui attacher quelque chose; c'était la queue. Il se tourna et se retourna devant la glace.

« Grand Dieu ! que cela va bien ! quelle coupe élégante ! s'écrièrent tous les courtisans. Quel dessin ! quelles couleurs ! quel précieux costume ! »

Le grand maître des cérémonies entra.

« Le dais sous lequel Votre Altesse doit assister à la procession est à la porte, dit-il.

— Bien ! je suis prêt, répondit le grand-duc. Je crois que je ne suis pas mal ainsi. »

Et il se tourna encore une fois devant la glace pour bien regarder l'effet de sa splendeur.

Les chambellans qui devaient porter la queue firent semblant de ramasser quelque chose par terre ; puis ils élevèrent les mains, ne voulant pas convenir qu'ils ne voyaient rien du tout.

Tandis que le grand-duc cheminait fièrement à la procession sous son dais magnifique, tous les hommes, dans la rue et aux fenêtres, s'écriaient : « Quel superbe costume ! Comme la queue en est gracieuse ! Comme la coupe en est parfaite ! » Nul ne voulait laisser voir qu'il ne voyait rien ; il aurait été déclaré niais ou incapable de remplir un emploi. Jamais les habits du grand-duc n'avaient excité une telle admiration.

« Mais il me semble qu'il n'a pas du tout d'habits, observa un petit enfant.

— Seigneur Dieu, entendez la voix de l'innocent ! » dit le père.

Et bientôt on chuchota dans la foule en répétant les paroles de l'enfant.

« Il y a un petit enfant qui dit que le grand-duc n'a pas d'habit du tout !

— Il n'a pas du tout d'habit ! » s'écria enfin tout le peuple.

Le grand-duc en fut extrêmement mortifié, car il lui semblait qu'ils avaient raison. Cependant il se raisonna et prit sa résolution :

« Quoi qu'il en soit, il faut que je reste jusqu'à la fin ! »

Puis, il se redressa plus fièrement encore, et les cham-

bellans continuèrent à porter avec respect la queue qui n'existait pas.



NOTE DE L'ÉDITEUR. — En publiant ce joli conte d'Andersen, nous avons voulu contribuer à populariser en France ce charmant écrivain danois. Andersen n'est d'ailleurs pas le seul qui ait illustré la langue danoise. Cette langue, quoique peu répandue, compte des écrivains de premier ordre, tels que Holberg, Œhlenschläger, Heiberg, etc. La nationalité d'un peuple ne peut périr lorsque son patriotisme est soutenu par une littérature nationale aussi remarquable. Le Danemark est fier à juste titre de compter aussi parmi ses enfants l'un des plus grands sculpteurs du monde, Thorvaldsen, l'illustre émule de Canova. Nous devons ajouter que le conte que nous venons de reproduire est tiré des *Contes choisis* d'Andersen, publiés par la librairie Hachette dans la BIBLIOTHÈQUE ROSE ILLUSTRÉE. Cette collection, qui est destinée aux enfants de tout âge, aux jeunes filles, comme aux garçons de six à quinze ans, comprend plus de soixante volumes, contes, historiettes, romans moraux et intéressants, livres de morale, de voyages, de vulgarisation scientifique, etc., dus aux auteurs les plus aimés : madame de Ségur, le capitaine Mayne Reid, madame Carraud, etc. Chaque volume se vend : broché, 2 fr.; cartonné en percaline rouge, tranches dorées, 3 fr.

LES TABLES PARLANTES[1].

COUP D'ŒIL HISTORIQUE.



uoique les phénomènes des tables parlantes aient été considérés, en Europe et en France en particulier, comme des merveilles inouïes et dont personne n'avait entendu parler jusqu'alors, ils ne sont cependant pas plus nouveaux qu'une foule de découvertes modernes qu'on retrouve tous les jours dans les auteurs anciens, et leur connaissance remonte très-haut dans l'antiquité païenne. Philostrate rapporte qu'Apollonius de Tyane, dont il a écrit l'histoire et qui vivait quelques années après Notre-Seigneur, vit des *tables parlantes* parmi les gymnosophistes de l'Inde.

Au milieu du second siècle de notre ère, l'emploi des tables était très-usité dans les sciences occultes, puisque Tertullien s'exprime ainsi dans le chapitre XXIII de son *Apologétique* :

« Or, si les magiciens font paraître des fantômes et

[1] Voir *la Table parlante*. Un vol. in-8°. Prix : 6 fr. H. Plon, éditeur.

évoquent les âmes des morts, s'ils font parler les enfants comme des oracles, s'ils contrefont plusieurs miracles par des prestiges circulatoires, s'ils envoient même des songes par le moyen des anges et des démons qui les assistent et à l'aide desquels ils habituent des chèvres et des TABLES



à la divination, quelle puissance n'auront-ils pas quand ils agiront pour leur propre compte! »

C'est en vue des esprits qui frappent par les tables ou autrement qu'a été faite la prière suivante qu'on lit dans les anciens rituels de l'Eglise, dans les exorcismes qui précèdent la bénédiction des édifices : « Mettez en fuite, Seigneur, tous les esprits malins, tous les fantômes et tout esprit qui frappe (*spiritum percutientem*). »

Les procédés pour faire parler les tables paraissent avoir été perdus pendant bien des siècles, ou du moins s'ils s'é-

taient conservés, c'était sans doute parmi un petit nombre d'initiés qui se les transmettaient secrètement entre eux. Est-ce par ces pratiques que les Siamois évoquent les morts et font une foule d'autres prodiges dont M. Bruguière entretenait les lecteurs des *Annales de la propagation de la foi* en 1829? Nous l'ignorons.

Quoi qu'il en soit, l'art d'animer les tables était connu depuis longtemps dans l'Inde, comme l'atteste une lettre adressée, en 1853, à l'*Abeille du Nord*, journal russe, par M. Tschérépanoff. « Les lamas de la religion bouddhiste, dit ce voyageur, ne révèlent pas les mystères de la nature découverts par eux. Ils s'en servent pour entretenir les opinions superstitieuses de la multitude. Le lama, par exemple, sait trouver les choses dérobées par des voleurs, en suivant la table qui s'envole devant lui. Le propriétaire de la chose dérobée adresse au lama la demande de lui indiquer l'endroit où elle est cachée. Le lama ne manque jamais de faire attendre sa réponse pendant quelques jours.

» Le jour où il est prêt à répondre, il s'assied par terre devant une petite table carrée, et y pose ses mains en lisant dans un livre thibétain. Au bout d'une demi-heure, il se lève en ôtant aussi la main, de sorte qu'elle conserve la position qu'elle avait eue sur la table. Aussitôt la table se lève aussi, suivant la direction de la main. Le lama est enfin debout sur ses jambes; il lève sa main au-dessus de sa tête et la table se lève au niveau des yeux; alors le lama fait un mouvement en avant et la table le suit; le lama marche en avant et la table marche devant lui dans l'air avec une si rapide augmentation de vitesse que le lama a grand'peine à la suivre; enfin la table parcourt des directions diverses et finit par tomber à terre. La direction principale choisie par la table indique le côté où il faut chercher les choses perdues.

» On affirme que la table tombe ordinairement juste sur l'endroit où les choses volées se trouvent cachées. Dans le cas où je fus témoin oculaire, la table s'envola à trente mètres environ de distance, et la chose ne fut pas trouvée de suite. Mais dans la direction choisie par la table, il y

avait la chaumière d'un paysan russe qui se suicida, ayant aperçu l'indication de la table. Ce suicide éveilla les soupçons; on fit des recherches, et on trouva les choses perdues dans sa chaumière. L'expérience que j'ai observée moi-même fut faite dans l'an 1831, dans la province transbaïque, près du village de Jelauy. Je me méfiais de mes



yeux; j'étais convaincu que le lama levait la table à l'aide d'un fil de fer bien mince et à peine visible; mais en visitant rigoureusement la table, je ne trouvai rien, ni fil, ni aucun appareil quelconque ou instrument. La table était construite en planches minces de bois ordinaire et pesait environ une livre et demie. Maintenant j'ai la conviction que ce phénomène et celui des tables tournantes ont le même principe. »

Ce n'est pas de l'Inde cependant que nous sont arrivées

les tables tournantes et parlantes, mais bien des Etats-Unis d'Amérique. Nous ignorons toutefois comment cette connaissance est arrivée dans le nouveau monde. Il est vrai qu'en 1848 un esprit *frappeur* se fit entendre dans une maison d'Hydesville, petit village de l'Etat de New-York, parmi les membres de la famille Fox; mais ce phénomène merveilleux, début des *manifestations spirituelles* qui bouleversent aujourd'hui toutes les têtes américaines, était indépendant de toute intervention humaine et nullement provoqué par aucune table tournante ou parlante. Ce prodige, quoique de la même nature, suivant nous, que celui des tables, n'a pu cependant conduire à la manœuvre nécessaire pour mettre ces meubles en mouvement, et nous ne savons point comment cette pratique s'est introduite pour la première fois aux Etats-Unis.



Qu'elle qu'en ait été l'origine, l'expérience des tables parlantes y était très-répandue en 1852. Les premiers numéros de 1853 du *Télégraphe spirituel* de New-York s'expriment ainsi : « Les tables prêchent les vérités spirituelles ; elles entrent en mouvement d'une manière mystérieuse, se lèvent, tournent, avancent sur deux pieds, sur un, et même ré-

pondent à des questions par certains signes affirmatifs ou négatifs convenus; ce que nos sages attribuent à l'électricité, bien qu'ils s'ébahissent de la trouver si intelligente. Chacun prend un plaisir extrême à ces choses, où l'on ne voit qu'un divertissement très-innocent, puisqu'il n'y a là que des effets d'électricité!!! et cependant, si les pauvres gens en connaissaient la cause réelle, la plupart en deviendraient à moitié fous de frayeur et croiraient voir l'enfer tout entier déchaîné. »

Dans les premiers jours du mois de mars 1853, le bâtiment à vapeur *le Washington*, de New-York, arriva à Brême et y répandit des lettres, des brochures et des journaux relatifs aux tables. Dès ce moment, des expériences multipliées furent répétées de tous côtés; leurs résultats furent consignés dans la *Gazette d'Augsbourg*, dans le *Lloyd* de Vienne et dans une foule d'autres journaux allemands; ils furent répétés par les journaux français. Dès lors l'épidémie des tables parlantes se répandit dans notre pays tout entier et y prit bientôt une assez grande extension pour éveiller l'attention et la sollicitude pastorale d'un grand nombre de nos évêques. A. L.



LES SPECTRES

ET

LE PHÉNOMÈNE DE LA RÉPERCUSSION [1].



Les spectres, les agents invisibles et palpables *ou non* du merveilleux ou du surhumain, souffrent-ils de l'atteinte ou du coup des armes? — Nous commençons à pénétrer les obscurités de cette question, déjà légèrement touchée dans notre livre de la *Magie* [2]. Voyons maintenant si le spectre, si l'agent fluidiforme ou vaporeux, frappé par une arme, rend quelquefois, s'il rend toujours *au corps qu'il représente* la blessure dont il semble atteint. Et, d'abord, laissons les

[1] Extrait du chapitre *Répercussion*, tiré du livre *les Hauts Phénomènes de la magie, précédés du spiritisme antique*, par M. le chevalier des Mousseaux. — Un beau vol. in-8°. H. Plon, éditeur. Prix: 6 fr. *franco*. — 1864.

[2] M. le chevalier des Mousseaux, auteur des livres : *la Magie au XIXe siècle, ses agents, ses vérités, ses mensonges*; — des *Médiateurs et moyens de la magie*, ayant en sous-titre : *les Hallucinations et les savants, le fantôme humain et le principe vital*; — de *Mœurs et pratiques des démons et des esprits visiteurs*. Chaque volume forme un bel in-8° de 500 pages. Prix : 6 fr. (H. Plon, éditeur.)

M. le chevalier G. des Mousseaux, invité au dernier congrès de Malines, y a traité à la tribune la question développée dans ses ouvrages, et les comptes rendus du congrès ont dit avec quelle faveur sa parole y fut accueillie. L'empressement du public curieux ou savant à se procurer ses ouvrages, cités ou pillés par la plupart de ceux qui traitent ces questions, disent assez quel en est l'intérêt. Il est difficile d'imaginer quelque chose de plus piquant que la simple nomenclature des chapitres de l'ouvrage dont nous transcrivons quelques passages.

faits et la justice de juges et de jurés éminemment sérieux nous préparer à l'intelligence de ces énigmes ; car le moment arrive où nous posons le pied sur le franc domaine de la répercussion.

Un jeune fils de Henri Jones, le petit Richard, fut un jour *touché* par une femme du nom de Jane Brooks. Passant ses doigts du haut en bas de l'un des côtés de l'enfant, Jane, après lui avoir amicalement serré la main, lui fit présent d'une pomme. Il s'empressa de la cuire et de la manger. A l'instant même il tomba malade, et le mal



— Voilà Jane Brooks !...

devint menaçant. Or, un certain dimanche que l'enfant, tourmenté du mal étrange qui s'était emparé de son corps, était gardé par son père et par un témoin du nom de Gibson, il se mit à crier tout à coup, vers midi : — Voilà Jane Brooks !... Jane Brooks ! — Mais où donc ? — Là, sur le mur ; là, voyez-vous ? au bout de mon doigt.

Car cette sorcière, ainsi que celle qui va figurer dans la narration suivante, semblait entrer dans l'appartement, de même qu'elle paraissait en sortir, en passant à travers la muraille ! Personne, il faut bien le dire, ne distinguait ce que le petit Richard prétendait voir. Il avait donc la fièvre! il rêvait!... Gibson, néanmoins, s'élançant sur la place indiquée par l'enfant, y porta vivement un coup de couteau. — O mon père! Gibson a fait une entaille à la main de Jane; elle est toute en sang. — Que croire et que faire?

En deux pas, en un clin d'œil, le père de Richard et Gibson sont à la porte du constable. Le constable est un de ces hommes assez rares, et dont nos académies auraient le plus grand intérêt à se recruter, qui savent prêter l'oreille aux gens de sens rassis, quelque bizarre et singulière que leur parole puisse sembler être. Il leur prête donc une oreille vraiment magistrale, c'est-à-dire qu'aucune prévention n'obstrue; et, sur-le-champ, il les accompagne au domicile de l'accusée. On s'y introduit brusquement.

Jane, assise sur un tabouret, tient une de ses mains posée sur l'autre. — Comment vous en va, la mère? lui dit le constable. — Mais pas trop bien, monsieur. — Et pourquoi donc l'une de vos mains si fort occupée de couvrir l'autre? — Oh! c'est là ma pose. — Souffrez-vous de cette main, par hasard? — Mais non, nullement. — Vous y avez quelque mal, à coup sûr; laissez-moi donc y regarder? — Et, comme la vieille s'en défendait, le constable, la tirant avec vivacité, découvre cette main *toute sanglante*. On la voit telle que l'enfant vient de la décrire. — C'est une grande épingle de toilette qui m'a si terriblement déchirée, s'écria la vieille.... — Mais il fut avéré, d'ailleurs, qu'une foule de semblables méfaits, commis par cette misérable femme, s'étaient passés sous l'œil de nombreux témoins. Jane, traduite aux assises de Charde, y fut condamnée le 26 mars 1658, et ce fut l'époque où cessèrent les molestations éprouvées par le petit Richard....

MM. Rob, Hunt et John Cary, *juges de paix*, devant

lesquels Jane avait comparu, affirmèrent avoir vu de leurs yeux une partie des phénomènes sur lesquels l'accusation prenait sa base. Et l'on sait quelle est, en Angleterre, la haute position sociale de ces magistrats. Il va sans dire que tous les témoins avaient déposé sous la foi du serment. C'était alors quelque chose!

Une autre femme, du nom de Juliane Cox, atteignait sa soixante-dixième année; et, comme elle frappait un certain jour, en mendiante, à la porte d'une maison, une servante qui la reçut lui fit un disgracieux accueil. — Bien, bien, mon enfant! très-bien; avant ce soir, tu te repentiras! — Et la nuit survenait à peine que la servante se tordait dans les plus affreuses convulsions.

Aussitôt qu'elle se sentit remise, elle appela de tous cris au secours, implorant avec instances les gens de la maison. — Voyez! voyez, s'écriait-elle, cette vilaine mendiante qui me poursuit!... — Et, de son doigt tendu, la pauvre servante prétendait montrer la maudite vieille, que nul autre œil que le sien ne parvenait à découvrir!... Elle est donc hallucinée, maniaque, hystérique, quoi de plus clair! Qu'elle nous laisse en paix! Voilà ce que répétaient autour d'elle, dans la cuisine, les philosophes en jupons qui l'entouraient; et les molestations de suivre leur cours. Mais, un beau matin, notre servante, parfaitement certaine de voir revenir à la charge sa persécutrice, conçoit la pensée de s'armer d'un coutelas.

Le fantôme de Juliane Cox, accompagné du spectre d'un nègre, ne tarde guère, en effet, à renouveler sa visite, et tous deux à la fois pressent la servante de boire une potion que la brave fille refuse obstinément de porter à ses lèvres. Loin de là, prenant sa belle et saisissant son coutelas, elle en frappe à l'improviste son ennemie; et, devant les témoins qui voient briller cette lame, son lit se trouve à l'instant même arrosé de sang. — C'est à la jambe que le fantôme a reçu le coup, allons-y voir, s'écrie-t-elle; et, sur-le-champ, elle se dirige bien accompagnée vers la maison de Juliane. Il s'agit de vérifier la blessure!

On arrive, on frappe à la porte; mais on y eût frappé longtemps encore, si l'on n'eût pris le parti de l'enfoncer.

On pénètre donc chez Juliane de vive force. Vite, vite, que dit la jambe? — La jambe tout fraîchement blessée vient, il y a quelques minutes à peine, de recevoir un pansement. Et les lèvres d'une plaie ont souvent un indiscret et terrible langage! On en approche donc le coutelas de la servante. Que dire? La blessure s'adapte aussi exactement qu'elle doit le faire aux dimensions de cette lame. Le coup porté contre le spectre de la mendiante, dans une maison où tant de bons yeux qui pouvaient la voir ne la voyaient point, s'est donc répercuté sur cette même femme dans un lieu qui n'est point celui de l'apparition? Cependant, les choses se sont passées de telle sorte que la blessure, qui semble avoir rebondi de son fantôme sur sa personne, est visible et palpable *pour tout le monde*.

Les obsessions auxquelles était en butte la pauvre servante ne cessèrent néanmoins que le jour de l'arrestation de Juliane Cox, qui fut jugée et condamnée.

Précédé de cet imposant concours de faits et de témoignages, que nous pourrions indéfiniment grossir sous la dictée de la magistrature et de l'histoire, nous croyons devoir offrir un récit qui ne frappa point encore l'oreille du public. Entre cette page et celles que nous venons d'emprunter aux archives de l'Angleterre, il n'y a de différence essentielle que la date; et, pour atteindre la fin de l'épisode que nous retraçons, il suffit de rétrograder de dix-huit années environ. La discrétion ne nous permet de nommer ni les lieux, ni les personnes; et quoique l'Église intervînt dans ces faits par *une enquête suivie d'exorcismes*, cette anecdote ne repose que sur la garantie de notre jugement et de notre droiture. Mais bien qu'insuffisante, par cette raison, au point de vue de la critique historique, cette relation intercalée entre des faits d'une certitude parfaite, si elle ne brille que par un mérite de second ordre, ne laissera pas de répandre sur notre sujet de vives et d'utiles lumières.

Dans un village, et près d'une ville que nous connaissons également, deux jeunes filles d'une position sociale fort modeste, d'une beauté remarquable et placées dans une

position pécuniaire assez rare, allumèrent les désirs de maints prétendants. L'une d'elles fit un choix et s'établit. Le Fausseux, surnommé déjà le jeteur de sorts, convoitait la main de la seconde. Mais quoique ce fût un garçon de très-belle montre, ses vœux ne rencontraient que glace. Loin d'avoir l'art si simple et si difficile à la fois du savoir-plaire, il inspirait autour de lui nous ne saurions dire quelle vague terreur, et la jeune fille objet de ses recherches n'avait pour lui que ce mot, qu'elle jetait autour d'elle dans sa crudité naïve : Cet homme est ma bête noire.

Ta bête noire, dit le Fausseux, nous le verrons! Et certain jour de noce venant à luire, un grand repas réunit les deux jeunes gens, qu'une main peut-être imprudente fit asseoir à table côte à côte. La jeune fille, insoucieuse, but et mangea mieux que du bout des dents. Puis, tout à coup, et sans qu'elle pût s'en expliquer le comment, la folie lui vint au cœur. Et, qui le croirait? la soudaine chaleur qu'elle y ressentit la jeta dans les bras de le Fausseux! En un mot, le sentiment de son aversion s'effaça *pour un temps;* elle s'éprit d'un amour éperdu pour celui qu'elle abhorrait tout à l'heure, elle en raffola : et, presque aussi rapide que l'amour, le sacrement cimenta l'union de la belle fille et de sa bête noire! De cette passion subite, un fils naquit et mourut. Le Fausseux devint alors plus rogue et plus méchant que jamais. Que voulez-vous! le ciel seul donne le bonheur et ne permet point qu'on le lui vole; il n'en laisse jamais voler au méchant que la fausse monnaie!

Assez pécunieux et fort entreprenant, il était en son faire-valoir le premier berger de ses troupeaux, dont les mille têtes paissaient l'herbe savoureuse et sans rivale d'un délicieux coin de terre. Mais le mauvais sujet fait assez naturellement de mauvaises affaires. Pressé par un besoin d'argent, il vint un jour à la ville vers sa belle-sœur : — Il me faut dix mille francs pour faire honneur à ma parole; avancez-moi cette somme, chère sœur, et je vous donne la garantie de n'y rien perdre. — Je le crois, mais cela ne se peut : mon argent chemine ailleurs; et

n'en parlons plus, ami. — Ah! belle-sœur, vous prendrez bien, pour y réfléchir, une huitaine. — Non, car déjà plus d'une fois, et d'avance, j'y pensais : c'est tout fait, j'avais prévu le cas. Tenez, on sert le potage, asseyez-vous et restons amis; mais d'argent point, je vous le déclare.

Le Fausseux se mordit les lèvres, fit un pas, vint placer sa main sur le côté de la tête de madame M. ., *lui toucha* les cheveux, puis en arrachant cinq ou six qu'il enroula sur un de ses doigts, il lui dit : — Tu n'as pas voulu me prêter tes écus, *et pourtant je te paye*. Tiens, reçois les intérêts de ton argent. Bonsoir et à revoir, la belle!

Cependant, à peine son beau frère eut-il quitté la pauvre femme qu'on l'entendit se plaindre de bruits étranges, puis de visions et de vexations. Plus de repos ni de nuit ni de jour! Mais ne tournerait-elle pas à la folie? se prirent à dire quelques personnes de sa famille.... et nous nous figurons les entendre encore.

Toujours rapprochées par le lien des affections, les deux sœurs, qui s'aidaient mutuellement à supporter la vie, tombèrent un jour chez le Fausseux sur un fort singulier petit livre, un livre qui les épouvanta : c'était son grimoire. Mais sa femme surtout s'applaudit de la découverte, et, d'un tour de main, le livre vola dans les flammes. Fut-il consumé? — Non. — Expliquez le fait comme bon vous semblera. Le feu n'en voulut point! dirent-elles. Un trou fut alors creusé par les deux sœurs, et leurs propres mains mirent, sans chants funèbres, le grimoire en terre. Mais le Fausseux, qui pourtant ne le cherchait point, le retrouva dès son retour traînant à la surface du sol. Comprenant comme par intuition magique ce qui venait de se passer, il dit à sa femme : Quoi que *vous* puissiez faire, mon esprit (et dans quel sens prononçait-il ce mot?) est plus fort que *vous*, car *tu* as quelque chose sur la conscience!... Bientôt, cependant, il fallut prendre pitié des souffrances imaginaires ou non de la sœur de cette femme, de madame M..., la belle-sœur du jeteur de sort.

Alphonsine, une de ses jeunes parentes, que le hasard

nous fit quelquefois rencontrer un peu plus tard, lui fut choisie pour compagne. Douée d'un esprit vif et pénétrant, espiègle, enjouée, hardie comme un page, la jeune nièce, au nez à l'évent, n'était pas plus d'humeur à broyer du noir qu'à se forger des fantômes. — Et pourtant, nous affirma-t-elle plus tard nombre de fois, quelques-unes des choses bien comiques dont se lamentait ma



Le feu n'en voulut point. (Page 107.)

grand'tante commencèrent régulièrement dès les premiers jours de mon installation chez elle à frapper mes oreilles, et de temps en temps mes yeux. Mille fois je m'efforçai de ne pas y croire, tant elles me semblaient ridicules, et si peu je parvenais à m'en rendre compte; mais mille fois mon esprit se sentit dompté par ce qu'il me fallait entendre ou voir.

La fatigue et la peur finissant en peu de jours par gagner la pauvre enfant, elle osa raconter à sa famille ce qui se passait en sa présence. Mais elle y perdit sa

peine et son naïf français; car, de la meilleure foi du monde, frères et sœurs, père et mère, oncles et tantes, cousins et cousines, la raillèrent à qui mieux mieux *de son imagination!* Un seul, la prenant à peu près au sérieux, lui donna du cœur. Et les mois, qui sont rapides en cette laborieuse province, se succédèrent!

Le temps vint où nous eûmes de fréquentes occasions de rencontrer Alphonsine, à qui nous avions inspiré, dit-elle plus tard, une confiance assez en dehors de ses habitudes. Combien de fois, dès lors, moitié riant comme d'une folie que l'on raconterait de soi-même, et moitié tremblante, nous a-t-elle redit les épisodes de ces longues années!

Pendant quelque temps d'abord, nous l'écoutâmes sans chercher à scruter ses récits, sans approfondir aucun des détails qu'elle nous prodiguait, et notre regard, quelquefois sévère, lui faisait monter le rouge au visage lorsque, dans ses paroles, l'absurde semblait dominer de trop haut le vrai. Une chose cependant nous paraissait remarquable, c'est que, quels que fussent les artifices de nos questions, nous trouvions toujours d'accord avec elle-même cette pétulante jeune fille, qui d'ailleurs laissait beaucoup à désirer du côté de la consistance. C'est encore que nous la retrouvions constamment d'accord avec la marche et l'enchaînement des faits analogues de la sorcellerie, qu'elle ignorait d'une profonde ignorance. Il est bon d'observer aussi que, docile à ses propres instincts et à ceux de sa famille, elle cherchait plutôt à cacher qu'à révéler ces faits étranges, dont la relation n'avait excité que les risées de ses plus proches, et c'était avec un vif dépit qu'elle en voyait rejaillir sur elle la défaveur.

Quelques années s'envolèrent, et le printemps de 1854 fit tomber entre ses mains notre livre tout frais éclos des *Mœurs et pratiques des démons* [1]. Alphonsine, à cette époque, était devenue madame ***. Elle nous fit prier un beau jour de vouloir bien lui consacrer quelques instants,

[1] Nouvelle édition, toute refondue et considérablement augmentée. — Plon, 1865, Paris.

car nous avions presque cessé de la voir. Nous nous rendîmes très-volontiers à cet appel; et, dès que nous fûmes assis, mettant le doigt sur notre volume : Tenez, dit-elle, j'ai là dedans toute mon histoire; je comprends tout aujourd'hui, je ne me moquerai plus de moi-même. Oh non! point n'était folle notre grand'tante!... Mais il est temps de rapprocher l'oreille du lecteur de la bouche d'Alphonsine.

Assise ou étudiant, maniant l'aiguille, allant et revenant à côté de ma grand'tante, j'entendais presque chaque jour et subitement sur le parquet, sur la muraille, au plafond, puis ailleurs encore, des coups distincts et souvent très-forts, que frappait la main d'un invisible. Le jour et la nuit, ces bruits renouvelés sans pitié nous agaçaient, nous tourmentaient, et quelquefois me glaçaient d'épouvante. Sans les railleries du dehors et les supplications de ma pauvre grand'tante, qui m'avait toujours idolâtrée, j'eusse bientôt quitté la partie. J'avais d'abord soupçonné quelque malice en elle, puis la malice et la ruse des domestiques ou des voisins. Mais j'y regardai de trop près et trop de fois pour qu'il fût possible de me tromper. Je pouvais d'ailleurs fouiller la maison tout entière, car elle n'était occupée que par les nôtres.

... Alphonsine, vois donc! viens donc! et ma grand'tante m'assurait voir s'enrouler autour de son cou un serpent, dont les morsures lui faisaient jeter des cris.... Une autre fois, c'étaient des bêtes hideuses qui filaient le long de sa chambre et qu'elle poursuivait à coups de pincettes. Ne distinguant, d'abord, aucun des objets signalés, je me disais : Elle rêve! Mais, à mon tour, deux ou trois fois seulement il est vrai, je vis d'effroyables bêtes, et fort semblables à des araignées de la grosseur d'un poulet, apparaître dans la chambre où nous nous tenions, la traverser et disparaître par la cheminée. Je ne pouvais en croire mes yeux!

Nombre de fois ma tante mit au feu des cafetières remplies par elle ou par moi d'une eau limpide. Mais l'instant d'après, nous trouvions ces mêmes cafetières souillées d'objets affreux, de peaux de lézards ou de serpents par

exemple, dont quelques-unes dépassaient la longueur d'un mètre. Et ces peaux, *que je touchais*, disparaissaient à leur tour par la cheminée, emportées comme par un courant.

Une belle nuit, les dentelles de ma tante furent hachées, non pas grignotées, mais hachées menu à côté de moi,



Des araignées de la grosseur d'un poulet. (Page 110.)

dans le tiroir d'un meuble hermétiquement fermé. Oh! oh! se dit la famille en conseil, pour le coup, voilà du vrai somnambulisme!... et, pour des incrédules, ce n'était pas supposer trop mal. Car une femme éveillée attenter d'une main sacrilége à l'inviolabilité de ses dentelles, cela serait contre nature!... Cependant, la tête de ma vieille parente était d'une force et d'une netteté peu communes; et, même alors, on ne se fût point risqué dans la famille à trancher une affaire de quelque importance sans s'être éclairé de ses conseils!... Mais nous suppri-

mons de précieux détails pour arriver aux circonstances les plus dramatiques de cette vie d'agitations et de tourments, c'est-à-dire aux apparitions du jeteur de sort. Ecoutons derechef Alphonsine : — Le vois-tu? tu le vois bien? me disait ma grand'tante. Le voici, là, venant sur moi, oh! Seigneur! il veut me frapper; il me frappe. Le misérable!... Alphonsine, Alphonsine!

Mes yeux, en vérité, ne parvenaient à rien découvrir. Mais j'entendais le plus distinctement possible une partie de ces bruits étranges que vous savez; — puis, à mon grand étonnement, je voyais ma tante sortir de la crise couverte de contusions et noire de meurtrissures. Que si pourtant je m'avisais d'en parler chez les miens : Bah! tout ce tapage et tous ces contes, ce n'est que de la ruse, et c'est elle-même qui s'arrange de la sorte; fol entêtement de vieillard qui ne veut point en avoir le démenti.... Je pestais, et je rongeais mon frein!

D'autres fois, et tandis qu'elle reposait sans dormir, le Fausseux arrivait droit sur elle et l'oppressait de son poids, comme un cauchemar. Tu ne le vois donc pas, Alphonsine? il m'étouffe, il me foule, il me martyrise. Cours vite, appelle ton oncle.... Le grand-oncle, vieux militaire, ne croyait guère à ces sortes d'ennemis et vivait fort à l'écart, très-ennuyé des manies ou des tours *de sa pauvre moitié!* presque honteux, il se donnait quelquefois la peine de venir, et, *le sabre* en main, il frappait par complaisance la place que sa femme indiquait. Je sais bien que je ne puis frapper que l'air, me disait-il. Mais il espérait donner satisfaction par cette pantomime à une pauvre tête égarée. — Courage! Bon! s'écria quelquefois ma tante, le voilà qui fuit; il saigne; vous *l'avez blessé.*

Nous nous taisions; mais, coïncidence inconcevable! nous remarquâmes que presque toujours, après ces ridicules exploits, les gens du dehors nous disaient : Le Faucheux a donc fait quelque chute? il a donc eu quelque querelle, car il est blessé.... Nous n'étions guère séparés de lui que par la distance d'une à deux lieues.

Un beau jour, je vis tout à coup ma tante se précipiter sur un vase d'eau bouillante et le lancer au milieu de la

chambre. Tu l'as bien vu, cette fois, dit-elle, se croyant vengée. J'étais seule avec ma tante, et je n'avais vu voler que de l'eau chaude!

On attendait ce jour-là le Fausseux à la ville, où l'appelaient des affaires impérieuses, mais il s'abstint d'y venir. — Quel motif si puissant a donc pu le retenir contre de si pressants intérêts? Oh! nous dit quelqu'un de son village, il est au lit; il lui est arrivé malheur, on ne sait comment; il a tout le corps échaudé.

Ces accidents, *bien rapprochés et bien constatés*, à deux ou trois reprises différentes, firent pâlir et déconcertèrent les rieurs de la famille. Mais, comme en présence de tels effets, on ne parvenait point à s'en expliquer les causes, il fut procédé dans cette modeste famille comme on procède en mainte académie : Le surnaturel est impossible, se dit-on, par conséquent il y a ruse, hasard, erreur. Et l'incrédulité, quoique cheminant d'un pied boiteux, finit par prendre les devants sur le bon sens.

Mère de famille depuis longtemps et parvenue à l'opulence, douée d'un esprit beaucoup plus pénétrant que cultivé, remarquable par une verve d'orgueil et d'impertinence dont elle nous permet quelquefois encore de la plaisanter, l'Alphonsine de notre récit repasse avec émerveillement en elle-même ce long épisode de sa vie passée. Ce qu'elle eut quelques raisons de nous confier dans l'origine, elle nous le raconte encore ou répond à nos insidieuses questions de *juge instructeur* sans jamais varier ni sur les faits dont, à son insu, nous eûmes grand soin de prendre notes sur notes à plusieurs années d'intervalle, ni sur ses impressions primitives. Elle redit sans broncher, et par quelque côté que l'on entame la question, ce que tant de fois elle nous raconta naïvement, et sans y rien comprendre. Mais nous savions écouter sans rire le récit d'incidents qui, par la raison même de leur apparente absurdité, nous semblaient ne pouvoir être la charpente d'un conte de la part de gens médiocrement lettrés, il est vrai, mais trop spirituels et sensés pour ne pas savoir, s'ils y prenaient le moindre goût, fort agréablement conditionner un mensonge.

Quelques paroles bien claires, échappées aux personnes les moins incrédules de cette famille, nous firent apprécier, d'ailleurs, tout ce qu'il y eut de gravité dans ce drame, où l'Eglise, après avoir mûrement conduit son enquête, intervint, et dont le moindre retentissement fut toujours soigneusement étouffé [1].

Le lecteur peut, sans inconvénients, supprimer ce récit s'il n'y découvre point une garantie suffisante, et je ne l'accepterais, *à sa place*, que sous bénéfice d'inventaire. Mais il me permettra de le transporter brusquement dans les régions du nouveau monde, aussi favorables que le furent celles du monde ancien à l'éclosion et à la multiplication de cette sorte de prodiges! Il me permettra, par cela même, de lui faire observer *le caractère d'universalité de ce phénomène étrange*, ce qui équivaut à dire une des plus fortes preuves de son existence. Et comment d'ailleurs imaginer, comment inventer un ordre de faits dont l'étrangeté bizarre étonne, bouleverse, irrite la raison, qui ne se décide à se rendre que devant la multitude et la qualité des témoignages; disons plutôt que devant la décomposition, la vue distincte des parties dont se compose ce phénomène, inexplicable en dehors de son analyse? L'exemple unique et concluant que nous nous proposons de citer, sur ce terrain, appartient au Nagualisme dont, plus tard et ailleurs, un de nos chapitres révélera les mystères.

Parmi les faits étranges qui se sont passés sous les yeux de M. de Saulcy, ce membre spirituel et courageux de l'Institut, il en est que je lui entendis raconter à diverses reprises : « Sais-tu ce que j'ai dans ma poche? dit M. de Saulcy à l'un des invisibles qui se prêtaient à ses expériences tabulaires. — Un pistolet. — Et que dois-je en faire? — Tirer sur moi. Me méfiant de cette réponse, j'hésitai, et je luttai pendant plus d'un jour, sans cesse près de céder à la démangeaison de faire feu sur la table; mais la crainte des résultats possibles me retint le doigt sur la gâchette. A quelque temps de là, l'invisible prétendit que ce coup de feu m'eût fait au visage une blessure inguérissable. — Mais, repris-je, la balle se fût enfoncée dans la table. — Oui, sans doute, et tu eusses compté deux trous : le premier dans la table et le second dans ta tête. » Il est vrai que parole de démon n'est point parole d'Evangile.

Le mot *nagual* a le sens de génie et de démon. Les initiateurs du nagualisme, ou de la société occulte et magique du Mexique, se laissèrent facilement baptiser par les prêtres espagnols à l'époque de la conquête. Il s'agissait pour eux de conserver une vie tranquille, en couvant et en propageant leur haine contre la religion de conquérants barbares. Car, dans l'esprit des malheureux vaincus, la religion du vainqueur, le dieu de l'oppresseur était son complice. Aussi, l'un de leurs premiers empressements était-il de retourner à leurs dieux, à leurs génies, au culte chéri du nagual, et de se purger de leur baptême comme d'une souillure.

Rentré dans sa voie première, et la foulant avec le zèle du sectaire, l'initiateur nagualiste pénétrait dans les familles indigènes; il y provoquait les défections à la foi chrétienne et faisait renoncer au Sauveur celui qu'il prétendait sauver, l'obligeant à maudire et la Vierge mère et les saints. Il lui lavait ensuite la tête et les parties du corps soumises aux onctions du baptême, afin d'en effacer la trace et de le débaptiser. Mais, lorsqu'il ne s'agissait que d'un tout jeune enfant, le cérémonial nagualique précédait le baptême chrétien, et d'avance, il en annulait les effets. Ainsi l'affirmait l'initiateur.

Dévoué au génie qui, selon l'expression de l'évêque de Chiapas, devait être comme son ange gardien, le nouveau-né subissait alors une première épreuve, celle du sang, que le nagualiste lui tirait de l'oreille ou de la langue pour l'offrir au démon ou nagual, en signe de pacte et de servage. Un rendez-vous désignait ensuite à la famille de l'enfant le lieu secret, la forêt, l'antre, où le néophyte, ayant atteint l'âge de raison, serait tenu de se rendre pour renouveler ses vœux et ratifier de sa bouche le pacte conclu sous son nom avec le nagual.

A cette seconde et décisive époque, nous dit le R. P. Burgoa, cité par M. l'abbé Brasseur, le nagualiste endoctrine l'adolescent, et lui inculque d'innombrables erreurs. Le nagual, c'est le Dieu qui lui a donné la vie. Continuant son œuvre, il vient le chercher en ami, et, désormais, il veillera sur ses jours sous une forme qui sera générale-

ment celle de l'une des bêtes de la création. Le néophyte acquiesce au sens de ces paroles, et l'initiateur l'engage aussitôt à le suivre au lieu du rendez-vous accepté par ses parents le jour de sa naissance. Là, au milieu des ténèbres de la nuit, il offre un sacrifice au génie qui se manifeste sous la forme de l'animal dont le récipiendaire portera le nom nagualique : lion, serpent, crocodile.... Mais, dès lors, plus de terreur à son aspect; cet animal se montre si docile, si prévenant, si doux, que la parole et la main de l'adolescent le recherchent et le caressent avec amour. Il sent à côté de lui le plus familier des esprits, le plus intime des génies.

Le pacte cependant a reçu son sceau. Les deux amis sont liés; et telle est l'étroitesse du lien qui les unit que, désormais, les deux amis ne sont plus qu'un. L'union s'étend même à ce point que l'on verra l'initié ressentir « jusqu'au contre-coup des dommages et des blessures que pourra recevoir l'animal » dont son nagual a revêtu la forme.... Ecoutons :

Le P. Diégo était un religieux de grand courage, et que nul danger n'intimidait. Un jour, il lui arriva de punir avec rigueur un Indien coupable d'une faute très-grande, et l'Indien en éprouva le ressentiment le plus vif. Résolu de se venger, il se posta dans une rivière que le religieux devait traverser pour aller confesser un moribond. Le P. Diégo partit tranquille, et chemina sur sa monture en récitant son office; mais, à peine entré dans la rivière, le cheval se sentit arrêté. Le religieux, baissant la tête, aperçut un caïman qui s'efforçait d'entraîner sous l'eau l'animal. A cette vue, donnant des rênes et invoquant le secours divin, il lança son cheval avec tant de vigueur qu'il entraîna hors de la rivière le caïman, que les ruades de la monture et une grêle de coups de bâton ferré appliqués sur sa tête contraignirent de lâcher prise. Le religieux continua sa route, le laissant étourdi sur le rivage; et son premier mouvement, lorsqu'il débotta, ce fut de raconter ce périlleux incident.

Or, il achevait à peine de confesser son malade qu'un messager passait, annonçant la mort de l'Indien qu'il avait

puni quelques jours auparavant ; le malheureux avait succombé sous les ruades du cheval que montait le P. Diégo. En effet, le religieux s'empressant d'aller aux informations, on trouva le caïman étendu sur le rivage, et l'Indien portait les traces mêmes des coups dont avait péri le caïman, c'est-à-dire son nagual.



Il entraîna le caïman hors de la rivière. (Page 116.)

J'interrogeai plus tard un jeune homme sur ce sujet, ajoute le P. Burgoa. — Oui, me dit-il, j'ai mon nagual. — Et, comme je l'en reprenais vivement : — Que voulez-vous, père! C'est avec ce sort que je suis né, je ne l'ai pas cherché! Depuis mon enfance *je vois* sans cesse cet animal auprès de moi ; j'ai coutume de manger ce qu'il mange, *de sentir les dommages qu'il éprouve*, et jamais il ne me fait de mal.... Il n'y avait aucun moyen de le désabuser, si grande est partout la puissance du

démon [1], mais surtout dans les pays idolâtres. Les missionnaires et les voyageurs de bonne foi ne sont que trop unanimes sur ce point, hélas!

M. l'abbé Brasseur [2] n'a pas même conçu l'idée d'envisager ces faits au point de vue de la magie. Je lui en exprimai mes regrets, lui témoignant l'espérance que, quelles que soient ses dispositions à l'égard du surnaturel, il voudrait bien profiter de quelque occasion nouvelle pour combler cette lacune dans ses ouvrages, et enrichir du fruit de ses recherches sur ce sujet ses très-remarquables travaux. Mais il fut, il est, il reste historien; et son histoire, par l'impartialité même que signale à l'endroit de la magie l'absence d'études et d'appréciations spéciales, jette sur l'universalité du phénomène démoniaque de la répercussion une lumière à laquelle nos yeux ne sauraient se fermer.

Le Cher GOUGENOT DES MOUSSEAUX.

[1] Pour comprendre cette opinion, il faut lire l'ouvrage dans le tissu duquel elle se démontre d'elle-même, et scientifiquement.

[2] Membre de la commission scientifique du Mexique.



LE NOMBRE QUATRE.

Le nombre quatre est bon, excepté dans la fièvre.
TISSOT.

Les nombres ont leur mérite et surtout leur influence, qui se sent moins aujourd'hui, mais qui autrefois faisait souvent oracle. On attachait surtout de l'importance aux nombres parfaits, comme trois, quatre, neuf. Le nombre douze était sacré, à cause des douze signes du zodiaque et des douze mois; le nombre sept, à cause des sept planètes et des sept jours de la semaine.

Le nombre quatre, l'un des plus parfaits, se rattache aux quatre saisons, aux quatre temps. Il y eut les quatre



épices, les quatre mendiants, et les quatre semences froides. On fit entrer ce mot dans beaucoup de locutions usitées. Des savants se sont mis en quatre pour prouver

que ce nombre était sacré, à cause des quatre éléments, des quatre points cardinaux, des quatre principaux vents, des quatre parties du monde, qui en a cinq, des quatre grandes monarchies, des quatre vertus cardinales, des quatre âges de la vie. Bernis fit un poëme sur les quatre parties du jour. *Le diable à quatre* est une expression qui devint, — au dernier siècle, — le titre d'un opéra comique. On divisa l'heure en quatre. Il y avait en Flandre les quatre métiers. Dans beaucoup de circonstances on va quatre à quatre. Il y a des choses qu'on ne dit qu'entre *quatre-s-yeux*. Le nombre quatre, qui prend ici un s, le prend encore d'une manière plus poétique dans la chanson de Marlborough :

> Je l'ai vu porter en terre
> Par quatre-s-officiers.

Ce sont deux curieuses exceptions, qui ne sont permises que là. Aussi l'estaminet des *Quatres Nations* à Bruxelles fait une faute d'orthographe sur son enseigne. L'hôtel des Quatre Fils Aymon se montre à Paris plus grammatical. Nous ne parlerons du jeu des quatre coins que pour faire remarquer qu'on l'appelle aussi le jeu du pot de chambre; ce qui n'est pas très-sensé.

Sans excepter complétement le roi de France Henri IV, les souverains qui ont eu ce numéro se sont fait noter assez mal : Jean IV en Brabant fut peu de chose; ainsi de Baudouin IV en Flandre, de Guillaume IV en Hainaut, de Charles IV en France, de Charles IV en Espagne. Cependant l'empereur Charles IV donna la fameuse bulle d'or.

Il était de la maison de Luxembourg, vous le savez. Il avait cela au moins de particulier qu'il était à genoux devant son nombre quatre, qu'il le choyait et l'idolâtrait, qu'il ne trouvait rien de si beau, de si nombreux, de si noble, de si harmonieux, de si doux et de si parfait. Il rangeait ses troupes sur quatre lignes, divisait ses armées en quatre corps, jurait par quatre, faisait quatre repas par jour, avait quatre palais, quatre chambres dans chaque palais, et dans ses quatre grandes salles d'honneur quatre cheminées, quatre tables, quatre portes, quatre lustres.

Il portait une couronne à quatre branches, un costume à quatre couleurs; il savait quatre langues.

Il épousa quatre femmes; de Blanche de Valois il eut



Blanche de Valois.

quatre filles, et d'Anne quatre fils, dont deux, Venceslas et Sigismond, furent empereurs après lui. Il était de bonne humeur le quatre du mois, et accordait ses grâces à quatre heures. Ses coches étaient attelés de quatre chevaux; on lui servait quatre plats à la fois; il buvait de quatre vins, et voulait qu'on lui fît quatre saluts.

Il poussa si loin cet amour pour le nombre quatre, qu'il divisa par quatre l'empire. Il institua quatre ducs; savoir, de Brunswick, de Souabe, de Bavière et de Lorraine;

quatre landgraves, de Thuringe, de Hesse, de Leuchtenberg et d'Alsace; quatre marquis, de Misnie, de Brandebourg, de Moravie et de Bade-la-Basse; quatre burgraves, de Merdebourg, de Nuremberg, de Reneck et de Stromberg; quatre comtes, de Clèves, de Schwartzemberg, de Saxe et de Savoie; quatre comtes capitaines de l'Empire pour la conduite des gens de guerre, savoir, de Flandre, de Tyrol, d'Aldenbourg, de Ferrare; quatre seigneurs, de Milan, de l'Escale, de la Mirandole et de Padoue; quatre grands abbés, de Fulde, de Kempten, de Weissemberg et de Murbach; quatre grands maréchaux de l'Empire, sires de Pappenheim, de Juliers, de Misnie et de Vistingen; quatre barons de l'Empire, sires de Limbourg en Franconie, de Tockembourg, de Westerbourg et d'Andelwalden; quatre chevaliers de l'Empire, sires d'Andelaw, de Meldinghen, de Strondech et de Fronberg; quatre grands veneurs de l'Empire, les sires de Horn, de Urach, de Schomberg et de Meisth; quatre officiers héréditaires de Souabe en l'Empire, l'écuyer tranchant de Walpurg, l'échanson de Radach, le maréchal de Mardoff et le chambellan de Kemnat; quatre écuyers de l'Empire, les sires de Waldeck, de Hirten-Fulchen, d'Arnsperg et de Ranbaw; quatre cités métropolitaines de l'Empire, Augsbourg, Aix-la-Chapelle, Spire et Lubeck; quatre villes rustiques de l'Empire, Cologne, Ratisbonne, Constance et Salzbourg; quatre possessions de l'Empire, Ingelheim, Alsdorff, Lichtenaw et Denckendorff; quatre bourgs de l'Empire, Aldenbourg, Meidebourg, Rothenbourg et Mecklembourg; quatre villages de l'Empire, Bamberg, Ulm, Haguenau et Schélestadt; quatre montagnes de l'Empire, Munnerberg, Friberg, Heidelberg et Nuremberg. Cette division bizarre subsista assez longtemps.

La mort de Charles IV fut accompagnée pour lui de petites vexations. Il mourut à soixante-trois ans; il eût voulu en avoir soixante-quatre, mais il en avait régné trente-deux ou huit fois quatre : ce fut une légère consolation.

Il vit venir sa dernière heure en 1378; ce nombre le désolait. Dans son agonie, qui eut lieu le 29 novembre, il

supplia ses quatre médecins de le conduire jusqu'au 4 décembre ; leurs efforts furent vains, il ne passa pas la jour-



née. Mais il eut le plaisir d'expirer à quatre heures quatre minutes, après avoir dit adieu quatre fois à toute sa cour, rangée autour de lui quatre par quatre.

Vous vous serez tenu à quatre en lisant cet article; c'est pourtant de l'histoire[1].

J. COLLIN DE PLANCY.

P. S. Un journal américain fait remarquer l'influence du nombre *sept* dans la vie du nouveau président des Etats-Unis, Johnson. Son nom a *sept* lettres; à quatorze ans (deux fois *sept*), il devient apprenti tailleur; il travaille pendant *sept* ans comme tailleur. Il avait vingt et un ans (trois fois *sept*) quand il abandonna cet état. En 1828 (quatre fois *sept*), il fut nommé alderman de la ville de Greenneville; en 1835 (cinq fois *sept*), il fut nommé député à la Chambre législative du Tennessee; en 1842 (six fois *sept*), âgé de trente-cinq ans, il fut envoyé au Congrès. Il entra au Sénat à l'âge de quarante-neuf ans (sept fois *sept*).

Le 7 mars 1862, il fut élu gouverneur militaire du Tennessee, et en 1864, âgé de cinquante-six ans (huit fois *sept*). il fut nommé vice-président des Etats-Unis.

[1] Voir *Légendes des douze convives du chanoine de Tours.* — Un bel in-8°, avec miniatures or et couleurs. Prix : 4 francs. H. Plon, éditeur.



LE DESTIN.

La nature est un tout composé de parties hétérogènes qui, réunies, forment la composition de ce que nous appelons l'univers; et dans cet empire de l'infini, un maître souverain règne en chef absolu, et il a établi des lois générales et constantes comme leur auteur. Ces lois sont la gravitation d'une infinité de globes, roulant dans l'espace avec une uniformité et une précision mathématiques et un enchaînement si prodigieux, que de tous les astres formant l'ensemble de le mécanique céleste, un seul dérangé de la position qui lui est assignée, il y aurait confusion et perturbation dans l'ordre admirable qui régit le monde physique; et nécessairement le monde moral se ressentirait de cette catastrophe, car il est impossible quand le corps souffre que l'âme se porte bien.

Les philosophes indiens, chinois, grecs et romains, ont tous cru à cet enchaînement dans la nature, et les savants de notre siècle nient les savants d'autrefois. Il est vrai que les sages de l'antiquité eurent des idées erronées sur la composition de l'univers; mais les philosophes de nos jours, qui expliquent la marche des astres par la gravitation, l'attraction et la répulsion, qui vous parlent des forces centrifuges et des forces centripètes sans définir ces lois, ou les définissant d'une manière à ne satisfaire ni la science ni l'ignorance, sont-ils plus clairs que les anciens? non.

Ce qu'il y a de positif, c'est que tout est mystère dans

la nature. Les grands mathématiciens nient tout ce qui ne s'explique pas par des lignes ou par des chiffres; âmes sèches comme les nombres qu'ils groupent, et figures anguleuses comme les triangles qu'ils tracent, ils deviennent matérialistes à leur insu et comme malgré eux.

Lequel est préférable de la superstition ou du matérialisme?

Selon moi, la superstition, malgré ses erreurs et les maux qu'elle peut engendrer, est préférable à ce froid matérialisme qui, semblable au serpent, vit sans cœur, et a le sang glacé. Voltaire, malgré sa verve railleuse et son incrédulité systématique, admettait le destin. Je me rappelle avoir lu dans ses œuvres ce passage : » Si tu étais maître de la destinée d'une mouche, tu le » serais de toutes les mouches, et alors tu serais aussi » grand que Dieu. » Et ailleurs : « Si le champ de ce » paysan a grêlé tel jour, c'est que ce dit jour ce champ » devait grêler. » Donc ce qui doit être ne peut pas ne pas être; voilà bien la philosophie de Voltaire qui admet le destin, et cette autorité en vaut bien une autre.

César, étant prévenu par sa femme de ne pas aller au Capitole, lui disant qu'elle avait eu un songe, dans lequel elle voyait une troupe de conspirateurs égorger son mari, et qu'elle craignait que ce songe ne fût un avertissement des dieux qui la prévenaient de la mort de celui auquel un trône était préparé dans l'Olympe, à côté des immortels, répondit : « Si je dois mourir, les dieux le savent; » je ne crains rien, ma carrière est remplie, les richesses » et les honneurs m'ont favorisé comme aucun des mor» tels; je n'ai plus rien à désirer, si je dois mourir, je » mourrai » Après avoir dit cela, César alla au Capitole et rencontra le poignard de Brutus. Il y fut moins heureux que le César moderne devant le Conseil des Cinq-Cents.

Napoléon croyait en son étoile. Apprenant que les Anglais avaient détruit la flotte qui devait être son refuge si les musulmans avaient été vainqueurs dans les batailles qu'il leur livra lors de l'expédition d'Egypte, dit à ses

soldats : « Nous sommes sur une terre étrangère, nous



» ne pouvons attendre aucun secours de notre patrie; eh
» bien, mes amis, il faut en sortir grands comme les an-
» ciens ! » Le 18 brumaire a prouvé au monde étonné
que cet homme, protégé du Dieu des batailles, avait tou-

jours confiance dans sa destinée, lorsqu'il allait en maître sommer le Directoire de donner une nouvelle constitution à la France, et lorsqu'il disait ce que les vieux débris de ses armées répètent encore : « Le boulet qui doit m'at- » teindre n'est pas encore fondu. » Si ce petit recueil me permettait de m'étendre plus longuement, je citerais bien d'autres faits qui prouvent que ce grand génie avait une entière confiance dans ses hautes destinées. Du reste, chacun connaît assez l'histoire de ce héros, sans aller à la recherche d'autres preuves. En lisant l'histoire ancienne, on rencontre un grand nombre de cas où des personnages célèbres lisaient dans le livre fermé de leur destin, comme le véritable somnambule déchiffre les péripéties des événements futurs. Je défie les plus fameux logiciens de trouver au fond de leur cervelle l'explication de ce phénomène; et jamais nos grands mathématiciens ne trouveront par des chiffres ou des figures triangulaires la solution de tels problèmes. Qui pourra expliquer comment une Sibylle, rencontrant une simple fille d'auberge, lui prédit qu'elle deviendrait femme d'un grand prince et qu'elle porterait une couronne impériale? cette fille fut sainte Hélène, femme de Constance Chlore et mère du grand Constantin.

La fin du XVIII[e] siècle vit paraître sur la scène du monde, tourmenté par le philosophisme, une femme qui, avec l'aide de la cartomancie, déchiffrait la terrible destinée de Robespierre, de Danton et du cynique Marat. Etrange aveuglement de ces hommes, qui vont demander à une pythonisse de leur dévoiler l'énigme de leur destinée, pendant que la guillotine, au nom de leurs terribles décrets, tranchait celle de tant d'autres ! Quoi qu'il en soit, tous ceux qui ont lu l'histoire de la république française, du consulat et de l'empire, connaissent mademoiselle Lenormand, et la prédiction qu'elle fit à madame de Beauharnais (prédiction qui lui avait déjà été faite par une négresse de la Martinique), lui disant que bientôt elle serait la femme d'un grand monarque, et qu'elle porterait la plus belle couronne du monde; mais qu'elle serait obligée de la céder à une autre femme : qui a jamais res-

senti les angoisses de Joséphine après cette terrible prédiction qui s'est accomplie à la lettre ?



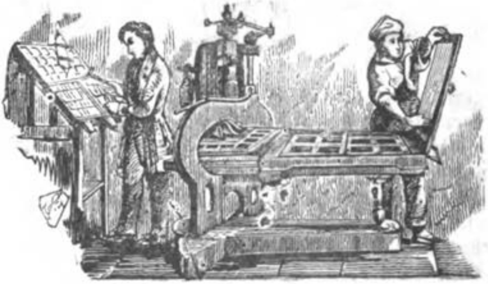
Il était donc aussi écrit dans le livre de l'avenir que, quatre-vingt-cinq ans après la mort de Voltaire, il n'y aurait juste que l'épaisseur d'une feuille de papier entre la bouche du portrait du roi de l'esprit humain et le nom d'un homme dont l'étoile imperceptible n'est vue de personne. Est-ce le hasard ou une destinée ? La bouche de François-Marie Arouet de Voltaire a dit : « Il n'y a point de hasard ».

Cet inconnu, dont le prénom est sur les lèvres du roi de l'esprit humain, le désirerait plutôt sur la bouche du roi de l'esprit divin ; mais est-on maître de sa destinée ? Non. A. Gaulier.

GUTENBERG ET SIGISMONDE.

(Traduit de l'allemand.)

Parmi les peuples qui se sont rendus les plus fameux par leurs inventions dans les sciences et les arts, les Allemands, sans contredit, figurent au premier rang. Une des inventions les plus importantes, celle qui porte comme sur les ailes du vent les œuvres du génie dans tous les pays du globe, c'est l'art de la typographie. Cet art est trop remarquable et trop intéressant en tout ce qui s'y rattache, pour ne pas accueillir favorablement chaque petit trait de son histoire que les ténèbres du passé n'ont pas enseveli.



Faust, l'inventeur de l'imprimerie, que l'Allemagne place avec orgueil parmi ses hommes les plus illustres, vivait à Mayence, où il s'occupait, infatigable de zèle, à sonder ses secrets et à les perfectionner. Il était veuf et père d'une fille. Il avait une sœur qui était mariée à un riche négociant d'Augsbourg. Faust, se voyant empêché par ses travaux de soigner comme il l'aurait voulu l'é-

ducation de son enfant, la plaça chez sa sœur, qui lui promit de l'élever avec une maternelle sollicitude. Dès lors, sans inquiétude pour sa fille, l'ingénieux inventeur pouvait employer tout son temps au profit et au développement de l'art nouveau qu'il venait de créer.

Bientôt Faust s'attacha un compagnon. C'était Jean de Gutenberg; la douceur et la probité étaient ses qualités. Jean s'efforçait d'entrer dans les idées de son maître et partageait son labeur. Leur travail consistait à creuser les lettres dans une planche en bois qui formait une page. Cette planche, une fois employée, devenait inutile pour toute autre impression. C'était, on le conçoit aisément, une besogne onéreuse et excessivement lente.

Remplies par un travail assidu, plusieurs années s'écoulèrent rapidement. Cependant l'amour paternel se faisait violence : Faust songeait à sa fille. La persuasion qu'elle était mieux élevée à Augsbourg que chez lui avait seule pu le déterminer à ne pas déjà la rappeler. Mais quand l'enfant fut devenue une jeune fille, il pria sa sœur Clara de lui ramener celle dont il sentait si vivement l'absence. Cette sœur avait trop de grandeur d'âme pour ne pas consentir, sans différer un instant, au désir de son frère. — M. Walter et sa femme reconduisirent leur jeune nièce jusqu'à Mayence.

La joie régna dans la demeure du plus heureux des pères quand il apprit cette visite. Toute sa maison prenait un aspect de fête. Dame Gertrude — une parente pauvre qu'il avait attachée à son ménage — faisait maints apprêts, en ayant soin surtout que la cave et la cuisine fussent bien fournies, afin de recevoir de leur mieux les hôtes chéris qu'ils attendaient.

Quelque grande qu'eût été l'attente du père en se représentant sa fille après une si longue absence, elle fut cependant bien surpassée, quand, au jour annoncé, la porte de sa chambre s'ouvrant soudain, une personne entra dont les riches habits, l'air noble et la svelte stature annonçaient à Faust une dame de condition. Mais avant même qu'il eût le temps de se lever de son siége, elle courut à lui et se jeta dans ses bras.

Pendant qu'elle lui prodiguait mille caresses, Faust la regardait avec étonnement. Il reconnut enfin sa fille, sa bien-aimée Sigismonde, qui, ayant aperçu de loin la maison paternelle, avait devancé de quelques pas ses conducteurs, ne pouvant plus maîtriser l'impatience de revoir l'auteur de ses jours. On devine la joie du père, lequel s'empressa, comme on pense, de faire retentir la maison de ses cris d'allégresse, et de présenter sa fille à Gertrude. Peu d'instants après arrivèrent aussi Clara et son



mari. Faust les accueillit avec joie et se répandit envers eux en d'interminables remercîments pour les soins in-

signes dont sa fille avait été l'objet. L'heureux père avait trop peu de ses deux yeux pour contempler l'enfant qui lui était rendue; n'étant encore qu'un bouton bien tendre, il l'avait confiée à sa sœur; maintenant on lui rendait une rose admirablement épanouie. La beauté de ses traits n'était qu'un reflet de la beauté de son âme, remplie de bonnes pensées et de sentiments généreux; pareille à un jardin magnifique où croissent les fleurs variées et odoriférantes, dont le passant respire le parfum délicieux. Ni les ouvrages d'agrément, ni les autres talents qu'affectionne son sexe, n'étaient étrangers à la jeune fille; elle savait aussi pincer de la guitare, et sa voix angélique, mêlée aux doux sons de l'instrument, produisait une harmonie céleste.

Plusieurs jours se passèrent au milieu d'une fête de famille. Enfin, M. Walter et sa femme songèrent à leur retour. La veille du départ, tous étaient encore réunis pour se réjouir en commun dans un repas d'adieu. Sigismonde était allée à la cuisine pour partager les occupations de la vieille Gertrude, tandis que son père se répandait de nouveau envers sa sœur en expressions de reconnaissance et en louanges sur l'enfant qu'elle avait élevée avec tant de soin.

— Assurément, dit M. Walter, vous pouvez être satisfait, fier même de votre enfant; une telle fille est une pierre précieuse, un diamant de prix, et heureux sera un jour l'homme dont elle fera le bonheur comme épouse!

— Ah! oui, reprit Faust enthousiasmé, mais aussi, je le déclare, ce ne sera point un homme ordinaire qui nommera sien ce trésor; il faut qu'il en soit digne, celui-là; il faut qu'il se distingue du reste de son sexe comme Sigismonde se distingue du sien.

Faust venait d'achever ces paroles, que Sigismonde rentra dans la salle : les verres se vidèrent à sa santé; tous étaient dans l'ivresse de la joie. Cependant, durant la conversation qui venait d'avoir lieu, Clara avait vu un des convives rougir, puis peu après devenir pâle comme un mort; il s'était levé en chancelant et avait abandonné la salle.



Le jeune homme devenait sombre et distrait.

C'était le jeune Gutenberg. Clara ne crut pas le moment convenable d'en faire la remarque à son frère, elle la communiqua seulement à la vieille Gertrude, elle qui devait continuer à Sigismonde les soins maternels dont sa tante l'avait entourée jusque-là.

M. Walter et sa femme retournèrent à Augsbourg. Sigismonde s'était séparée de ses bienfaiteurs non sans avoir versé d'abondantes larmes. Dès lors, toute à son père, elle coula une vie tranquille aux côtés de la bonne Gertrude, pour qui elle conçut bientôt une affection filiale. Quant à Faust, il rentra paisiblement dans son ancien régime, et reprit son travail avec une nouvelle ardeur. Bientôt il remarqua dans son compagnon un changement surprenant. Le jeune homme, autrefois si gai, si appliqué, qui avait toujours partagé les efforts de son maître, devenait sombre et distrait. Quand il le surprenait dans ses rêveries, Faust croyait voir dans ses yeux une flamme qu'il n'avait jamais vue auparavant. Il lui disait de temps à autre : « D'où vient donc, mon ami, que tu parais si étrange depuis quelque temps? Moi qui avais toujours fondé sur toi mes espérances futures, c'est-à-dire que tu continuerais à t'appliquer de plus en plus au perfectionnement de l'art auquel j'ai consacré ma vie entière! Tu parais tous les jours plus abattu, et chaque fois que je te vois ainsi je sens mon courage défaillir. »

Alors Jean répondait : « Ah! cher patron, croyez-moi, j'aime votre art tout comme autrefois; mais, vous le savez, l'esprit le plus jovial a parfois sa mélancolie. Ah! si je pouvais un jour répondre selon votre désir à tout ce que vous attendez de moi! »

Puis Jean s'efforçait pendant quelque temps d'être plus assidu à l'ouvrage. Faust, tout absorbé dans son art, ne remarquait plus guère ni la noire humeur, ni la distraction de son compagnon; mais Sigismonde, la belle Sigismonde y faisait attention. D'abord elle n'avait vu en lui que le fidèle compagnon de son père; mais quand elle l'envisagea de plus près, son cœur sensible cessa d'être entièrement indifférent pour lui. Les yeux bruns de Jean, son regard plein de douceur, sa belle chevelure blonde,

sa taille déliée, sa vertu et l'humble modestie qui régnaient dans toute sa personne et dans ses actes, captivèrent peu à peu l'affection de Sigismonde.

La bonne Gertrude avait toujours témoigné trop de bienveillance à Jean pour combattre la bonne opinion que Sigismonde s'en formait. Se rappelant néanmoins le mot que lui avait confié Clara, Gertrude fit tout ce qu'elle put pour détourner du jeune homme les pensées de Sigismonde; mais celle-ci savait toujours conduire sur lui le sujet de la conversation, et la bonne vieille, avant qu'elle s'en aperçût elle-même, laissait parfois échapper un trait de louange qui rendait Jean plus aimable encore aux yeux de la jeune fille.

Ce qui la touchait le plus, c'était la mélancolie dont Jean était sans cesse accablé. Quoiqu'il n'osât lever sur elle un œil suppliant, Sigismonde savait néanmoins le comprendre, grâce à cette intuition que possèdent les filles, même les plus candides. Elle aurait voulu être sa confidente pour le consoler dans son chagrin; mais elle n'osait rien faire paraître. Cependant, une occasion favorable allait bientôt se présenter.

C'était un dimanche, après dîner : le soleil souriait du haut du firmament. Faust était allé rendre visite à l'un de ses amis, et son compagnon aussi était sorti à ce moment-là. Sigismonde cheminait seule au jardin, dans l'intention de cueillir des fleurs pour se former un bouquet, étant invitée ce jour-là à une petite fête, où elle devait aller avec dame Gertrude. Elle errait au milieu des parterres colorés, non pas comme une jeune fille qui se prépare à une fête, mais pensive et la tête tristement baissée. « Ah ! se disait-elle, le temps va encore me sembler bien long aujourd'hui; oui, bien long, car... Jean ne sera pas avec nous à la fête. »

Tout en se dirigeant vers un berceau que couvraient d'épaisses branches de chèvrefeuille, l'image de Jean planait encore dans son esprit. Soudain elle s'arrête... elle croit avoir un éblouissement... mais non, elle ne se trompe pas, c'est bien celui qui faisait l'objet de ses pensées qu'elle aperçoit au fond du berceau. Il était telle-

ment absorbé dans ses rêveries qu'il n'avait pas entendu les pas de Sigismonde. La consternation de cette dernière se changea bientôt en joie quand elle vit que celui qu'elle croyait en joyeuse compagnie était solitaire et rêveur à cet endroit. Elle éprouvait déjà une satisfaction intérieure à pouvoir enfin, en cette occasion, le soulager par quelques consolantes paroles. Cependant un pressentiment secret l'avertissait de l'aveu qu'elle aurait peut-être à soutenir. Mais, son père ne lui ayant jamais fait connaître son intention à ce sujet, et sachant en outre qu'il chérissait beaucoup le jeune homme, elle ne vit pas de motif pour craindre l'aveu dont elle avait le pressentiment.

Elle resta quelques instants immobile à l'entrée du berceau, puis elle l'appela : « Jean ! pourquoi donc êtes-vous si abattu et seul dans ce lieu ? »

Jean leva la tête comme un homme réveillé d'un profond sommeil; il demeura tout interdit en apercevant Sigismonde.

« Je vous croyais aujourd'hui avec vos amis, continua-t-elle; c'est dimanche, et il fait si beau temps ! Vous ne trouvez donc pas de plaisir à la promenade ? vous ne jouissez point de la liberté.

— Ah ! mademoiselle, fit Jean avec un gros soupir, en se levant de son siége; ah ! mademoiselle, il n'y a plus pour moi ni plaisir ni liberté en ce monde !....

— Que dites-vous, Jean ? je ne puis me rendre compte de ces énigmes exprimées avec tant de sang-froid.

— Ah ! Sigismonde, épargnez-moi, je vous prie, ces questions, laissez-moi dans ma douleur. »

Sigismonde vit avec anxiété qu'il allait sortir du berceau sans qu'elle pût lui arracher une explication. « Si le moment favorable m'échappait, » pensa-t-elle... puis, toute troublée, elle reprit : « Pourquoi donc, Jean, êtes-vous à mon égard si mystérieux, envers moi qui suis la fille du plus intime de vos amis ?

— Hélas ! c'est précisément pour cette seule raison, s'écria-t-il avec un accès de désespoir, que je dois vous cacher le sujet de mon chagrin.

— Je crois que vous vous trompez, fit Sigismonde attendrie.



— Figurez-vous, reprit Jean, figurez-vous un homme possesseur d'un diamant précieux, que ce diamant soit son unique bien, que beaucoup de grands et de riches

cherchent à l'envi à l'acquérir; et moi, misérable, j'y élèverais des prétentions?...

— Eh bien, reprit Sigismonde, si le diamant disait qu'il ne consentirait jamais qu'une autre main s'emparât de lui que celle qu'il voudra bien choisir... »

Jean fixa sur elle un regard de doute. « Qu'entends-je, dit-il. O Sigismonde! vous raillez un malheureux que le sort persécute!

— Non, mon ami, non, je ne vous raille point, répondit la jeune fille, en prononçant ces mots d'un ton si sincère, si persuasif, que Jean fut pleinement convaincu de la réalité de son bonheur.

— O ciel! s'écria-t-il, c'est donc vrai! c'est donc vrai que Sigismonde éprouve pour moi le même sentiment qu'elle a fait naître dans mon âme! Ah! mon bonheur... oui, mon bonheur est désormais assuré!... Mais, reprit-il soudain, grand Dieu! quel obstacle... j'avais oublié, dit-il à Sigismonde, que votre père s'opposera à notre liaison... Ah! les paroles épouvantables qui sortirent de sa bouche lors du départ de madame votre tante...

— Quelles paroles donc? dit Sigismonde avec frayeur.

— Elles sont gravées en traits de feu au fond de mon cœur, dit Jean. Ce jour-là M. Walter était présent aussi; votre père parlait de vous : « Ah! s'écria-t-il, je le déclare, ce ne sera point un homme ordinaire qui nommera sien ce trésor; il faut qu'il en soit digne, celui-là, il faut qu'il se distingue du reste de son sexe comme Sigismonde se distingue du sien. »

— Eh quoi! Jean, ces paroles vous épouvantent? Remarquez donc que mon père se forme de moi une trop haute opinion. D'ailleurs, si vous m'aimez sincèrement, cet amour ne saurait-il imprimer à votre âme une force qui vous rendrait capable d'atteindre à un haut degré de perfectionnement de vos productions artistiques?

— Oui, cela est vrai! s'écria Jean, dont les yeux étincelaient d'ivresse, oui, votre amour désormais me ranimera et me rendra capable de produire un chef-d'œuvre de perfection! Que cette résolution, chère Sigismonde, vous soit mon serment de fidélité. »

En disant ces mots, Jean lui présenta la main; la jeune fille y attacha la sienne. Ils convinrent qu'ils vivraient comme par le passé, sans se permettre plus d'intimité qu'ils n'en avaient eu jusque-là, en attendant que Jean osât dévoiler le secret à son maître. On comprend, néanmoins, que nos jeunes gens ne furent pas sans avoir quelque appréhension touchant l'avenir. Sigismonde, surtout, demanda plus d'une fois de tendres consolations à la bonne



Gertrude, qui ne se fit pas faute de les lui prodiguer.

Quoi qu'il en soit, dès ce jour, le jeune Gutenberg parut prendre une vie toute nouvelle. Faust vit avec plaisir que son compagnon avait repris au travail son zèle et son ardeur d'autrefois. Un jour, se trouvant seul, le jeune artiste se laissait aller à quelques réflexions. Il avait sous les yeux une planche achevée où toutes les lettres figuraient en relief. Sigismonde faisait l'objet de ses pensées, et il cherchait un moyen pour imprimer ce nom si cher le plus promptement possible. Alors il désigna sur la planche les lettres nécessaires pour la formation de ce nom; puis, l'œil fixé sur ces lettres, il lui sembla qu'elles grossissaient d'entre les autres.... Tout à coup une idée lui vint: il faudrait les réunir, ces lettres, se disait-il... Si je les rendais mobiles!...

Faust, mandé par l'archevêque de Mayence, avait été chargé d'un ouvrage très-important : il s'agissait de l'impression des saintes Ecritures. Mais, pour certaines raisons majeures, le prélat désirait une édition en *peu de temps*. Absorbé par ces pensées, Faust, de retour chez lui, communiqua aussitôt cette nouvelle à son compagnon : « Soit, lui dit-il, que nous employions beaucoup d'ouvriers, si nous pouvons en avoir; néanmoins, combien de temps ne nous faudrait-il pas, avant d'avoir découpé toutes les planches d'un aussi vaste ouvrage?

— Mais, maître, répondit Jean en souriant, s'il y avait un moyen de faire tout cela en fort peu de temps? »



Faust l'écoutait avec incrédulité.

« Voyez, continua le jeune homme, je vais écrire quelques phrases sur ce chiffon de papier, et dans peu d'instants vous les verrez imprimées. »

Jean courut à l'imprimerie, composa en hâte les lignes qu'il avait tracées au crayon, en tira une épreuve qu'il porta aussitôt à son maître.

Frappé d'étonnement, Faust saisit le papier sans pouvoir se rendre compte de la vitesse de l'impression. Il y lut à haute voix les lignes qui y étaient tracées.

« O mon fils! s'écria Faust en prenant le jeune homme dans ses bras; ô mon bien-aimé disciple! Ah! non, non, je ne me suis point trompé en fondant sur toi toutes mes espérances! — Mais je suis impatient, mon ami, de connaître le miracle qui t'a mis en état de faire en si peu de temps une impression si parfaite. »

Jean communiqua tout à son maître; il lui dit que toujours il avait eu pour objet de ses pensées et de ses efforts la découverte d'un moyen pour parer à l'inconvénient de la lenteur typographique; qu'une soudaine inspiration lui avait fait connaître ce moyen qui, par l'emploi des lettres mobiles, permettait d'imprimer avec une activité surpre-

nante. Ensuite Jean lui mit sous les yeux les lettres avec leurs accessoires dont il s'était servi. Faust en fut enchanté et adopta le système des lettres mobiles avec le plus grand contentement. — Voilà cette précieuse invention à laquelle aujourd'hui encore tout l'univers marie avec reconnaissance le nom de Jean de Gutenberg.



Faust reprit : « O Jean! mon cher ami, dis-moi, je t'en prie, dis-moi par quoi je pourrai te récompenser, toi qui me procures aujourd'hui une joie si indicible, toi qui me rends si heureux ! »

Jean, en rougissant, jeta un regard timide et significatif sur Sigismonde.... « O mon père! fit-il enfin, mon père! j'ai reçu de vous la plus belle récompense que vous

pouviez me donner, puisque, il y a un instant, vous m'avez appelé votre fils !.... Relisez, je vous prie, les lignes que je vous ai données, et vous y verrez ce qui peut seul faire le bonheur de ma vie.

— Et aussi le bonheur de votre fille, mon bien-aimé père ! » dit Sigismonde en se jetant à ses pieds.

Faust parcourut de nouveau l'épreuve qu'il avait d'abord lue rapidement sans chercher le sens des paroles : il comprit tout.

« Puisqu'il en est ainsi, dit-il avec attendrissement, en unissant leurs mains, — tandis que la bonne Gertrude, pleurant de joie maternelle, voyait s'accomplir le plus vif de ses désirs ; puisqu'il en est ainsi, soyez heureux, mes enfants, dit le père en les embrassant ; et les premiers noms que le nouvel art glorifiera seront ceux de *Gutenberg et Sigismonde.* »

Jos. K., *typographe.*





— Comment, Madeleine, vous allez nous faire manger du chat?
— Hi! madame, c'est m'sieu qui l'a tué, et qui croyait que madame ne s'apercevrait pas...



Une tentation.



Un refuge pour le gibier intelligent



La chasse étant ouverte...

(Extrait du *Petit Journal pour rire*. **Abonnement, 6 fr. par an; dép., 8 fr.; un numéro par semaine, 10 c.)**

notre époque surtout, gardent le célibat, et pourquoi cela? C'est, comme nous venons de le dire, que le froid matérialisme a glacé nos cœurs, que nous ne vivons plus que par la matière. La raison, grande déesse née du philosophisme, a envahi le monde, et, depuis qu'elle règne en souveraine, en sommes-nous plus heureux? hélas! non. Cet amour chevaleresque du moyen âge, descendant du seigneur au *vilain*, rendait ce dernier aussi et peut-être même plus heureux que le maître, car toute l'ambition d'un homme qui ne possède que son cœur est de le donner à quelqu'un qui sache en apprécier les élans et qui y réponde sincèrement. Ordinairement l'amour n'élit pas domicile au sein des richesses et de l'abondance, il est comme la religion du Christ, logé chez l'ouvrier et l'homme des champs. Au reste, qui dit amour sincère dit vraie religion, et qui dit religion sincère dit amour vrai.

Que voit-on de nos jours? des mariages faits comme un problème d'arithmétique dont, le plus ordinairement, le résultat est une grande déconfiture pour les parents et les jeunes mariés, parce que ce résultat ne donne pas la solution exacte que l'on demandait. Eh! qu'est ce qu'on demandait donc? premièrement de l'argent, secondement de l'argent, et troisièmement de l'argent. Pourquoi ne s'occupe-t-on pas des qualités physiques, et surtout des qualités morales? par la raison toute simple que la société renferme ces qualités dans les trois mots ci-dessus et ces trois mots n'en font qu'un. Au grand siècle dans lequel nous sommes, chacun s'incline devant ce dieu-métal : c'est *l'alpha et l'oméga*.

Contrairement aux lois de *Madame Raison*, un déshérité, un oublié du dieu-argent ayant, malgré les idées du jour, confiance au surnaturel et en Dieu, à ce Dieu qui tient comme un grain de sable le globe dans ses mains, a vu dans le résidu déposé dans la soucoupe d'une tasse de café, qui lui était préparée, un ange tenant un enfant encore au maillot, et cet ange sera un jour sa femme; croyez ce prodige si vous voulez, lecteurs.

A. GAULIER.

DU DON DE PRÉDICTION.

Ce n'est plus un doute pour personne que dans certains états morbides ou dans quelques rares dispositions physi-



Le magnétisme.

ques, ou bien encore sous l'influence du magnétisme, des individus se trouvent doués d'une sorte de seconde vue et peuvent prédire l'avenir.

Des faits nombreux ont été constatés par la médecine elle-même.

Nous empruntons le suivant à un très-curieux ouvrage, *le Merveilleux*[1], par Hippolyte Blanc.

« Pierre Cazot, âgé de vingt ans, ouvrier chapelier, né d'une mère épileptique, était sujet depuis dix ans à des attaques d'épilepsie qui se renouvelaient cinq ou six fois par semaine, lorsqu'il entra à l'hôpital de la Charité dans les premiers jours du mois d'août 1827. Il fut soumis de suite au traitement du magnétisme, s'endormit à la troisième séance, et devint somnambule à la dixième, qui eut lieu le 19 août. Ce fut alors à neuf heures du matin qu'il annonça que le jour même, à quatre heures après midi, il aurait une attaque d'épilepsie, mais qu'on pouvait la prévenir si on le magnétisait un peu auparavant. On préféra vérifier l'exactitude de sa prévision, et aucune précaution ne fut prise pour s'y opposer. On se contenta de l'observer sans qu'il s'en doutât. A une heure il fut saisi d'une violente céphalalgie; à trois heures il fut forcé de se mettre au lit; à quatre heures précises l'accès éclata. Sa durée fut de cinq minutes. Le surlendemain, Cazot étant en somnambulisme, M. Fouquier lui enfonça à l'improviste une épingle d'un pouce de long entre l'index et le pouce de la main droite; il lui perça avec la même épingle le lobe de l'oreille; on lui écarta les paupières et on frappa plusieurs fois la conjonctive avec la tête d'une épingle sans qu'il donnât le moindre signe de sensibilité. La commission se rendit à l'hôpital de la Charité le 24 août, à neuf heures du matin, pour suivre les expériences que M. Fouquier, l'un de ses membres, avait le projet de continuer sur lui. M. Foissac, qui l'avait déjà magnétisé, se plaça en face, et à six pieds de distance de Cazot; il le fixa, ne fit aucun geste avec les mains, garda le silence le plus absolu, et Cazot s'endormit en huit minutes. Trois fois on lui plaça sous le nez un flacon plein d'ammoniaque : sa figure se colora, la respiration s'accéléra, mais il ne se réveilla pas. M. Fouquier lui enfonça dans l'avant-bras

[1] *Le Merveilleux dans le jansénisme, le magnétisme, le méthodisme et le baptisme américain, l'épidémie de Morzine, le spiritisme.* Recherches nouvelles, par Hippolyte Blanc. — Un vol. in-8°. Prix : 6 fr. *franco.* H. Plon, éditeur.

une épingle d'un pouce. On lui en introduisit une autre à une profondeur de deux lignes, obliquement, sous le sternum, une troisième, obliquement aussi, à l'épigastre, une quatrième perpendiculairement dans la plante du pied. M. Guersant le pinça à l'avant-bras de manière à y laisser



A quatre heures précises l'accès éclata.

une ecchymose; M. Itard s'appuya sur sa cuisse de tout le poids de son corps. On chercha à provoquer le chatouillement en promenant sous le nez, sur les lèvres, sur les sourcils, les cils, le cou et la plante du pied, un petit morceau de papier : rien ne put le réveiller. Nous le pressâmes de questions.... Combien aurez-vous encore d'accès? — Pendant un an. — Savez-vous s'ils seront rappro-

chés les uns des autres. — Non. — En aurez-vous un ce mois-ci? — J'en aurai un lundi 27, à trois heures moins vingt minutes. — Sera-t-il fort? — Il ne le sera pas la moitié de celui qui m'a pris dernièrement. — Quel autre jour aurez-vous un autre accès? — Après un mouvement d'impatience il répond : D'aujourd'hui en quinze, c'est-à-dire le 7 septembre. — A quelle heure? — A six heures moins dix minutes du matin. — La maladie d'un des enfants de Cazot le força de sortir ce jour-là même, 24 août, de la Charité. Mais on convint de l'y faire revenir le lundi 27 au matin, pour observer l'accès qu'il avait annoncé devoir arriver le même jour, à trois heures moins vingt minutes. Le concierge ayant refusé de le recevoir lorsqu'il s'y présenta, Cazot se rendit chez M. Foissac pour se plaindre de ce refus. Ce dernier préféra, nous a-t-il dit, dissiper cet accès par le magnétisme, que d'en être seul témoin : nous n'avons pu, par conséquent, constater l'exactitude de cette prévision. Mais il nous restait encore à observer l'accès annoncé pour le 7 septembre, et M. Fouquier, qui fit entrer Cazot le 6 à l'hôpital, sous prétexte de lui donner des soins qu'il ne pouvait recevoir hors de l'établissement, le fit magnétiser dans le courant de cette journée du 6 par M. Foissac, qui l'endormit par la force seule de sa volonté et la fixité de son regard. Dans ce sommeil, Cazot répéta que le lendemain il aurait une attaque à six heures moins dix minutes, et qu'on pourrait la prévenir s'il était magnétisé un peu auparavant. A un signal convenu et donné par M. Fouquier, M. Foissac, dont Cazot ignorait la présence, le réveilla, comme il l'avait endormi, par la force seule de sa volonté, malgré les questions qu'on adressait à ce somnambule, et qui n'avaient pas d'autre but que de lui cacher le moment où il devait être réveillé. Pour être témoin du second accès, la commission se réunit le 7 septembre, à six heures moins un quart du matin, dans la salle St-Michel de l'hôpital de la Charité. Là elle apprit que la veille, à huit heures du soir, Cazot avait été saisi d'une douleur de tête qui l'avait tourmenté toute la nuit, que cette douleur lui avait procuré la sensation d'un carillon, et qu'il avait eu des élancements dans les oreilles. A six heures moins dix

minutes, nous fûmes témoins de l'accès épileptique caractérisé par la roideur et la contraction des membres, la projection répétée et saccadée de la tête en arrière, la courbure arquée du corps en arrière, la clôture convulsive des paupières, la rétraction du globe de l'œil vers le haut de l'orbite, les soupirs, les cris, l'insensibilité au pincement, le serrement de la langue entre les dents. Tout cet appareil de symptômes a duré cinq minutes, pendant lesquelles il y a eu deux rémissions de quelques secondes chacune; et ensuite il y a eu un brisement des membres et une lassitude générale. Le 10 septembre, à sept heures du soir, la commission se réunit chez M. Itard, pour continuer ses expériences sur Cazot. Ce dernier était dans le cabinet où la conversation s'est engagée et a été entretenue avec lui jusqu'à sept heures et demie, moment auquel M. Foissac, arrivé depuis lui et resté dans l'antichambre, séparé de lui par deux portes fermées, et à une distance de douze pieds, commença à le magnétiser. Trois minutes après, Cazot dit : Je crois que M. Foissac est là, car je me sens *abasourdi*. Au bout de huit minutes il était complétement endormi. On le questionne, et il assure de nouveau que de ce jour en trois semaines, le 1er octobre, il aura un accès épileptique à midi moins deux minutes. Il s'agissait d'observer avec autant de soin que nous l'avions fait le 7 septembre l'accès épileptique qui avait été prédit pour le 1er octobre. A cet effet, la commission se rendit ce même jour, à onze heures et demie, chez M. Georges, fabricant de chapeaux, rue des Ménétriers, numéro 17, où Cazot demeurait et travaillait. Nous apprîmes de ce M. Georges que Cazot est un ouvrier très-rangé, d'une excellente conduite, et incapable, soit par la simplicité de son esprit, soit par sa moralité, de se prêter à une supercherie quelconque; que Cazot, ne se sentant pas bien portant, était resté dans sa chambre et qu'il ne travaillait pas; qu'il n'avait pas eu d'accès d'épilepsie depuis celui dont la commission avait été témoin à l'hôpital de la Charité; qu'il y avait en ce moment auprès de Cazot un homme intelligent, sur la véracité et la discrétion duquel on pouvait

compter; que cet homme n'a point annoncé à Cazot qu'il avait prédit une attaque pour aujourd'hui; qu'il paraît prouvé que M. Foissac a eu, depuis le 10 septembre, des relations avec ledit Cazot, sans qu'on puisse en inférer qu'il lui ait rappelé sa prédiction; et qu'au contraire ledit


Au bout de six minutes l'accès s'est terminé.

M. Foissac a paru attacher une très-grande importance à ce que personne ne rappelât audit Cazot sa prédiction. M. Georges monte à midi moins cinq minutes dans une pièce située au-dessous de celle où habite Cazot; une minute après, il est venu nous prévenir que l'accès avait lieu. Nous sommes tous montés à la hâte. MM. Guersant, Thillaye, Marc, Guéneau de Mussy, Itard et le rapporteur, au sixième étage, où étant arrivés, la montre d'un des commissaires marquait midi moins une minute au temps vrai. Réunis autour du lit de Cazot, nous avons trouvé l'accès épileptique caractérisé par les symptômes

suivants : roideur tétanique du tronc et des membres, renversement de la tête et parfois du tronc en arrière, rétraction convulsive par en haut du globe des yeux, dont on ne voit que le blanc; injection très-prononcée de la face et du cou, contraction des mâchoires, convulsions fibrillaires partielles des muscles de l'avant-bras et du bras droit; bientôt après, opisthotonos tellement prononcé que le tronc était soulevé en arc de cercle, et que le corps n'avait d'autre appui que la tête et les pieds, lesquels mouvements se sont terminés par une brusque détente. Peu de moments après cette attaque, c'est-à-dire après une minute de relâche, un nouvel accès semblable au précédent s'est déclaré. Il y a eu des sons inarticulés, la respiration était haletante, par secousses, le larynx s'abaissant et s'élevant rapidement, et le pouls battant de cent trente-deux à cent soixante fois. Il n'y a pas eu d'écume à la bouche, ni de contraction du pouce vers la face palmaire. Au bout de six minutes, l'accès s'est terminé par des soupirs, l'affaissement des membres, l'ouverture des paupières qui lui a permis de fixer les assistants d'un air étonné, et il nous a dit être courbaturé, surtout dans le bras droit. Quoique la commission ne pût douter de l'action bien réelle que le magnétisme produisait sur Cazot, même à son insu et à une certaine distance, elle voulut encore en acquérir une preuve nouvelle. Et comme il avait été prouvé dans la dernière séance que M. Foissac avait eu avec lui des relations, dans lesquelles il aurait pu lui dire qu'il avait annoncé une attaque qui devait arriver le 1er octobre, la commission voulut aussi, en provoquant de nouvelles expériences sur Cazot, induire M. Foissac en erreur sur le jour où son épileptique aurait l'attaque qu'il aurait annoncée d'avance. Par ce moyen nous nous mettions à l'abri de toute espèce de connivence, à moins qu'on ne suppose qu'un homme que nous avons toujours vu probe et loyal voulût s'entendre avec un homme sans éducation, sans intelligence, pour nous tromper. Nous avouons que nous n'avons fait ni à l'un ni à l'autre cette injure, et nous rendons la même justice à MM. Dupotet et Chapelain, dont nous avons eu plusieurs fois occasion de vous parler. La

commission se réunit donc dans le cabinet de M. Bourdois, le 5 octobre à midi, heure à laquelle Cazot y arriva avec son enfant. M. Foissac avait été invité à s'y rendre à midi et demi ; il arriva à l'heure dite, à l'insu de Cazot, se retira dans le salon, sans aucune communication avec nous. On alla cependant lui dire par une porte dérobée que Cazot était assis sur un canapé éloigné de dix pieds d'une porte fermée, et que la commission désirait qu'il l'endormît et l'éveillât à cette distance, lui restant dans le salon, et Cazot dans le cabinet. A midi trente-sept minutes, pendant que Cazot est occupé à la conversation à laquelle nous nous livrions, et qu'il examine les tableaux qui ornent le cabinet, M. Foissac, placé dans la pièce voisine, commence ses manœuvres magnétiques, et nous remarquons qu'au bout de quatre minutes Cazot clignote légèrement les yeux, qu'il a un air inquiet, et qu'enfin il s'endort en neuf minutes. M. Guersant, qui lui avait donné des soins à l'hôpital des Enfants pour ses attaques d'épilepsie, lui demande s'il le reconnaît. Réponse affirmative. M. Itard lui demande quand il aura un autre accès? Il répond que ce sera d'aujourd'hui en quatre semaines (le 3 novembre), à quatre heures cinq minutes du soir. On lui demande ensuite quand il en aura un autre ; il répond, après s'être recueilli et avoir hésité, que ce sera cinq semaines après le précédent qu'il vient d'indiquer, le 9 décembre, à neuf heures et demie du matin. Le procès-verbal de cette séance ayant été lu en présence de M. Foissac pour qu'il le signât avec nous, nous avions voulu, comme il a été dit ci-dessus, l'induire en erreur ; et en le lui lisant avant de le faire signer aux membres de la commission, le rapporteur lut que le premier accès de Cazot aurait lieu le dimanche 4 novembre, tandis que le malade avait annoncé qu'il aurait lieu le samedi 3. Il le trompa également sur le second, et M. Foissac prit note de ces fausses indications, comme si elles étaient exactes; mais ayant, quelques jours après, mis Cazot en somnambulisme, ainsi qu'il avait coutume de le faire pour dissiper ses maux de tête, il apprit de lui que c'était le 3, et non le 4, qu'il devait avoir son accès, et il en avertit M. Itard le 1er novembre,

croyant qu'il y avait eu erreur dans la rédaction de notre procès-verbal. La commission prit, pour observer l'accès du 3 novembre, les précautions qu'elle avait prises pour examiner celui du 1er octobre; elle se rendit à quatre heures du soir chez M. Georges; elle apprit de lui, de sa femme et d'un de ses ouvriers que Cazot avait travaillé comme de coutume toute la matinée jusqu'à deux heures, et qu'en dînant il avait ressenti du mal de tête; que cependant il était descendu pour reprendre son travail; mais que le mal de tête augmentant, et qu'ayant eu un étourdissement, il était remonté chez lui et s'était étendu sur son lit, où il s'est endormi. Alors MM. Bourdois, Fouquier et le rapporteur montèrent, précédés de M. Georges, vers la chambre de Cazot. M. Georges y entra seul et le trouva profondément endormi, ce qu'il nous fit remarquer par la porte qui était entr'ouverte sur l'escalier. M. Georges lui parla haut, le remua, le secoua par le bras sans pouvoir le réveiller, et à quatre heures six minutes, au milieu des tentatives faites par M. Georges pour le réveiller, Cazot a été saisi des principaux symptômes qui caractérisent un accès d'épilepsie, et semblables en tout à ce que nous avions observé sur lui précédemment. Le second accès annoncé dans la séance du 6 octobre pour le 9 décembre, c'est-à-dire deux mois auparavant, a eu lieu à neuf heures trois quarts au lieu de neuf heures et demie, un quart d'heure plus tard qu'il n'avait été prédit, et fut caractérisé par les mêmes phénomènes précurseurs et par les mêmes symptômes que ceux des 7 septembre, 1er octobre et 3 novembre. Enfin, le 11 février, Cazot fixa l'époque d'un nouvel accès au dimanche 22 avril, midi cinq minutes, et cette annonce se vérifia comme les précédentes, à cinq minutes près, c'est-à-dire l'accès arriva à midi dix minutes. Cet accès, remarquable par sa violence, par l'espèce de fureur avec laquelle Cazot se mordit la main et l'avant-bras, par les secousses brusques et répétées qui le soulevaient, durait depuis trente-cinq minutes, lorsque M. Foissac, qui était présent, le magnétisa. Bientôt l'état convulsif cessa pour faire place à un état de somnambulisme magnétique pendant lequel Cazot se

leva, se mit sur une chaise et dit qu'il était très-fatigué; qu'il aurait encore deux accès : l'un de demain en neuf semaines, à six heures trois minutes (25 juin). Il ne veut pas penser au deuxième accès, parce qu'il faut songer à ce



Somnambulisme magnétique.

qui arrivera auparavant (à ce moment il renvoie sa femme, qui était présente), et il ajoute que, environ trois semaines après l'accès du 25 juin, il deviendra fou; que sa folie durera trois jours, pendant lesquels il sera si méchant, qu'il se battra avec tout le monde, qu'il maltraitera même sa femme, son enfant, qu'on ne devra pas le laisser avec eux, et qu'il ne sait pas s'il ne tuerait pas une personne qu'il ne désigne pas. Il faudra alors le saigner de suite des deux pieds. Enfin, ajoute-t-il, je serai guéri pour le mois d'août ; et une fois guéri, la maladie ne me reprendra plus, quelles que soient les circonstances qui arrivent. C'est le 22 avril que toutes ces prévisions nous sont annoncées ; et deux jours après, le 24, Cazot, voulant arrêter un cheval

fougueux qui avait pris le mors aux dents, fut précipité contre la roue d'un cabriolet qui lui fracassa l'arcade orbitaire gauche, et le meurtrit horriblement. Transporté à l'hôpital Beaujon, il y mourut le 15 mai.... Nous voyons dans cette observation un jeune homme sujet depuis dix ans à des attaques d'épilepsie pour lesquelles il a été successivement traité à l'hôpital des Enfants, à Saint-Louis, et exempté du service militaire. Le magnétisme agit sur lui, quoiqu'il ignore complétement ce qu'on lui fait. Il devient somnambule. Les symptômes de sa maladie s'améliorent; les accès diminuent de fréquence; les maux de tête, son oppression disparaissent sous l'influence du magnétisme; il se prescrit un traitement approprié à la nature de son mal, et dont il se promet la guérison. Magnétisé à son insu et de loin, il tombe en somnambulisme, en est retiré avec la même promptitude que lorsqu'il était magnétisé de près. Enfin il indique avec une rare précision, un et deux mois d'avance, le jour et l'heure où il doit avoir un accès d'épilepsie. Cependant, doué de la prévision pour des accès aussi éloignés, bien plus, pour des accès qui ne doivent jamais avoir lieu, il ne peut pas prévoir que dans deux jours il sera frappé d'un accident mortel. »



LE TRAVAIL ET LA LONGÉVITÉ [1].



Balzac — le profond penseur de la *Comédie humaine* — a dit quelque part dans son œuvre : « L'homme oisif est comme l'eau qui dort, il se corrompt. » Cette idée, rendue par une image heureuse, contient en germe toute l'hygiène physique et morale de l'homme, et nous dirions volontiers aussi l'hygiène sociale ; car les lois scientifiques qui président à la conservation de l'homme, en tant qu'individu, sont en même temps celles en vertu desquelles se conservent et s'améliorent les sociétés qui composent l'humanité. Le principe conservateur par excellence, c'est l'exercice, c'est le travail.

Dans deux conférences faites aux auditeurs de l'Association polytechnique, M. le professeur Bouchardat a donné de cette vérité la démonstration la plus éclatante. La substance de ces conférences, réunies à de nombreuses notes dans un petit volume dont on ne saurait trop recommander la lecture, forme le véritable code hygiénique du travail. Quiconque est soucieux de se faire une vie exempte d'infirmités, et surtout d'ennuis autres que ceux dépendants des circonstances extérieures à l'individu, malheureusement impossibles à éviter le plus souvent, trouvera là tous les enseignements capables de la lui assurer,

Ce qui résulte des préceptes de la plus saine hygiène,

[1] Voir le très-utile et très-intéressant ouvrage de M. André Sanson : *Science sans préjugés.* — I vol. in-18, prix : 3 fr. 50. H. Plon, éditeur.

ce que la science et l'observation ont mis hors de doute depuis longtemps, ce que les philosophes de l'antiquité ont affirmé et les savants modernes mis en lumière par l'analyse complète des phénomènes de l'organisation, c'est que l'exercice régulier et modéré de toutes les facultés corporelles et intellectuelles est la condition fondamentale du maintien de la santé. Celle-ci ne pourrait être mieux définie qu'en disant que c'est un état de juste équilibre entre toutes les fonctions, équilibre résultant d'une exacte réparation des déperditions causées par le mouvement de la vie. La balance faussée, dans un sens ou dans l'autre, l'équation n'existe plus, la santé fait place à un état anormal qui n'est peut-être pas encore la maladie, dans le sens que nous accordons à ce mot, mais qui n'est, à coup sûr, plus la santé.



Il est de notion vulgaire que l'exercice musculaire développe les agents de la force corporelle. L'influence de la gymnastique n'est ignorée de personne. On sait aussi

que ce même exercice stimule l'appétit. Rien de plus naturel; la dépense de force se traduit par un déficit de substance, qui appelle une réparation. C'est la locomotive qui ne produit du mouvement qu'en raison du charbon consommé. Mais ici nous n'en sommes pas à chiffrer exactement le rapport entre la perte et la réparation. Le problème se complique de la multiplicité des aptitudes de la machine humaine, et, si on peut le dire, des limites de son foyer. L'estomac humain n'absorbe pas, comme le foyer de la locomotive, le combustible au gré du chauffeur. La tolérance est bornée par la satiété. Au delà de certaines limites, la réparation ne peut donc plus s'effectuer. Et c'est ainsi que se produisent les excès du travail corporel et les effets déplorables qui en résultent.

Ce sont ces excès qui causent la plus forte part de la mortalité dans les classes dites travailleuses, sans doute parce qu'elles n'exercent que leur force musculaire, et dont l'hygiène est d'ailleurs si généralement insuffisante et négligée. En outre, réduit au fonctionnement de cette force, encore bien que les déperditions matérielles seraient réparées par une nourriture suffisante, les causes de perturbation évitées par des précautions convenables dans le vêtement, l'habitation, le sommeil et le repos, le travail exclusivement corporel n'en est pas moins abrutissant et démoralisant. Il réduit l'homme à l'état de bête douée de la faculté de parler. Mais au moins cette bête est-elle utile à la société, au même titre que la machine brute, puisqu'elle produit.

Autrement grave est, à tous les points de vue, l'oisiveté. Il n'y a pas d'expression assez forte pour la blâmer, nous dirions presque pour la flétrir. Pour le pauvre, elle est un délit social toujours, souvent une source de crime. Pour le riche, elle est au moins un oubli du devoir, et très-certainement une faute envers soi-même.

A coup sûr, si la santé est le premier des biens, comme cela n'est guère contestable, la paresse corporelle surtout, la vie de loisir du riche est ce qu'il y a au monde de moins propre à la conservation de ce bien. Son premier effet s'exerce sur l'appareil digestif. L'appétit, dont la sa-

tisfaction est un de nos plus vifs et de nos plus légitimes plaisirs, baisse nécessairement sous son influence. Il lui manque le stimulant naturel. Et nul n'ignore le tour sombre, profondément ennuyé, que prennent les idées de



l'homme qui n'a plus d'appétit. Cette disposition d'esprit l'a fort souvent conduit jusqu'au suicide. Et si telle n'est pas la conséquence de l'état physiologique qu'entraîne forcément la paresse corporelle unie à la fortune, cet état pousse naturellement à rechercher dans la bonne chère le stimulant qui manque à l'appétit. Alors, un excès fait place à un autre excès. Les organes digestifs se fatiguent bientôt ; toutes les ressources de l'art culinaire deviennent impuissantes; malgré ses ingénieuses combinaisons, les digestions sont pénibles ; on voit apparaître cette maladie des gens riches que les médecins ont appelée dyspepsie, et sur laquelle ils ont écrit dans ces derniers temps un si grand nombre de traités complets. Et, pour avoir une idée de l'existence que cet état des fonctions fait à ceux qui ont le malheur d'en être atteints, il faut lire dans le *Dic*-

tionnaire philosophique l'article que Voltaire lui a consacré sous un autre nom.

Mais ce n'est pas encore tout. Lorsque, par suite d'une disposition individuelle particulière des organes digestifs, que certains sensuels intelligents, mais peu sages, glorifient sous le titre de gourmandise, l'aptitude à jouir des



plaisirs de la table persiste malgré la mollesse et l'oisiveté corporelle, le défaut d'équilibre entre la réparation et les déperditions normales amène des résultats non moins funestes. Ces résultats sont, le plus souvent, la gravelle et la goutte. Si le goinfre oisif que la bonne chère a rendu podagre inspire peu d'intérêt, combien ne sont-ils pas à plaindre ceux qui ont hérité de leurs parents la prédisposition à devenir goutteux! A ceux-ci nous pouvons dire qu'ils n'échapperont point aux conséquences d'une telle prédisposition, s'ils ne la combattent sans cesse par une vie sobre et un exercice corporel suffisant. Toutes les panacées tant vantées sont impuissantes pour cela. Le cas est du ressort de l'hygiène, non de la médecine, ainsi que l'a si bien démontré le docteur Galtier Boissière — un vrai

médecin celui-là, par le caractère surtout — dans une thèse où déborde le plus pur amour de l'humanité, joint au désintéressement qui s'ignore et pour ce motif ne cherche point à se faire valoir.

Comme le travail corporel, le travail intellectuel a ses excès, qui ne sont pas moins à redouter pour la santé. Plus encore que la fatigue des muscles, celle de l'intelligence use et fait vieillir. Et c'est une chose navrante de voir se multiplier dans d'effrayantes proportions, à notre époque de si grande activité dans les travaux de la pensée, les victimes de ces excès. Cela est d'autant plus à regretter, que la société y perd, en partie ou pour le tout, ses plus puissants artisans de civilisation. La santé intellectuelle se conserve ou s'altère comme la santé corporelle. Que de conceptions bizarres ou incomplètes, que de raisonnements boiteux ou imparfaits, de combinaisons saugrenues et impossibles et qui ne sont cependant point réputées folies, n'ont pas d'autre source qu'un état en réalité maladif du cerveau, causé par l'oubli des



règles de l'hygiène morale ! Les travailleurs de l'intelligence sont des valeurs, les plus précieuses de toutes, qui

n'ont assurément point assez le souci de leur conservation. Si la vie moyenne a augmenté dans ces derniers temps pour notre population française, ce n'est certes point dans cette classe-là que l'on en pourrait constater le progrès. Les causes de mortalité dépendant de l'hygiène publique ont diminué ; celles qui tiennent à l'individu même, du moins pour ce qui concerne la classe dont nous nous occupons, n'ont fait qu'augmenter. Les grands producteurs d'œuvres d'imagination n'offrent plus que de rares exemples de longévité. Cela est bien certain. Et la raison en est facile à trouver. De plus, leurs œuvres ne tardent pas à porter la trace de l'influence fâcheuse que le défaut de juste équilibre entre toutes les fonctions exerce nécessairement.

« Le principal inconvénient de l'excès des travaux de l'intelligence, dit M. Bouchardat, c'est l'abandon de l'exercice corporel : l'homme emporté par son esprit oublie son corps; il oublie ces soins opposés que réclame la dualité humaine. » Le même auteur fait remarquer avec raison que la surexcitation du système nerveux qui résulte de cet excès explique la fréquence de certaines formes de l'aliénation mentale, parmi lesquelles il en est une qui n'est point considérée généralement comme telle, bien qu'elle soit fort commune : « C'est, dit-il, l'orgueil poussé jusqu'aux dernières limites. » Que le nombre, en effet, des fous d'orgueil est grand parmi les travailleurs de la pensée !

En somme, le remède à ce mal comme à tant d'autres, la condition d'un véritable bonheur, le moyen de s'assurer une longue vie utile et une verte vieillesse exempte d'infirmités, « c'est le partage bien ordonné du temps pour arriver, par le travail physique et intellectuel, au développement harmonique de toutes nos facultés et de tous nos organes » ; c'est l'exercice et la satisfaction modérée et justement équilibrée de toutes nos activités physiologiques ; c'est l'usage de tout, sans aucun abus. Le secret de la longévité, à part les causes accidentelles de mort, peut donc se résumer dans ce précepte simple et court : « Eviter les excès. »

Telle est la conclusion d'un autre livre curieux à plus d'un titre, les *Nouvelles considérations sur la longévité humaine*, du docteur Guyétan père. Jamais auteur, on en conviendra, n'eut mieux qualité pour parler avec autorité d'un pareil sujet, car il a pris soin de nous avertir lui-même que la date de sa naissance remonte à 1777. Or,



pour qui n'aurait pas l'avantage de connaître l'aimable vieillard et la solidité relative de sa constitution actuelle, qu'un accident survenu dans ces dernières années n'a qu'à peine altérée, la lecture de son livre suffirait pour témoigner en faveur de l'excellence des conseils qu'il donne aux jeunes gens. Arrivé bien au delà de cet âge où tant d'autres ne savent que dénigrer le présent au bénéfice du passé, le docteur Guyétan célèbre avec les accents d'un véritable enthousiasme les bienfaits de la civilisation. Son livre est d'un bout à l'autre un continuel hymne au progrès, une aspiration pleine de confiance en l'avenir. Ce qui le préoccupe surtout, c'est d'assurer au

service de cette civilisation le plus grand nombre possible d'hommes arrivés à la complète maturité, d'hommes *« en plein rapport »*, comme il dit. Il se plaint, avec une bienveillance enjouée, de voir la plupart des hommes éclairés arriver à la sénilité précoce et devenir dans la société des non-valeurs, au moment où ils pourraient faire jouir leurs semblables des fruits de l'expérience qu'ils ont acquise ; et il ne doute pas, avec grande raison selon nous, que, grâce à la mise en pratique des préceptes indiqués plus haut, les quelques exemples célèbres qu'il énumère et qui ne sont que des exceptions, ne pussent devenir la règle générale.

Nous voudrions qu'il nous fût possible de citer ce que dit le vénérable auteur des plaisirs que goûtent certains vieillards de sa connaissance et des services qu'ils rendent au progrès. Pressé par l'espace, il faut se contenter d'un trait. « Ils ne sont point, dit-il, d'humeur chagrine ; ils n'exhalent pas des plaintes continuelles et ne blâment point toute chose, travers fâcheux qui éloigne d'eux tout le monde et les réduit à un isolement qui ne fait qu'aggraver leurs ennuis. Résignés avec sagesse aux lois de la Providence, aux nécessités de la nature humaine, ils continuent d'employer utilement leurs derniers jours et se livrent surtout aux jouissances du cœur. »

Quant à lui, le dernier mot de son livre peint l'état de son esprit : « Santé, instruction, moralité, amour du travail, fraternité, modeste aisance, douce patrie, tempérance et longévité, voilà ce que je souhaite, dit-il, à l'espèce humaine ; telle est l'espérance que nourrit ma vieillesse et qui la rend heureuse ! »

Ainsi s'exprime, en formulant son dernier vœu, un vieillard de quatre-vingt-sept ans, qui a su comprendre la bienfaisante influence du travail.

A. SANSON.

SUR LE LUXE EFFRÉNÉ DES FEMMES.

Décidément la crinoline touche à sa fin!

Les plus rudes coups lui sont portés de toutes parts.

Un arrêté de l'intendant des théâtres royaux de Berlin a commencé la guerre... Il est défendu aux actrices et chanteuses de porter des crinolines ou — dit le texte — des vêtements de dessous qui ne suivent pas le mouvement du corps. Les dames, ajoutent l'arrêté, devront se servir de vêtements de dessous qui permettent de s'asseoir, de se mettre à genoux, d'embrasser quelqu'un, sans produire, comme la crinoline, un effet désagréable, ridicule ou même inconvenant pour les spectateurs de l'orchestre (?).



Si cette défense a fait rire à Berlin, jugez aussi quel succès de gaieté obtenait en même temps à Paris la furieuse et spirituelle croisade entreprise contre la crinoline par M. Dupin, dans la séance à huis clos du Sénat, à propos du *luxe effréné des femmes,* discours publié par H. Plon! (Brochure in-8°.)

On en rit encore après quinze jours écoulés!

« Ce luxe, dit M. Dupin, descend dans les classes inférieures par imitation, par esprit d'égalité. Chacune veut avoir la même toilette que les autres. La Fontaine, dans une de ses fables, se moque de la grenouille qui veut se faire aussi grosse qu'un bœuf; mais avec les modes d'aujourd'hui la grenouille y parviendrait.



» Il suffirait à cette pécore, ajoute M. Dupin, d'ajuster autour de sa taille ces dimensions élastiques qui la feraient aussi grosse que le modèle qu'elle veut atteindre. »

Le crayon d'un de nos dessinateurs de talent est venu traduire cette humoristique boutade de l'illustre et spirituel orateur.

Note de l'éditeur. — C'est dans une des charmantes chroniques que Chavette écrit chaque samedi pour le *Journal Illustré* que nous avons trouvé les lignes qui précèdent.

CENTENAIRES.

Le monde aujourd'hui s'assainit partout, de jour en jour, et ce qui le prouve, c'est le nombre toujours croissant des centenaires. Nous ne citerons que quelques-unes de ces vieillesses enviables qui ont eu lieu d'être signalées dans les derniers mois de 1864 et dans la présente année 1865.

Une respectable centenaire, Mme veuve Gally, née Bac, est morte à Beauchâtel, dans l'Ardèche, à l'âge de cent et un an. Un ancien soldat de la république, blessé sur le champ de bataille le 6 mai 1792, M. Millié, vient de mourir à Blaye, dans la Gironde, âgé de cent deux ans. Il avait gardé jusqu'à sa dernière heure toute sa connaissance, toute sa lucidité d'esprit et toute sa joyeuse humeur.

Dans le hameau de Boncoiran, au département du Gard, est morte, le 15 avril 1865, une centenaire très-vivace ; c'était Mme veuve Arnaud, qui faisait tous les jours une longue promenade dans la campagne, promenade qu'elle ne s'est refusée que quelques jours avant sa mort. Quand elle s'est éteinte au milieu de ses enfants et de ses petits-enfants, elle venait d'accomplir sa cent troisième année. Mme Delaleu, veuve d'un ancien magistrat de l'île Maurice, venait de mourir à Marseille âgée de cent deux ans; et pareillement, à Deelish, en Irlande, Mary Coghlau était morte peu auparavant à l'âge de cent trois ans et six mois ; elle lisait sans lunettes, et tous les jours, à pied, elle allait entendre la messe à une petite église distante d'une lieue, ce qu'elle n'avait cessé que peu de jours avant de dire adieu à sa famille.

Le 18 mars dernier, dans la commune de Saint-Gemme (Maine-et-Loire), on enterrait Jeanne Castenet, veuve de Jacques Berne, cultivateur, morte à l'âge de cent six ans et trois mois; depuis très-longtemps elle ne se nourrissait ue de lait et d'échalotes. Il était mort précédemment, près de Touflers, canton de Lannoy, département du Nord,

une femme âgée de cent cinq ans et quatre mois. C'était Marie Vancastrum, née à Munich en 1759.

Citons aussi la mort, à Marseille, de M. Charles Raut, ancien négociant, qui jusqu'à son âge de cent deux ans avait conservé ses facultés intellectuelles et ses manières distinguées. Et récemment, aux premiers jours de juin



dernier, le doyen d'âge des habitants du Cher, M. Besson, s'en allait en entamant depuis un mois sa cent cinquième année. Le métayer Etienne Mouret est mort d'une attaque d'apoplexie à cent quatre ans et cinq mois, à Soulié, département de l'Hérault; et la *Revue de Saint-Pons*, qui

nous indique ce fait, signale en même temps la mort d'un homme abîmé de rhumatismes, qui s'éteignit à Anglès, dans le Tarn, à l'âge de cent neuf ans et neuf mois.

Mais il y a plus fort, et il semblerait que nous reverrons un jour les âges des patriarches. Un chef fameux, Vinnebago, vient de mourir à Lincoln, dans le Visconsin, âgé de cent trente-trois ans. Il avait servi sous Montcalm, et, de sa vie militaire, il avait gardé quatre-vingt-onze cicatrices. Il s'était remarié à cent vingt ans, avec une jeune Indienne, dont il avait eu douze enfants. Le plus jeune, qui n'avait que dix-huit mois à la mort de son père, se trouvait le grand-oncle d'un vieillard de soixante ans.

Et ce n'est pas tout. Le *Messager d'Odessa* nous rapportait, à la fin de 1864, qu'il y avait à Kischenew, auprès de l'église de Saint-Charalampe, un vieux pope retiré du service, à qui on donnait au moins cent trente-cinq ans, et qui devait être plus âgé, puisqu'un autre prêtre âgé de cent dix ans, et qui résidait à Tsylvilsk, affirmait qu'il avait reçu le baptême du vénérable pope de Saint-Charalampe.

Et, aux derniers jours de juillet 1865, le *Messager de l'Allier* signalait un vieillard du hameau de la Gazette qui, âgé de cent vingt et un ans, a fait à pied deux kilomètres et demi pour porter son vote aux élections municipales.

Les journaux du même mois portaient cette nouvelle :

Trouville avait sa centenaire. La mère Verger était née à Honfleur en novembre 1758 ; elle avait donc 106 ans et 8 mois, lorsqu'il y a trois jours elle a rendu son âme à Dieu.

Jusqu'à l'âge de cent quatre ans, la mère Verger était restée active et presque leste. Recueillie par la charité de Mme la comtesse de Boigne, elle habitait une chaumière. Depuis deux ans seulement, la centenaire ne travaillait plus et même ne quittait guère son lit, mais sa bonne humeur ne s'est jamais démentie. Elle passait son temps à prier ou à chanter, car son répertoire de cantiques et de chansons était inépuisable.

De tous les pays, on venait lui demander des neu-

vaines, soit pour les malades, soit pour les marins embarqués : on les lui payait *neuf sous*, et elle s'en acquittait scrupuleusement en disant son chapelet. Sa main, à force de rester fermée pour tenir son rosaire, avait même perdu la possibilité de s'ouvrir.

Au reste, l'avenir nous réserve d'autres centenaires. Il y en a trois en Belgique qui probablement vivent encore. Ce sont : 1° A Namur, Marie-Pélagie Canut, veuve Warnote, qui est née en 1762 ; 2° à Lebbeke, près de Termonde, J. Coreman, âgé aussi de cent trois ans ; et 3° sa femme, qui arrivera avant peu à sa cent deuxième année. — Que la mort les oublie encore un peu, et nous aussi !



NÉCROLOGIE.

Dans la seconde moitié d'août 1864, on a signalé la mort au Raincy, de M. Fratin, l'habile sculpteur; plusieurs autres artistes le suivront. — Une célébrité d'un genre bien différent, le père Enfantin, autrefois pape des saint-simoniens, a succombé, les premiers jours de septembre, à une congestion cérébrale. Deux sénateurs, M. Vaïsse et le marquis de Grouchy, ont quitté ce monde en même temps.



M. Mocquard.

Octobre nous a enlevé le comte Horace de Vieil-Castel écrivain de renom, le poëte Jasmin, le duc de la Rochefoucauld-Doudeauville, Jules Gérard, le tueur de lions,

Charles Reybaud, l'élégant publiciste, et l'amiral Romain-des-Fossés.

Novembre, moins inhumain, n'a poussé à la tombe que l'auteur des *Mémoires d'un chasseur d'Afrique*, M. Gandon, frappé jeune d'apoplexie, et Mgr de Jerphanion, archevêque d'Albi.

Décembre, impitoyable, a ravi à l'Empereur son fidèle secrétaire, M. Mocquart, regretté de tous ceux qui l'ont connu.

En janvier 1865, la nourrice de l'Empereur, madame Bure, est morte âgée de 84 ans; morte aussi la princesse Czartoriska; mort en même temps l'inspecteur général de l'instruction publique, M. Bouillet, connu pour son *Dictionnaire d'histoire et de géographie*, qui serait très-bon, si on y introduisait quelques redressements historiques; puis le duc de Clermont-Tonnerre, ancien pair de France, ancien ministre, âgé de 85 ans; et aussi M. Proudhon, qui a si crûment remis en vogue l'insolente ineptie de Brissot de Warville, que la propriété c'est le vol; c'est dommage, car il était grand écrivain.

Un autre homme de lettres, pur de tout excès, M. de Saintines, a augmenté le chiffre des décès remarquables de janvier. M. Court, l'un de nos peintres célèbres, accompagnait, avec M. de Bazancourt, historien de nos gloires militaires, l'auteur aimable de *Picciola*, dans le départ pour l'autre monde.

Le mois de février entame sa nécrologie par Eugène Devéria, qui nous a prodigué tant de tableaux et tant de dessins recherchés, et par Valentino, dont les amateurs n'oublient pas les concerts; puis est passé Royer-Collard, doyen de la faculté de droit. Une autre perte qui a eu de grands retentissements est celle, en ce mois, du cardinal Wiseman, le chef de l'Église catholique en Angleterre. Ensuite, il a fallu enregistrer la mort de la reine mère de Hollande, Anna Polowna, fille de Paul 1er, sœur du czar Alexandre Ier, princesse que Napoléon eût épousée, si elle eût consenti à sortir du schisme grec, et qui a été la femme du roi de Hollande Guillaume II et la mère de Guillaume III.

Au milieu de mars, une autre mort éclatante, celle du duc de Morny, a vivement occupé l'intérêt public. C'était



Le duc de Morny.

dans les hautes fonctions, dans la vie intime et dans les dignités un homme très-remarquable et très-aimé.

M. Mathieu (de la Drôme), qui a, par de longues études, amené dans le monde une science nouvelle, assez difficile toutefois, celle de prévoir les variations du temps, nous a été enlevé peu après; mais il laisse d'habiles et savants élèves qui le remplaceront pour continuer son almanach incomparable. Mars a vu encore la mort du célèbre comte Beugnot, connu comme historien et comme homme d'es-

prit. N'oublions pas non plus M. Troyon, le charmant peintre de paysages, et passons dans avril.



Mathieu (de la Drôme).

En ce mois sont morts aussi M. Lacrosse, sénateur, et M. Auguste Debay, l'artiste peintre et statuaire. L'Angleterre a perdu en ce même temps Richard Cobden, qui a tant travaillé à consolider l'alliance utile de la France et de l'Angleterre. Les deux nations le regrettent.

Avril a eu deux morts trop remarquables : celle du grand-duc héritier de Russie, fils de l'empereur Alexandre II; il s'est éteint à la veille d'épouser une princesse de Danemark, à Nice, la ville souriante; mais le deuil que cette mort a causé a été grand et partagé par toutes les sommités de l'Europe. Le second sujet de regrets universels a été un crime : la mort du président des États-Unis, Abraham Lincoln, odieusement assassiné le 14 avril à New-York, crime qui a semé sur le monde une sensation générale d'indignation et d'horreur.

En apprenant ce meurtre abominable, l'amiral anglais Fitz-Roy en fut si saisi, qu'il se coupa la gorge avec un rasoir et ajouta cette autre tache aux plaies de ce mois.

Mai a vu la mort du duc de Coigny, ancien pair de France, et dernier de ce nom; plus la mort de M. Ulmann, grand rabbin du consistoire israélite à Paris; celle du sculpteur Duret, et celle du maréchal Magnan, qui commandait notre premier corps d'armée et qui s'était conquis un beau nom.



Richard Cobden.

Le général marquis d'Hautpoul est mort le 28 juillet 1865. Il était né à Versailles, le 4 janvier 1789; il avait donc 76 ans et 7 mois. Il avait fait dans sa jeunesse les campagnes de Prusse, d'Espagne et de Portugal. Nous l'avons vu en 1850 gouverneur général de l'Algérie; et il est mort grand référendaire du Sénat et grand'croix de la Légion d'honneur.

RECETTES UTILES.

La transpiration comme remède de l'hydrophobie.



M. le docteur Buisson, appelé pour donner des soins à une hydrophobe qui touchait à la crise finale de la maladie, la saigna et s'essuya les mains avec un mouchoir imprégné de la salive de la mourante. Au doigt indicateur de la main gauche, il avait une petite plaie où la chair était à nu. Il reconnut aussitôt son imprudence; mais, confiant dans le procédé qu'il venait de découvrir récemment, il se contenta de se laver avec de l'eau.

« Croyant, dit M. Buisson, que la maladie ne se déclarerait qu'au quarantième jour, et ayant beaucoup de malades à visiter, je remettais de jour en jour à prendre mon remède, c'est-à-dire des bains de vapeur; le neuvième jour, étant dans mon cabinet, je sentis tout à coup une chaleur à la gorge et une plus grande encore dans les yeux; mon corps me paraissait si léger que je croyais qu'en sautant j'aurais pu m'élancer à une hauteur prodigieuse, ou qu'en m'élançant d'une croisée j'aurais pu me soutenir en l'air; mes cheveux étaient si sensibles qu'il me semblait que, sans les voir, j'aurais pu les compter; la salive me venait continuellement à la bouche; l'impression de l'air me faisait un mal affreux, et j'évitais de regarder les corps brillants; j'avais une envie continuelle de courir et de mordre non les hommes, mais les animaux et tout ce qui m'entourait. Je buvais avec peine, et j'ai remarqué que la vue de l'eau me fatiguait plus que la douleur de gorge; je crois qu'en fermant les yeux un hydrophobe peut toujours boire. Les accès me venaient

de cinq minutes en cinq minutes, et je sentais alors la douleur partir du doigt indicateur et se prolonger le long des nerfs jusqu'à l'épaule.

» Pensant que mon moyen n'était que préservatif et non curatif, je pris un bain de vapeur, et non dans l'intention de guérir, mais pour m'étouffer. Lorsque le bain fut à une chaleur de 52 degrés centigrades, tous les symptômes disparurent comme par enchantement; depuis je n'ai jamais rien ressenti. J'ai donné des soins à plus de quatre-vingts personnes mordues par des animaux enragés; toutes ont été préservées par ce moyen.

» Quand une personne a été mordue par un chien enragé, il faut lui faire prendre sept bains de vapeur, un par jour, dit à la russe, de 57 à 63 degrés. C'est là le remède préventif. Quand la maladie est déclarée, il ne faut qu'un bain de vapeur monté rapidement à 37 degrés centigrades, puis lentement à 63 degrés; le malade doit se tenir bien enfermé dans sa chambre jusqu'à ce qu'il soit complétement guéri. »

M. le docteur Buisson cite encore plusieurs faits curieux.

« Un Américain avait été mordu par un serpent à son-



nettes, environ à huit lieues de sa demeure; voulant mourir au sein de sa famille, il court chez lui, se couche, sue beaucoup, et la plaie se guérit comme une plaie simple.

» On guérit la tarentule par la danse : la sueur dissipe

le virus. — Si on vaccine un enfant, et qu'on lui fasse prendre un bain de vapeur, le vaccin ne prend pas. »

Guérison de la piqûre des guêpes.



Si l'on en croit certain journal, nous aurions sur nous-mêmes un agent de guérison de la piqûre des guêpes, abeilles, frelons, etc. Contre ces piqûres, jusqu'alors on avait fait une application d'ammoniaque; mais on n'a pas toujours cet alcali à sa disposition. Voici qui le peut remplacer : c'est l'application immédiate sur la plaie, morsure ou piqûre, de cette sécrétion particulière et jaunâtre qui se forme dans l'oreille.

Chacun porte son préservatif avec soi et peut l'extraire avec le moindre petit morceau de bois, qui fera office de cure-oreille. On assure que la piqûre des mouches charbonneuses elles-mêmes, qui si souvent occasionne la mort, est complétement neutralisée par ce moyen si simple; ce qu'affirme le journal auquel nous empruntons cette recette, c'est que la douleur de la piqûre des guêpes, abeilles, etc., est enlevée instantanément, qu'il ne survient jamais d'enflure, et que le résultat est même beaucoup plus prompt avec la sécrétion de l'oreille qu'avec l'alcali volatil.

Contre les écorchures. — Les feuilles de géranium guérissent assez promptement les coupures, écorchures et autres plaies de ce genre. On prend une ou plusieurs feuilles de cette plante, que l'on écrase un peu sur un linge; on l'applique ainsi sur la plaie, et il arrive souvent qu'une seule feuille suffit pour la guérison. Elle s'attache fortement à la peau, aide au rapprochement des chairs, et cicatrise la blessure en peu de temps. C'est préférable au papier gommé.

MOEURS ET PRATIQUES DES DÉMONS,

Ou des Esprits visiteurs, du spiritisme ancien et moderne, par le chevalier Gougenot des Mousseaux, auteur de *Dieu et les dieux*, de *la Magie au dix-neuvième siècle*, des *Hauts phénomènes de la magie*, etc., etc. — Nouvelle édition entièrement refondue et fort augmentée. 1 beau volume in-8°. 6 fr.

DICTIONNAIRE INFERNAL

Répertoire universel des êtres, des personnages, des livres, des faits et des choses qui tiennent aux esprits, aux démons, aux sorciers, au commerce de l'enfer, aux divinations, aux maléfices, à la cabale et aux autres sciences occultes, aux prodiges, aux impostures, aux superstitions diverses et aux pronostics, aux faits actuels du spiritisme, et généralement à toutes les fausses croyances merveilleuses, surprenantes, mystérieuses et surnaturelles; par J. COLLIN DE PLANCY, 6e édition, augmentée de plus de 700 articles nouveaux, et illustrée d'environ 600 gravures, entre lesquelles les portraits de 72 démons, dessinés par M. L. Breton, d'après les documents formels. — Un magnifique volume in-8° de près de 800 pages. — Prix : 12 fr.

HISTOIRE DE NICOLE DE VERVINS

D'après les historiens contemporains et témoins oculaires, ou *le triomphe du saint Sacrement sur le démon*, à Laon, en 1566; accompagnée de deux brefs des Souverains Pontifes S. Pie V et Grégoire XIII, relatifs à la publication de ce miracle, et précédée d'une Lettre de M. le chevalier GOUGENOT DES MOUSSEAUX, par l'abbé ROGER, directeur au petit séminaire de Notre-Dame de Liesse. — 1 vol. in-8°, orné d'un *fac-simile* d'une grande gravure du temps. — Prix : 6 fr.

L'ÉGLISE ROMAINE

En face de la Révolution, par M. CRÉTINEAU-JOLY. Deuxième édition, revue et augmentée. 2 très-beaux volumes in-8°, ornés de neuf portraits, savoir : les papes Pie VI, Pie VII, Léon XII, Grégoire XVI et Pie IX, et les cardinaux Consalvi, Pacca, Bernetti et Antonelli. 15 fr.

Le même ouvrage, 3e édition, avec deux gravures. 2 vol. in-18. 8 fr.

DICTIONNAIRE USUEL DU CURÉ DE CAMPAGNE

Contenant ce qu'il importe le plus aux curés de connaître sur la jurisprudence ecclésiastique, l'archéologie chrétienne, la liturgie, l'éloquence sacrée, l'adminis-tration et l'achat du matériel et du mobilier des églises, l'économie domestique, agriculture, la médecine usuelle, l'enseignement, les salles d'asile, le système trique, etc., etc.; par MM. l'Abbé JACQUIN et J. DUESBERG.

vrage approuvé par Monseigneur l'Évêque de Versailles.

Un fort vol. grand in-8° à 2 col. — Prix : 6 fr.